

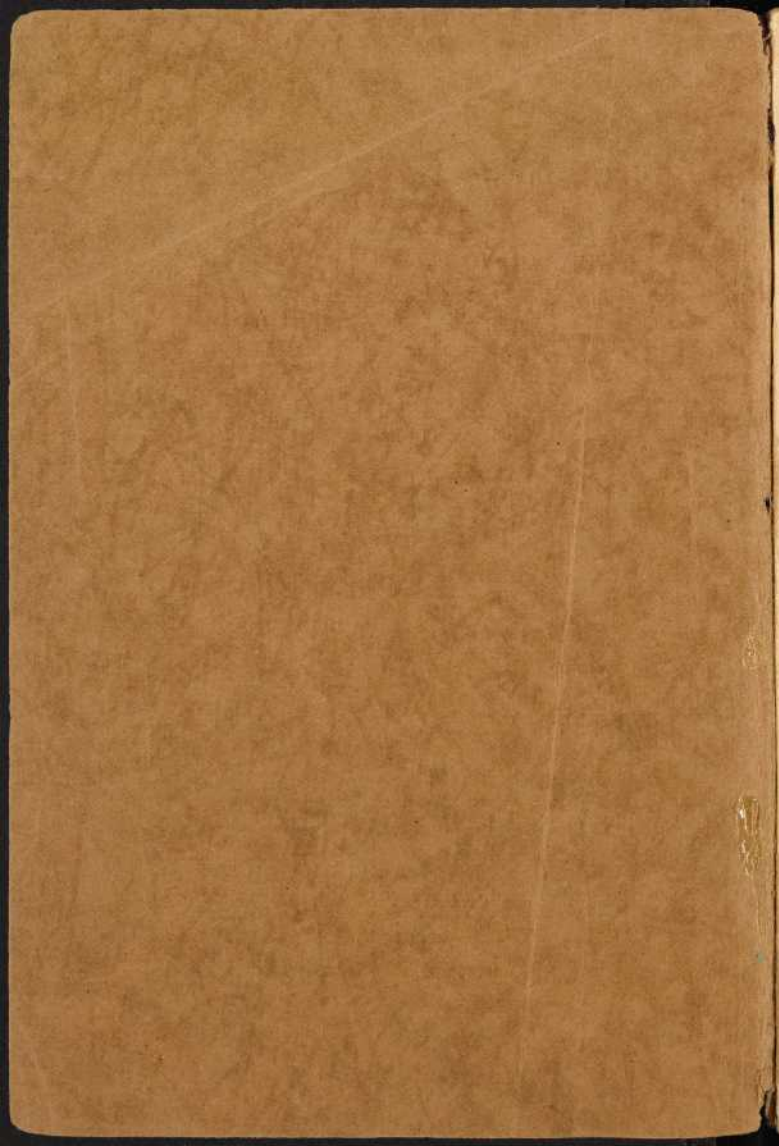
922.2714
F8522d
1930

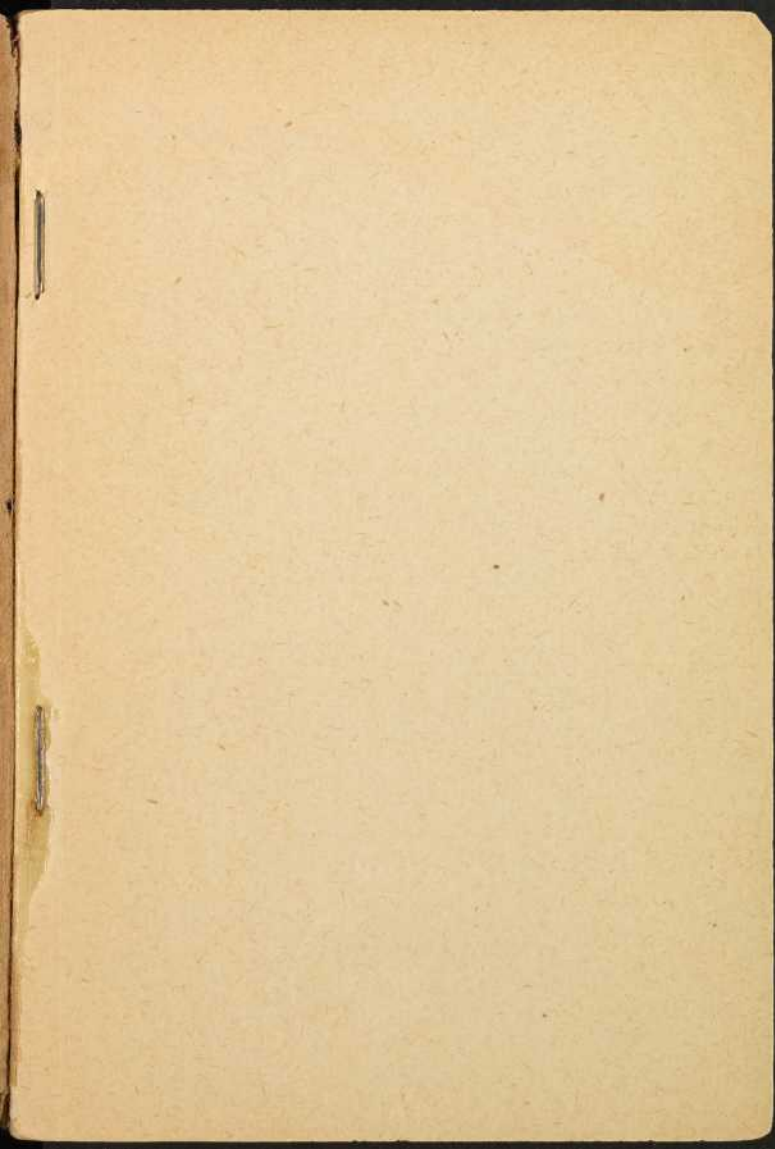
P. Mathieu-Daunais, O.F.M.

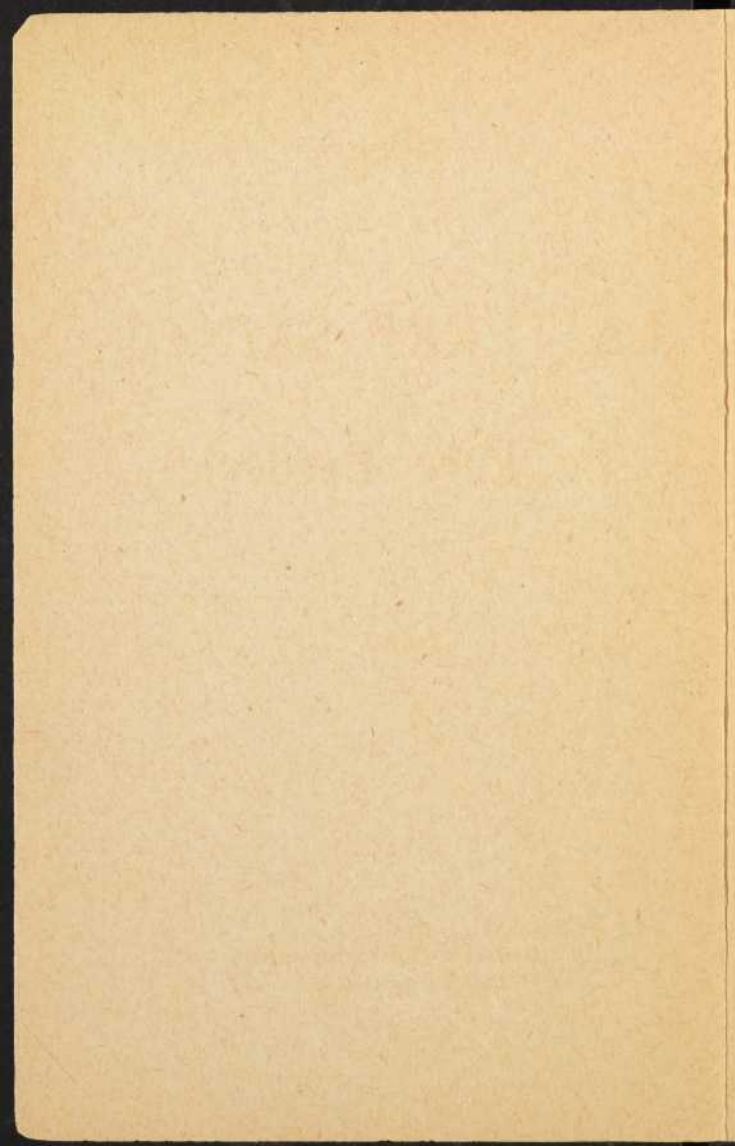
LA TERRE SAINTE
ET
Le Père Frédéric



Couvent des Franciscains
Les Trois-Rivières







R. P. Mathieu-Daunais, O.F.M.

LA TERRE SAINTE
ET
Le Père Frédéric



Couvent des Franciscains
Les Trois-Rivières

Nihil obstat:

Marianopoli, die 4^a Aprilis 1930.

FR. BRUNO-MARIA,
cens. del.

Imprimi potest:

Marianopoli, die 4^a Aprilis 1930.

FR. AMBROSIUS LEBLANC, O. F. M.
Min. Prov.

Nihil obstat:

PHILIPPUS NORMAND, pter
ensor designatus.

Imprimatur:

922.2714

† FRANCISCUS XAVERUS,

F8522d

Epus Trifluvianus.

1930

Die 4^a Maii A. D. 1930.

Bien chers Lecteurs,

Le Père Frédéric est Apôtre de la Terre-Sainte. Il s'est identifié avec elle. Sa vie s'est passée à la servir et à l'aimer. Son esprit se colore de la teinte des objets qu'on y trouve et son âme devient en quelque sorte semblable aux choses saintes qu'on y vénère. C'est avec une émotion communicative qu'il en parle. Il fait passer, dans ses auditeurs, les élans de sa foi et les ardeurs de son amour. Quand il se prosterne, dans les sanctuaires, sa figure s'illumine, ses yeux se mouillent de larmes et son âme semble nager dans les délices de la prière. Vous, qui l'avez si souvent entendu parler du Pays de Jésus, vous aimerez à lire ces pages, qui rappellent son dévouement pour la Terre-Sainte, qu'il considère, avec raison, comme la perle des missions de l'Ordre Séraphique.

Nous nous sommes plû à reconstituer le cadre, dans lequel le Père Frédéric a fait ses œuvres et exercé son apostolat. Dieu s'en est servi comme d'un instrument. Il a béni tout ce que son bon serviteur a entrepris pour sa gloire. Ce vrai missionnaire s'est montré saint, dans le silence du cloître, dans le ministère de la prédication et dans le tracas des affaires matérielles et temporelles. Il est bon de présenter son exemple au monde, qui croit que, pour être saint, il faut se renfermer dans l'inaction et l'impersonnalité et renoncer à tout ce qui met l'homme en contact avec les autres. C'est bien peu connaître le caractère de la piété active, qui doit être utile à tous, selon saint Paul. C'est méconnaître davantage les enseignements de l'histoire, qui, à toutes les époques, nous montre les saints mêlés à tous les événements, bénis des peuples et laissant, après eux, des œuvres qui se perpétuent à travers les âges.

Nous ne voulons pas rehausser, par un sentiment de piété filiale, le mérite de notre bon Père Frédéric. Notre intention est de raconter tout bonnement avec quelle facilité cet homme de Dieu unissait la vie contemplative à la vie active. Il allait de l'une à l'autre comme on passe généralement du travail au plaisir et du plaisir au travail. Si on le considère comme homme d'œuvre, on dirait qu'il y consacre tout son temps. Le considère-t-on comme homme de prière? On reste encore sous la même impression. Concevant difficilement comment il ait pu suffire à tant d'occupations diverses, il semble parfaitement juste de dire, que le travail et la prière sont, chez lui, une seule et même chose. Il pratique, au pied de la lettre, la recommandation du grand Apôtre, qui demande de tout faire pour Jésus et de ne pas perdre de vue Celui à qui est dû amour, honneur et gloire, dans tous les siècles.

A l'occasion de cette brochure, nous devons un tribut spécial de reconnaissance au Très Révérend Père Aurèle Marotta, Custode de Terre-Sainte. Son hospitalité est digne de ses illustres prédécesseurs et son dévouement est à la hauteur de la belle cause que nous poursuivons. Nous présentons aussi nos plus sincères remerciements à Mgr Louis-Eugène Duguay, l'ami inséparable de notre bon Père Frédéric. Son concours nous a été précieux, nécessaire même sous plus d'un rapport. Le Révérend Père Paul-Eugène Trudel nous a aussi considérablement aidé, dans nos recherches durant notre séjour en Terre-Sainte. Que tous ceux, qui ont coopéré au présent travail, veuillent donc agréer l'expression de notre plus vive gratitude.

P. Mathieu-Marie, O. F. M.

Vers la Terre Sainte

Dieu prépare la voie de ses serviteurs quand il les destine à une mission particulière. Il les prévient de ses grâces. La vocation est accompagnée de tant d'épreuves pour l'épurer, la fortifier et la préserver qu'elle devient providentielle. Comme Abraham, le Père Frédéric doit sortir non seulement de sa famille, mais encore de sa patrie pour répondre parfaitement à l'appel de Dieu.

Le Père Arésó, Commissaire de Terre-Sainte, avait restauré l'Ordre des Frères Mineurs en France, d'abord pour donner des prédicateurs aux villes et aux campagnes, mais ensuite pour fournir des ouvriers évangéliques en pays infidèles. Il donnait à ses couvents d'alors le nom de Collèges de Missionnaires. Voici comme il avait ré-

digé ses intentions dans les Statuts Provinciaux. « Si un religieux, mû par l'esprit de Dieu, désire aller dans les missions étrangères et que pendant deux ans passés dans nos Collèges, il ait donné des marques de son aptitude pour une si sublime mission, il pourra obtenir l'autorisation de ses supérieurs, sans que le Gardien et les Discrets puissent s'opposer à une si sainte résolution. Loin d'y mettre obstacle, ceux-ci lui en faciliteront l'exécution. »

Ce travail de recrutement répondait à un des besoins les plus pressants de l'Ordre et de l'Eglise. Le 21 mars 1864, le Révérendissime Père Général commentant les paroles du Divin Maître : « La moisson est grande et les ouvriers sont peu nombreux » s'exprime ainsi : « Les ouvriers évangéliques diminuent : les uns appesantis par les années et épuisés de force ne peuvent plus porter le poids du jour et de la chaleur ; les autres, usés par de longs travaux et riches en vertus et en mérites, vont

recevoir au ciel la couronne de leur apostolat . . . Tous les jeunes religieux, qui se sentent appelés aux missions peuvent donc nous écrire directement. .. Que Dieu qui voit le fond des cœurs, inspire tous ceux qu'Il destine à son œuvre et qu'Il les rende dignes de promouvoir parmi les nations, la gloire de son saint nom et le salut des âmes. »

Quand le Frère Frédéric entra au noviciat, le 18 juin 1864, cette lettre faisait le sujet de toutes les conversations. Plusieurs religieux avaient reçu leur obédience et se préparaient à partir pour les contrées lointaines.

L'Année Franciscaine de novembre 1864 donne les résultats de cette consolante levée de missionnaires. « Des ouvriers évangéliques se sont présentés de toutes les provinces et en si grand nombre, qu'on n'a pu répondre aux désirs de tous. On voit par là, que de nos jours la famille franciscaine n'a pas dévié de la voie apostolique que lui ont montrée ses illustres devanciers. Au-

jourd'hui comme au berceau de l'Ordre, comme aux siècles précédents, c'est toujours le même esprit qui anime les enfants de saint François d'Assise : l'esprit des Apôtres, l'esprit de Jésus-Christ. Aujourd'hui comme alors, on obéit avec un égal empressement à cette parole du divin Maître : *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.*

La Province de Saint-Louis d'Anjou était à la hauteur de sa mission. Elle atteignait le but que se proposait le Père Aréso, son fondateur. Elle avait des missionnaires répandus un peu partout : en Terre-Sainte, en Egypte, au Chili, en Bolivie. Non content de ces heureux résultats, le Très Révérend Père Emmanuel Beovide, alors Provincial, faisait tomber le 28 septembre toute crainte d'un refus : « Si quelqu'un se sent inspiré pour une si sainte entreprise, qu'il s'adresse en toute confiance soit au Révérendissime Père Général, soit à nous. »

Formé à si bonne école, le Père Frédéric avait subi de bonne heure cette mystérieuse attraction, qu'exerce la patrie de Jésus, sur les grandes âmes. Le rôle de missionnaire lui était apparu dans toute sa ravissante beauté. La vie des Gardiens du Saint-Sépulcre n'a rien des exploits enivrants des champs de bataille; mais elle fascine ceux qui veulent se dévouer sans être connus. C'est l'héroïsme obscur des tranchées, où les résultats immédiats ne se font pas sentir, où on s'empare pied à pied du terrain que Notre-Seigneur a conquis au prix de son sang. Cette mission réclame pour son maintien des hommes décidés à beaucoup souffrir et à mourir même. Si le temps d'échanger de grands coups d'épée, n'est plus comme à l'époque des croisades, il y a pourtant des combats à soutenir et des victoires à remporter.

C'est sur les genoux de sa mère, que le Père Frédéric avait commencé à aimer la Terre-Sainte. En récitant le

Rosaire à la manière flamande qui médite chaque *Ave Maria* au lieu de chaque dizaine, comme nous le faisons maintenant, il avait appris à connaître parfaitement le théâtre où se sont déroulées les joies, les peines et les gloires du Fils et de la Mère. Que de fois n'avait-il pas désiré voir ce coin de terre, patrie des patriarches, des prophètes, du Sauveur même. Cette espérance qu'il avait considérée jusqu'ici comme un rêve, pouvait se réaliser.

Au jour de son noviciat, l'esprit de Dieu continue à l'inspirer. L'amour des missions le presse. Il envie l'honneur d'être du nombre de ses frères qui montent la garde depuis des siècles, près du tombeau du divin Maître. Il ambitionne même l'auréole du martyr qui couronne le front de plusieurs d'entre eux. Ce désir est comme une étincelle cachée sous la cendre. Il brûle au fond de son cœur. Loin de s'éteindre, il s'enflamme au point qu'il sollicite la

faveur de consacrer sa vie au service de la Terre-Sainte.

Après avoir lu les quatre Evangiles racontés par les écrivains inspirés, il veut voir le cinquième, qui est également simple, ravissant et sublime. Ce code a aussi sa lettre et son esprit : sa lettre dans les monuments muets, et son esprit dans la tradition qui les anime. Jésus lui-même l'a écrit dans les villes et les bourgades, sur les montagnes et les vallées, sur le bord des lacs, des torrents et le long des sentiers de son pays natal.

Attiré comme son Séraphique Père vers cette terre, qui malgré sa désolation, reste toujours une terre bénie et aimée pour les âmes vraiment religieuses, il rencontre comme lui bien des obstacles avant de pouvoir réaliser son dessein. Devenu Père, les circonstances ne lui permettent pas de le mettre à exécution. Dès les premiers mois de son ministère, la guerre de 1870 éclate comme un coup de foudre entre la

France et la Prusse. Dans cette impasse, il est impossible de quitter le pays. Il faut être utile à la patrie d'une manière ou d'une autre. Il est donc nommé aumônier militaire à Bourges. La paix est à peine signée qu'il devint, le 13 février 1873, Président du couvent de Bordeaux. Cette fondation aussi imprévue que providentielle l'oblige à retarder son départ indéfiniment. Les événements semblent l'enchaîner au sol de la patrie, où il sème de bonnes paroles et de bonnes œuvres, en attendant qu'il plût à Dieu de lui ouvrir un champ d'action plus vaste.

Enfin le Père Frédéric reçoit son obédience du Révérendissime Père Général. Il était alors bibliothécaire au Couvent de Paris et attaché au Commissariat de Terre-Sainte. Ayant fait ses adieux à ses frères et aux deux collaborateurs du Père Marcellin de Civezza, avec lesquels il travaille depuis trois mois à la Bibliothèque Nationale, il se met en route pour la Palestine.

« O Dieu tout-puissant et miséricordieux, ordonnez à vos anges de couvrir de leur visible protection, ce pieux missionnaire, afin que préservé de tout mal, surtout de tout péché, il puisse parvenir de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste. »

Il y a longtemps que ce voyage n'est plus considéré comme un acte héroïque. Autrefois, c'était à pieds, par monts et par vaux, que le pieux pèlerin franchissait les douze cents lieues qui le séparaient de la Terre-Sainte. S'il parvenait au Saint-Sépulcre, ce n'était qu'après avoir échappé comme par miracle à d'innombrables dangers. *Prendait-il mer? Faisait-il voile de par Dieu?* C'était grande peur en la nef. Les périls étaient tels, qu'ils arrachaient au bon Joinville cette naïve réflexion : « Est bien fou celui qui a un péché mortel et s'expose à pareils dangers. Car si on s'endort le soir, on ne sait si le matin, on ne se retrouvera pas au fond de la mer. » Et tous, en partant,

disaient un adieu touchant et souvent éternel à leur douce France.

Au XVe siècle, le prince Héberhard, ancien pèlerin de Terre-Sainte et Chevalier du Saint-Sépulcre, avait une manière plus originale pour faire comprendre les ennuis auxquels s'exposent ceux qui partent pour Jérusalem. Il disait au Père Faber, dominicain, avec une affabilité toute familière : « Il y a trois actes que nul ne doit conseiller ou déconseiller à autrui : le premier est de contracter mariage, le second est de partir pour la guerre, le troisième est d'aller visiter le Saint-Sépulcre. Ces trois actes sont bons en eux-mêmes, mais ils peuvent avoir des résultats fâcheux ; alors on s'en prend à celui qui les a conseillés. Cependant ce pèlerinage est méritoire, saint, louable et très utile quand on l'entreprend pour la gloire de Dieu. » C'est bien le but que poursuit le Père Frédéric. Ce n'est pas la légèreté ou la curiosité qui le poussent vers ces régions nouvelles.

C'est le désir de rendre gloire à Dieu, de sanctifier son âme et de porter au loin le nom de Jésus-Christ.

Le voyage n'est donc pas aussi périlleux qu'autrefois, mais il ne se fait pas sans grandes fatigues. C'est le 9 mai 1876 que le Père Frédéric quitte Paris. Il s'arrête à Limoges où il a fait ses études de philosophie. A Bordeaux, il revoit les élèves du Collège Séraphique auxquels il s'intéresse toujours. C'est durant qu'il était Président du Couvent que cette pépinière de vocations a commencé à s'établir. A Narbonne, il rejoint le Père Martin, en visite dans sa famille. C'est un missionnaire de Terre-Sainte, qui retourne à ses anciennes amours, après avoir respiré quelque temps l'air natal. Par l'entremise de la Sacrée Congrégation de la Propagande, son Provincial l'invite à retourner à Jérusalem pour occuper la charge de Vicaire-Custodial, tandis que le Père Frédéric doit aller, lui, au Collège d'Alep. Voilà pourquoi

tous deux portent un passeport diplomatique. C'est le Consulat français de Jérusalem qui a supplié la Propagande d'obtenir quelques nouveaux Pères de France pour la Mission de Terre-Sainte.

En passant par Marseille, le Père Frédéric visite Notre-Dame de la Garde. La vie de missionnaire qu'il entreprend vaut bien la peine d'être mise sous la protection de la Sainte Vierge. Du haut de la colline, qui sert de piédestal au Sanctuaire, il jette un regard sur la rade qui a vu partir tant d'apôtres pour les contrées lointaines. Un souvenir émouvant, mais vieux de dix ans, se présente à son esprit et lui arrache des larmes des yeux. C'est par cette voie, que Pierre, son frère aîné, est parti pour les Indes, afin de se dévouer à la conversion des infidèles. Dans son calepin, il jette quelques notes, où on sent que les pensées se pressent dans son esprit et les émotions dans son cœur. Il remue le passé, le

présent et l'avenir. C'est tout un monde d'idées qu'il résume en quelques lignes. « Vrai enfant gâté du bon Dieu, dit-il, il ne se doutait pas qu'un autre pauvre enfant d'un village ignoré d'un coin de France, éprouverait les mêmes impressions que lui et que cet enfant, le dernier de treize, tous élevés par leur vertueuse mère dans la crainte du Seigneur, voguerait, lui aussi, vers les plages d'Orient pour y consacrer ses fatigues, verser ses sueurs et peut-être son sang pour le salut des âmes et que ce nouveau missionnaire, pauvre pèlerin de Terre-Sainte, serait son plus jeune frère. »

Par faveur spéciale, il passe par l'Italie et fait son pèlerinage aux Sanctuaires d'Assise et de l'Alverne. Il en a consigné les détails dans des articles fort intéressants. En lisant la Revue de Bordeaux, qui les contient, on voit avec quelle dévotion, il a recueilli les souvenirs toujours vivants de son Séraphique Père saint François. Il ne ra-

conte pas, mais il chante sa montée de l'Alverne. Comme son Père, il a oublié la terre pour ne penser qu'au ciel. Les arbres, les pierres et les ruisseaux sont autant de voix qui lui parlent de l'amour de son Dieu. Lui si réticent, quand il parle des sentiments intimes de son âme, révèle à tous comment il veut aimer Celui qui est digne de tout amour. Il semble commettre la même indiscretion, quand il visite le pieux sanctuaire de Lorette. Ici, c'est son noviciat qu'il rappelle. Il voudrait le recommencer pour entrer dans les dispositions que Jésus, Marie et Joseph entretenaient dans cette solitude tout embaumée des plus héroïques vertus.

A Rome, il prie auprès des confessions de saint Pierre et de saint Paul et des ossements des plus célèbres martyrs. Il ne quitte pas la Ville Eternelle, sans avoir emporté avec lui, la bénédiction du Souverain Pontife : « Allez courageusement vers cette terre que Notre-Seigneur a conquise de son

sang, lui avait dit Léon XIII. Dieu y bénira vos paroles et vos œuvres. »

Durant son séjour à Naples, le Père Frédéric visite « Le Vésuve et les horreurs de Pompéi. » Des fouilles récentes ont fait revivre l'antique cité ensevelie sous une pluie de cendre, l'an 79. Ces villas qu'on reconstitue étalent d'un manière saisissante la vie privée de cette époque. A ce spectacle, on n'est pas surpris que la main de Dieu se soit abattue sur la ville voluptueuse. *In infernus sumus*, dit le Père Frédéric. *C'est un vrai enfer.*

C'est le 3 juin, à onze heures du matin, que le Père Frédéric s'embarque sur le Scamandre, pour l'Orient. Le temps est superbe. La mer est brillante et unie comme un miroir. Le soleil, dans tout son éclat, éclaire l'incomparable panorama et jette ses feux ardents sur le noir panache, qui s'élève au-dessus du Vésuve. Entre l'azur de l'eau et l'azur du ciel, sertis comme dans un écrin de verdure, brillent

comme des diamants, les différents villages qui bordent la baie de Naples. La ville elle-même se dresse en amphithéâtre avec ses palais, ses églises, ses villas et ses jardins. Pour la faire ressortir, la nature a tendu sur son arrière-plan tout un rideau de collines.

Le navire suit sa course ordinaire, passe entre la presqu'île de Sorrente et l'île de Capri célèbre par le séjour d'Auguste et de Thibère. Plus tard, il côtoie l'archipel des îles Lipari. C'est un groupe d'îles de dix-sept volcans, qui émergent de la Méditerranée. Le plus connu comme le plus remarquable est le Stromboli, avec son éruption perpétuelle, visible à une distance de 50 milles. Sa cime s'élève à près de 2,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le nuage de fumée qui s'en dégage durant le jour apparaît comme une colonne de feu au cours de la nuit.

Le passage de Charybde et de Scylla, si redouté des anciens, lui fut funeste. Il évita l'un et ne tomba pas dans

l'autre ; mais le mal de mer commença à le travailler. Le 4 juin au matin, il est devant Messine. Son panorama était d'une admirable beauté, avant le tremblement de terre du 28 décembre 1908. En face se trouve Reggio. C'est la capitale de la Calabre. Rien de charmant comme ces deux rives rapprochées de la Sicile et de l'Italie. Le paysage change à tout moment. Les maisonnettes blanchies à la chaux plaisent, soit qu'elles se perchent sur les montagnes, soit qu'elles se cachent à demi dans le feuillage ou dans les plis de la vallée.

Un peu plus loin, s'élève à 10,000 pieds dans les airs, l'Etna, couronné de glaces, de neiges éternelles, malgré les cent bouches de feu qui vomissent des laves continuelles. Cette merveille de la nature, que tous désirent voir et contempler, n'eut guère de charme pour lui. La pluie le força à descendre dans sa cabine. Le vent faisait rage et la tempête augmentait toujours. Le cœur

lui manquait. Le mal de mer fut si violent, qu'il ne pût dire ni messe, ni bréviaire jusqu'au lendemain. Vers le matin, l'île de Candie apparut à l'horizon. A midi, elle était très visible. Le soir, la mer se calma, mais apporta de l'orage. Le 6 juin, la situation s'améliora. « Le 7, dit-il, j'ai vu à travers le hublot de la cabine, la lumière du fort d'Alexandrie. Vers minuit le navire s'arrêta. Le lendemain matin, il entra dans la rade. »

La ville, vue du port, n'a rien de majestueux. Elle n'offre aucune perspective. A part quelques minarets et quelques colonnes de l'époque romaine, l'œil n'aperçoit rien de frappant. La ville des Ptolémée, consacrée surtout aux plaisirs de l'intelligence n'est plus. Elle a été détruite. La cité nouvelle construite sur les ruines de l'ancienne n'en reproduit pas les splendeurs. Elle est exclusivement adonnée au commerce. C'est une tour de Babel où les représentants de tous les peuples surveillent

leurs affaires et renouvellent la confusion des langues.

En apercevant le Père Frédéric et son compagnon, tous les bateliers se mirent à crier à qui mieux mieux : « La barca di Fra Giuseppe », la barque du Frère Joseph. Les arabes se servent du nom de ce saint religieux pour avoir de la clientèle. Sa réputation est mondiale, à cause des services qu'il rend depuis 25 ans à tous les pèlerins de Terre-Sainte. « Les officiers des passeports et des douanes, dit-il, furent bienveillants. Entre temps, des *faquini*, que nous prîmes pour des employés du gouvernement nous firent escorte, avec un air protecteur et ne permirent pas que nous portassions nos sacs à la voiture. Montés, ils nous tendirent la main, en disant *bacchis*. Au couvent, nous laissâmes au Syndic le soin de payer notre voiture. Mais une demi-heure après, ces escamoteurs étaient encore là pour avoir un *bacchis* plus considérable. On en vient généralement

à bout, en les menaçant comme des enfants, de la canne ou du bâton. »

Après deux jours d'escale, le Père Frédéric reprend le bateau pour la Terre-Sainte. Le 12 juin, bien avant l'aurore, il est sur le pont du navire. D'un regard scrutateur, il interroge l'horizon. Ses yeux, son imagination, son cœur sont tournés, avec une attente pleine de joie et d'émotion, vers la plage célèbre qu'il veut atteindre. Dès que les premiers rayons du soleil eurent fait leur apparition, il salua avec un pieux respect les crêtes dorées des montagnes de la Judée et de la Samarie. Bientôt, il aperçoit Jaffa, surnommée la Belle. Sise sur les bords de la mer, elle est couronnée de verdure et baigne ses pieds dans les flots bleus de la Méditerranée. Ses maisons surmontées de leurs coupoles et ses temples dominés par la pointe de leurs minarets s'étalent en amphithéâtre sur le penchant de sa colline. Rien ne fournit de richesse et de coloris à l'imagination que cette ville

antique protégée par sa ceinture de récifs, noyée dans des flots de lumière, enivrée par le parfum de ses jardins et vue à travers le prisme mystérieux de son passé. C'est là, dit-on, que Noé construit l'arche, selon l'ordre que Dieu lui en fait. C'est là que s'embarque, sur un vaisseau faisant voile pour Tharse, le prophète Jonas, qui a mission de se rendre à Ninive, pour y prêcher la pénitence. On y voit aussi l'emplacement de Simon le Corroyeur, où logeait Pierre, lorsqu'il eut la vision de la nappe remplie d'animaux purs et impurs, et lorsqu'il entendit la voix du ciel qui l'invitait à recevoir au sein de l'Eglise les Gentils aussi bien que les Juifs. Aux premiers jours du christianisme, cette ville fut encore le théâtre d'un des plus grands miracles de saint Pierre, dans la résurrection de Thabite.

Il est plus facile de deviner que de dire l'émotion du Père Frédéric en voyant de ses propres yeux la Terre-Sainte. C'est le but de son voyage. Il

va enfin toucher ce sol sacré, objet de tous ses vœux et de tous ses désirs. Les impressions que l'on éprouve en cette circonstance se sentent profondément ; mais on balbutie quand on veut les exprimer par la parole. Les larmes sont plus aptes à traduire ces sentiments. Son bonheur est à son comble. A peine se rend-il compte, que le rêve de sa vie se réalise. « Je fus saisi, dit-il, d'une émotion inexprimable, lorsque le matin, on me dit : « C'est la Terre-Sainte ». J'arrivais donc sur cette terre si longtemps désirée, cette terre de merveilles. » *Notes; Cahier N° 6.*

Le port de Jaffa est inhospitalier. Vers six heures, le bateau jette l'ancre à deux milles du quai. Bientôt une flotille de barques l'entourent. Avec la connivence de certains passagers inexpérimentés dans les voyages d'Orient, les colporteurs de fruits et d'objets de curiosité hissent leurs cordes et grimpent comme des chats sur les flancs du navire. Le chef d'équipage s'aperçoit

que la consigne est violée. A coups de balai, il écarte les importuns et coupe les cordes. Le plongeon est instantané; de là, cris de mort; spectacle inouï. Ce petit drame n'a pourtant rien de dangereux. Ce sont d'habiles nageurs, qui s'attendent à ces rebuffades. Une autre catégorie est admise sur le bateau. Elle n'est guère plus désirable que la première. Ce sont des arabes qui portent sur leur front les traces d'une malédiction. Malgré leurs révérences et leurs empressements, on ne sait si ce sont des amis ou des brigands, tant leur figure est rébarbative. Se précipitant sur le pont et dans les salles, ils réclament à grands cris la faveur de porter les bagages et de transporter les passagers. Il n'y a que l'acharnement des démons qui veulent s'emparer d'une âme qui peut être comparé à ce zèle intempestif et intéressé. Personne n'a encore compris pourquoi il faut subir cette invasion de barbares, au moment où l'âme recueillie et toute imprégnée de reli-

gieuses pensées, cherche le silence pour donner libre cours à ses saintes émotions. Enfin porté dans une barque, par la poussée de bras vigoureux, il évite brisants et récifs et touche terre; c'est la Terre-Sainte, celle que Notre-Seigneur a sanctifiée par sa naissance et sa mort, celle qu'il a remplie de miracles et de prodiges. C'est aussi son nouveau champ d'action, celui qu'il a choisi par prédilection. Comme les anciens pèlerins, il va se prosterner à l'église qui se trouve à deux pas du débarcadère. C'est bien en présence du Dieu trois fois saint, vivant dans le tabernacle, qu'il convient d'épancher son âme, en ce moment. L'Hôte de nos autels est bien le même en effet que celui qui a parcouru ces contrées et répandu son sang pour le salut du monde entier, pour le nôtre en particulier.

Disons tout de suite que ce n'est pas un pèlerin ordinaire que ce missionnaire qui aborde en Terre-Sainte. Ce

n'est pas la curiosité de visiter ces lieux célèbres par les prodigieux événements de l'histoire évangélique qui l'ont attiré ici, mais l'amour de Celui qui en fut l'auteur et la victime, Jésus, Fils de Marie et Fils de Dieu. Voilà pourquoi chacune de ses émotions est une prière et tout son séjour est une contemplation perpétuelle. Son esprit de foi revit la vie sublime du Divin Rédempteur et le porte à se dépenser sans compter, au service de ces sanctuaires bénis. Jamais les discussions, les doutes et les fatigues n'altérèrent la ferveur de sa dévotion. L'obéissance l'enverra travailler et mourir sur une terre étrangère; mais toujours il restera uni de cœur et d'âme au pays de Jésus. « Pour nous, dit-il, nous bénirons toute notre vie la divine Providence, d'avoir été jugé digne d'habiter ce pays et d'avoir exercé le saint ministère tout proche de ces mêmes lieux où se sont accomplies tant de merveilles ». *L'Egypte et les Franciscains*, page 225.

La ville de Jaffa ne répond pas à son site enchanteur et à la magnificence de sa campagne. Ce n'est qu'un gros village sillonné de rues sales et étroites. Mais ses vergers sont à la hauteur de leur réputation. Leur beauté ne consiste pas dans la configuration du sol, mais dans l'abondance et la variété de leurs fruits. Séparés les uns des autres, par de gigantesques nopals, dont les feuilles hérissées d'épines forment une haie infranchissable, ces jardins appartiennent à divers propriétaires. Le soir, le Père Frédéric les visita avec intérêt. Le soleil descendait à l'horizon et avait perdu de sa force. Les arabes, qui avaient pris leur méridienne, travaillaient avec activité à l'arrosage. Les mulets et les ânes mettaient en mouvement les morias qui puisent incessamment l'eau. Des rigoles alimentées par les grands réservoirs donnent une fécondité inépuisable à ce sol sablonneux. Ces larges champs de fruits font l'admiration des Européens. Greffés sur des citronniers,

les orangers se couvrent au mois d'avril d'une infinité de fleurs et embaument les alentours dans un périmètre de deux lieues. Le grenadier paré de sa sombre verdure et fleuri en forme de rose, fait ressortir la vivacité des autres fleurs.

Sous les figuiers, les pêchers et les amandiers se trouvent les vignes et les pastèques. Toute cette luxuriante végétation est dominée par les superbes panaches des palmiers. Tant de belles et bonnes choses réunies ensemble jettent le pèlerin dans l'admiration.

Le 17 juin, sur les quatre heures, le Père Frédéric quitte Jaffa pour Jérusalem. Aujourd'hui les voyageurs s'y rendent facilement. De rapides automobiles les transportent avec confort sur de magnifiques routes construites durant la guerre mondiale. Une compagnie de chemin de fer fait aussi un service régulier entre ces deux endroits. Mais en 1876, les routes n'étaient pas entretenues. C'est bien en vain, qu'on

aurait cherché des traces des voies romaines, où des milliers de chariots accompagnaient celui du gouverneur de la Judée. Tout était disparu sous l'indulgence des temps et des hommes. L'arabe, pour ses caravanes, préfère les sentiers séculaires.

Voici comment s'effectua le voyage du Père Frédéric d'après ses notes. Pour éviter les grandes chaleurs de l'été, le trajet se fait de nuit. L'équipage décoré du glorieux titre de *carossa* prussien n'est qu'un lourd chariot, avec trois misérables haridelles. Cependant, cette voiture, sans ressort a quelque chose de nouveau. Quand les gens du pays en parlent, on sent que ce véhicule représente le maximum du confortable. Le cocher est arabe et sait un mot d'italien, deux mots d'anglais et quelques mots d'allemand. Le Père Frédéric occupe cet omnibus avec trois autres religieux de son ordre. Pour ne pas se trouver malheureux dans cette vilaine «barrouche», traînée par deux che-

vaux, douze heures durant, il faut être soutenu par la pensée que l'on contempera, le lendemain, Jérusalem, la ville par excellence, le théâtre des miséricordes éternelles. Ce moyen de transport primitif n'est pourtant pas sans avantages. « J'ai parcouru cette route, dit le Père Damas, de plusieurs manières, seul et accompagné. Je regretterais de ne l'avoir pas fait dans la solitude et le silence; c'est le seul moyen de comprendre et de goûter ce chemin de Jérusalem, mystérieux, sombre et grandiose. » Victor Guérin ajoute: « Pour ressentir dans toute leur force les émotions profondes, qu'une ville comme Jérusalem doit exciter, il faut s'y préparer par le recueillement. Il faut, pendant de longues heures de marche, avoir le temps de disposer son esprit aux grandes pensées et son âme aux divers sentiments qui l'attendent.

Il faut, en un mot, méditer et souffrir un peu en chemin; autrement, on entrerait dans la Ville Sainte, avec dis-

traction et indifférence, comme si c'était une ville ordinaire et les premières impressions ayant été émoussées affaibliraient nécessairement celles qui suivraient, « *Description de la Palestine et de la Judée* », page 24.

En route, le Père Frédéric se rappelle les souvenirs bibliques, qu'illustre la région qu'il traverse. C'est la terre de Chanaan. C'est l'ancien pays des Philistins. Il s'avance dans l'immense plaine de Saaron, au sol riche et fertile. Elle a huit lieues de large, sur trente de long. Elle est bordée au loin par les gracieuses ondulations des montagnes bleues de Judée. Isaïe en a vanté la beauté. *Decor Carmeli et Saaron*, Ch. XXXV, V, 2. Au printemps, la végétation y est luxuriante. Les plus belles fleurs de nos jardins : les tulipes, les lys, les roses blanches, les narcisses, les anémones s'épanouissent spontanément et couvrent cette terre en friche d'un vêtement splendide comme Salomon n'en a jamais eu dans toute sa gloire.

Autrefois, c'était le grenier de la Palestine. Elle nourrissait sept millions d'habitants. Maintenant les implacables prophéties s'accomplissent contre elle. Elle peut à peine fournir la subsistance à quelque cent mille âmes. Des sources abondent et l'arrosent comme jadis; mais la main de l'homme n'est plus là pour les utiliser. Les récoltes étant faites, c'est un désert, où tout est brûlé sous les ardeurs du soleil. On dirait que Samson vient d'y lancer ses trois cents renards, poursuivis de leurs torches enflammées. C'est la désolation complète.

Trois heures après, nos voyageurs aperçoivent Ramleh. C'est la ville arabe, avec sa magie lointaine, son prestige insaisissable. Elle est cachée dans un fouillis de verdure. Vue à distance, elle fascine. Des édifices à coupoles, des minarets, des palmiers charment le regard des voyageurs. C'est l'ancienne Arimathie, où demeurait Joseph, cet homme riche, qui alla hardiment de-

mander le corps de Jésus et qui eut le bonheur de l'ensevelir. Le couvent franciscain est situé sur l'emplacement qu'occupait l'atelier de Nicodème, cet autre vaillant disciple, qui aida le premier à donner à Jésus une sépulture honorable. C'est dans ce petit couvent à l'air de forteresse que Bonaparte installa, en 1799, son état-major. On montre encore la chambre devenue historique où il logea. Vous pouvez même, si ça vous fait plaisir, coucher dans le lit du grand conquérant. On arrive au Couvent par une allée de cactus, dont les branches entrelacées forment une haie infranchissable. C'est là que nos voyageurs prirent leur souper et laissèrent deux de leurs compagnons.

Entre temps, le Père Frédéric fait une courte visite à la tour des quarante Martyrs, qui se dresse à dix minutes de là. Sont-ils les quarante couronnés de la Légion Thébaine, qui périrent sur l'étang glacé de Sébaste, en Arménie? Le chiffre l'indique et la tradition

l'affirme. Pourquoi refuser à Ramleh la gloire d'avoir érigé une église en l'honneur de ces héros? Au pied de la Tour se trouve le chemin, qui mène de Syrie en Egypte. C'est la route que les arabes suivent pour aller de Damas au Grand Caire. Les chameaux chargés de leur précieux butin y défilent par caravanes de 50, et plus. Le balancement de leur dos et l'oscillation de leur cou rappellent l'expression imagée de nos Saints Livres. *Inundatio camelorum operiet te*. Cette longue file de chameaux et de dromadaires s'avancant d'un pas mécanique, lourd et rythmé, donne en effet l'illusion d'une marée montante.

Lorsque le conducteur de la voiture et ses passagers se mirent en route, le soleil jetait ses derniers reflets sur les crêtes des montagnes de la Judée et en dorait les cimes. La nuit ne tarda pas à venir, nuit claire et radieuse comme le sont les nuits d'Orient. C'est l'absence du jour; mais non pas de la lumière.

Le ciel sans nuage permettait aux étoiles de briller de tout leur éclat. La lune donnait à la terre la couleur de ses feux. Cette illumination céleste faisait un contraste frappant avec les ombres profondes, qui se dégagaient des gorges de la montagne. Toute la nuit se passa à parler des merveilles accomplies en ces lieux. Les scènes évangéliques qu'il a contemplées si souvent dans son esprit, qu'il a idéalisées au gré de sa fantaisie, il les touche en quelque sorte par tous ses sens; il respire même l'air que Jésus respira. Il se baigne dans la même atmosphère. C'est ici que l'arche d'alliance a passé; là-bas le soleil a obéi à Josué. Ces rochers ont entendu la voix des prophètes; cette terre a reçu les patriarches qui devaient préparer la venue du *Désiré des Nations*. En semblables circonstances, la méditation se fait facile. Les pensées aussi bien que les sentiments jaillissent d'eux-mêmes. Il s'adonne avec son pieux compagnon aux plus douces comme aux plus saintes

émotions. Vers cinq heures du matin, il traverse la Vallée du Térébinthe. Cette vallée, qui occupe une si grande place dans les souvenirs de notre enfance, est enserrée entre des collines couvertes d'oliviers et de mûriers. Elle fut témoin des exploits de David. C'est dans le lit de son torrent que le jeune pâtre ramassa les pierres qui devaient terrasser le géant Goliath. C'est sur le sommet du versant opposé qu'on aperçoit la Ville-Sainte. Soudain, elle apparaît comme une vision radieuse. Elle est ravissante à cette heure matinale. Le soleil, qui se lève derrière le Mont des Oliviers, jette sa splendeur sur la ville et lui donne un éclat qui rehausse encore la majesté de ses monuments et la grandeur imposante de son aspect. Ses ors étincelants semblent animer les pierres et même donner la vie aux ruines et aux tombeaux. Ils transfigurent les plus humbles choses, faisant vision de beauté, cet olivier caduc, ces troupeaux cherchant pâturages meilleurs, et ce

pâtre grave comme un pasteur, dont la robe et le voile jettent sur le sol de grandes ombres.

Jérusalem n'est inconnue de personne. On nous en a tant parlé durant les années de notre enfance. On nous a tant de fois montré sur les images la ligne de ses murs crénelés et la silhouette de ses minarets, qu'on la reconnaît dès qu'on la voit pour la première fois. Mais grande est la différence entre l'idée que nous nous en sommes faite et la réalité. Nous connaissons beaucoup d'hommes célèbres par la renommée qu'ils se sont acquise et le portrait que que nous en ont tracé certains écrivains ; mais quand nous les rencontrons, leur figure s'anime. A leurs traits s'ajoute l'expression de leurs sentiments, qui parlent à notre esprit et à notre cœur, et qui nous pénètrent de charme et de vénération. Ainsi en est-il de Jérusalem. Ici on peut répéter, avec beaucoup plus de raison, ce que Monsieur Poujoulat disait de l'Italie : « A mesure qu'on fait

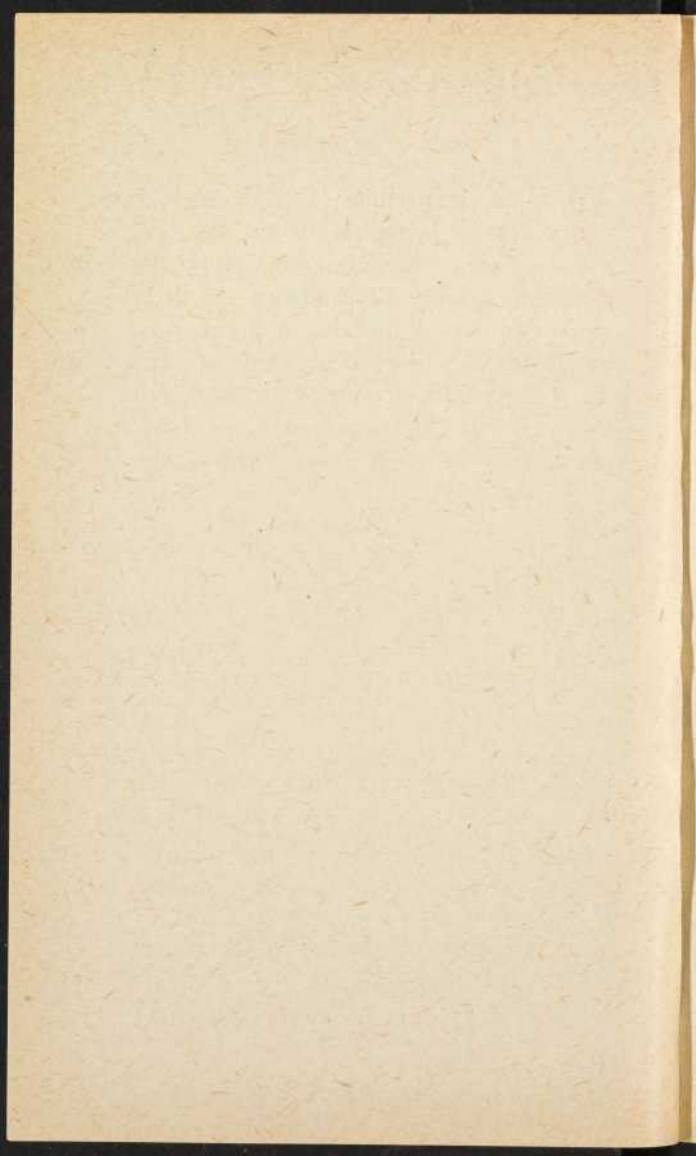
un pas, l'horizon s'étend par des initiations nouvelles. Les monuments et les débris expliquent et complètent les souvenirs qui vous assiègent. Par la puissance de l'imagination, la poussière s'anime; les tombeaux rendent leurs illustres morts et vous entrez en société avec les grandes figures dont le monde sait les noms. Ce qui jusque-là avait été un songe brillant de votre esprit devient une réalité plus magnifique que le rêve; une réalité vivante que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de vos mains. »

« Pour moi, écrit le Père Frédéric, je n'oublierai jamais quand j'arrivai pour la première fois, il y a onze ans, aux portes de Jérusalem, en compagnie d'un tout jeune religieux, qui sortait du noviciat de Nazareth, pieux comme un ange et qui, depuis Jaffa, ne m'avait entretenu en chemin que de choses saintes, je n'oublierai jamais, dis-je l'impression que nous éprouvâmes, en mettant pied à terre devant les portes

de la ville.» «Les impressions du pèlerin qui entre à Jérusalem ne peuvent être bien comprises que par ceux qui les ont goûtées. Elles sont différentes de ce qu'on éprouverait si l'on était transporté tout d'un coup de France en Palestine. Les mille incidents du voyage modifient les idées et préparent l'âme peu à peu aux vives émotions que ces lieux doivent produire. Ces impressions d'ailleurs varient à l'infini suivant les dispositions morales et même physiques des pèlerins mais elles se gravent pour toujours dans le cœur, en provoquant de salutaires effets, quoiqu'on ne puisse les bien préciser, tant elles se sont pressées et succédées sans ordre et sans mesure. L'âme se voit trop faible et comme accablée sous le poids de si grands sentiments, et à force de sentir elle devient insensible. »

« Pour nous, il me semble que nous fussions tous saisis d'une émotion insolite ; nous restions comme interdits, sans proférer une seule parole. Finalement

je rompis, le premier, le silence pour demander le pourquoi de ce saisissement. Mon compagnon me répondit avec une naïveté d'enfant que c'était là généralement l'impression qu'éprouvaient tous les pèlerins en arrivant dans la Ville-Sainte. » *Douze années en Terre-Sainte, Mes souvenirs sur Jérusalem au Pilgrim de New-York.*



Le Missionnaire

Le Père Frédéric en arrivant à Jérusalem présente son obédience au Très Révérend Père Gaudence de Matelica, Custode de Terre-Sainte. Il se rend ensuite à l'église du Saint-Sépulcre qui contient, à elle seule, plusieurs sanctuaires. Elle est bâtie sur les ruines de la splendide basilique constantinienne. On y entre par une seule porte placée au midi. Après avoir traversé une sorte de parvis, qui sert de divan aux géoliers turcs, le nouveau missionnaire vénère pour la première fois la *Pierre de l'Onc-tion* sur laquelle Joseph d'Arimathie et Nicodème embaumèrent le corps inanimé du Sauveur. Au bout de ce vestibule, il aperçoit le Tombeau de Notre-Seigneur. Non seulement, il le voit, mais il y entre. Il se glisse par la porte basse de la chapelle de l'Ange qui avait

dit aux saintes femmes : « *Il n'est plus ici; il est ressuscité.* » Dans ce sanctuaire, se trouve un fragment de pierre sur laquelle le messager céleste était assis. Dans l'autre, il y a le sépulcre lui-même, creusé dans le rocher et recouvert entièrement de marbre. Il y colle ses lèvres émues. Dans ce Tombeau, le temps passe sans qu'on s'en aperçoive. Il fait si bon de méditer, dans l'intimité du seul à seul, l'événement qui est la confirmation de notre sainte religion. Mais comme l'espace est étroit et que les visiteurs sont nombreux, on ne peut rester longtemps dans ce saint colloque. Il faut céder la place à d'autres et chercher dans un coin obscur de la Basilique le silence et la solitude, dont on a besoin pour y savourer à loisir son bonheur.

Cette église appartient aux chrétiens, mais non pas aux catholiques seulement. Les Rites dissidents en partagent la jouissance avec les Latins. C'est le centre des activités religieuses : Armé-

niens, Coptes, Syriens, Abyssins aussi bien que Grecs, tous schismatiques, ont des droits reconnus par les puissances européennes. Il faut en tenir compte. On ne peut donc pas célébrer les saints mystères, quand on le veut, au Saint Sépulcre. Voilà pourquoi le Père Frédéric monte au Calvaire. Dire la messe à l'autel du crucifiment, sur la sainte montagne où le redoutable sacrifice s'est consommé pour la première fois, quelle faveur du ciel et de la terre ! N'est-ce pas le lieu le plus auguste du monde ? C'est le théâtre des dernières scènes de la Passion, que les quatre Évangélistes racontent avec détails. L'impression qu'il en ressent dépasse toute expression. Il en pleure d'attendrissement. Il comprend maintenant, maintenant seulement, les sentiments de douleur et de joie, qui brisaient les cœurs et faisaient tressaillir les âmes des croisés à leur entrée dans la Ville-Sainte. Les plus grands saints comme les plus illustres orateurs ont tous

avoué franchement leur impuissance à traduire par des paroles ce qui se passe d'intime et de divin à ce moment trois fois béni. Les sentiments de componction, de reconnaissance et d'amour, qui se pressent et s'accumulent sont ineffables. La montagne teinte du sang de Jésus-Christ, le lieu du crucifîment, la fosse creusée pour recevoir la croix, la pierre de l'onction, le Saint-Sépulcre lui-même vous impressionnent comme si ces vestiges de vingt siècles étaient tout frais et vous forcent par une puissance secrète, surnaturelle, à verser des larmes, à pousser de profonds soupirs, à renoncer aux plaisirs et aux choses de la terre pour avoir une part aux joies et aux biens du ciel. A ce moment on ne s'appartient plus. C'est le ravissement, c'est l'extase. Quand on réalise son bonheur, on ne peut plus l'exprimer.

Par sa Bulle *Gratias Agimus*, datée d'Avignon, le 30 novembre 1342, le Pape Clément VI confia la garde du Saint-Sépulcre aux Frères-Mineurs.

Depuis cette époque, les enfants de Saint François ont toujours occupé avec honneur ce poste de confiance. Quand la persécution, l'exil ou la mort les frappaient, d'autres frères venaient les remplacer avec l'intrépidité qui animait les martyrs aux combats. Il y a six siècles que la louange n'a jamais cessé de retentir sous ces voûtes bénies. Après avoir prêché une série de retraites religieuses en Egypte et y avoir subi une grave maladie, le Père Frédéric est nommé à ce poste pour trois mois. Ce sont ses premières armes. On peut dire qu'il fait son service religieux comme en certains pays on fait son service militaire. Veiller sur la propriété des catholiques, réciter l'office divin le jour, la nuit, recevoir les pèlerins, entendre leurs confessions, les aider en toutes sortes de manières à faire un saint et fructueux pèlerinage, telle est son occupation continuelle.

C'est le 14 janvier 1877, que le Père Frédéric se rend au couvent du Saint-

Sépulcre où quinze religieux vivent en prisonniers volontaires, se succédant et montant la garde autour du Saint Edicule. Sans compter les différents appels pour entendre les confessions ou pour bénir les objets de piété, sept fois le jour, on se rend à la Basilique pour y commémorer par des chants et des prières les mystères de la Passion.

Son esprit de foi le soutient admirablement bien durant ce stage. Sa mortification lui fait supporter avec joie les inconvénients de ce couvent petit, malsain, humide et obscur. Il y trouve son bonheur. Toutes les pierres du sanctuaire semblent lui crier : *Le disciple n'est pas au-dessus du Maître*. En présence de ce tombeau vide, d'où Jésus est sorti vivant pour ne plus mourir, son âme est transportée dans un monde surnaturel. Elle chante un ineffable cantique d'actions de grâce, en l'honneur du Dieu, qui nous a tant aimés et qui a voulu mourir et ressusciter pour nous donner non seulement l'espérance du

pardon, mais encore la certitude de la vie éternelle.

Le Père Frédéric a écrit sur ce sujet une brochure, que nous avons vue annoncée dans les journaux, mais que nous n'avons pas eu le bonheur de retrouver. Elle avait pour titre: *Trois Mois au Saint-Sépulcre. Dans le Tri-fluvien*, il raconte la consolation qu'il éprouvait à la procession quotidienne qu'on fait aux différents sanctuaires de la mémorable basilique. Il y participait, soit comme chantre, soit comme hebdomadier. Il y a dans cette cérémonie quelque chose de profondément émouvant pour l'âme. Les pèlerins sont heureux d'y assister. C'est la méditation approfondie des souffrances du Christ. C'est la reconstitution du grand drame qui s'y est déroulé il y a dix-neuf siècles. Chaque station, riche en indulgences, est marquée par des encensements, des chants et des prières. Les mots: *Hic, In hoc loco*, auxquels on donne un sens moins méticuleux que certains écrivains

mal inspirés, reviennent souvent sur les lèvres du célébrant. L'hymne terminé, tous baissent la terre ; puis religieux et pèlerins portant un livre d'une main et un cierge de l'autre, s'avancent, en chantant, vers l'autre sanctuaire. Enfin, on entre dans la chapelle où, selon la tradition, Notre-Seigneur apparut pour la première fois à sa Mère. Alors les Litanies de la Sainte Vierge retentissent sous les voûtes sacrées, accompagnées des grandes orgues. C'est l'alléluia ; c'est le chant du triomphe. Comme autrefois après les tristesses de la Passion, c'est l'annonce de la Résurrection.

C'est le dernier exercice de la journée. Les religieux qui ne sont pas de garde, se retirent dans leurs cellules. Les deux grandes portes de la Basilique se ferment. Le gardien turc, monté sur son échelle, fait tourner à l'extérieur la clé énorme du verrou, puis l'apporte chez lui, près de la Mosquée d'Omar. Franciscains, Grecs, Arméniens, Coptes, étrangers de toutes nations et de tous

rites sont emprisonnés dans la grande basilique et n'en sortiront que le lendemain, quand le même gardien reviendra leur donner la liberté.

Après la fermeture des portes, le silence se rétablit. Le jour disparaît peu à peu. La lumière affaiblie des lampes du Calvaire projette au loin leurs reflets et dessine de grandes ombres sous les immenses coupoles, entre les piliers massifs et les arcades élevées. L'obscurité croissante double les énormes proportions de l'édifice et donne à tout l'ensemble une majesté incomparable.

C'était le moment que le Père Frédéric attendait avec une sainte impatience pour faire sa prière. Après avoir prié au nom et pour toute l'Eglise, il priait pour lui-même. La pensée des souffrances du divin Maître faisait vibrer son âme tendre et aimante. Il semblait jouir de sa présence et de sa familiarité. Il le voyait en esprit et en vérité. Son imagination se plaisait à faire revivre

les scènes qui s'étaient passées sur chacun de ces lieux : Le divin Maître au fond de sa prison, Madeleine aux pieds du Sauveur, Longin avec sa lance et son bouclier. Au Tombeau, il contemple les soldats terrifiés, les disciples incrédules, les saintes femmes désolées et la Mère toujours forte dans son espérance. Descendant à l'église souterraine de sainte Hélène, il croyait voir la pieuse impératrice, présidant aux fouilles et prosternée devant la vraie croix, au jour de son invention. Ne nous demandez pas d'exprimer ce qu'il pense. Il n'en sait rien lui-même. Les fortes impressions de la religion s'altèrent et se brouillent comme une eau limpide quand on veut les faire sortir de l'esprit et du cœur où elles se confinent. Un seul sentiment prédomine sur tous les autres : C'est le bonheur de se dire : « Je suis au Calvaire . . . je suis au Saint-Sépulcre. Je tiens là sous ma main, sous mes genoux, sous mon front, sous mes lèvres, la place où mon Dieu fut cru-

cifié, la tombe où il fut renfermé. Quelles sont bienheureuses les nuits que l'on passe au Saint-Sépulcre ! Le temps s'écoule à rêver, à jouir, à se souvenir, à pleurer, à aimer, à prier. Les consolations les plus intérieures inondent les âmes qui se soumettent à cette réclusion volontaire. Sous la vive lumière des quarante lampes, qui l'éclairent, on éprouve un avant-goût du ciel.

Vers onze heures, interrompant le profond silence du Saint-Sépulcre sans en troubler le recueillement, les Russes célèbrent leur office avec des chants d'une suavité extrême. Ces chantres, doués d'une belle voix, sont admirablement dirigés. Ils psalmodient des litanies sur un récitatif en plain-chant ; puis des basses amples et fortes reprennent un motet sur un ton lent et plaintif.

Entre-temps, les pèlerins passent comme des ombres devant le Saint-Sépulcre ; d'autres s'y prosternent et baisent les pierres sacrées. Ailleurs de petits groupes, portant de petits cierges

pour guider leurs pas, font le chemin de la croix. A peine le chant des Russes est-il terminé, que le son de la cloche appelle les religieux franciscains à matines.

A la même heure, les schismatiques grecs et les Arméniens annoncent au son des cymbales, des clochettes et des tamtams, leur office. C'est la prière publique, qui succède à la prière privée. Rien n'est impressionnant comme ce concert d'hymnes et de prières, qui s'échappent des lèvres de l'erreur et de l'orthodoxie et qui retentissent nuit et jour autour du Saint-Tombeau. Après la récitation du bréviaire, chaque rite célèbre à son tour sa messe solennelle. Il est doux pour le pèlerin de faire sa nuit de garde; mais qu'il est pénible pour le religieux de mener cette vie là durant trois mois. Cependant le Père Frédéric est tellement ravi de ce stage, qu'il demande à le prolonger jusqu'à Pâques. « Je le lui ai promis, écrit le Très Révérend Père Custode à l'Evê-

que d'Alexandrie. Il n'y a plus qu'un mois. C'est pourquoi on peut concéder à sa piété et à sa dévotion la consolation de demeurer au Saint-Sépulcre jusqu'à cette époque. (P. Gaudence 28 février 1877). Bien plus, sur la fin de sa vie, il songe à se faire ermite. Pensez-vous, Révérendissime Père, que je puisse revoir encore la Terre-Sainte? Aurai-je assez travaillé pour elle pour obtenir que j'aie fini mes jours à Jérusalem? C'est au Saint-Sépulcre que je voudrais être pour faire encore un peu pénitence et y avoir la vie solitaire, sans avoir de charge, ni de ministère extérieur quelconque. Ce serait là mon désir plus tard : car actuellement je puis être encore ici un peu utile, *non recuso laborem*, comme saint Martin le disait hier. » (12 novembre 1895).

Dans ses moments libres, le Père Frédéric visite, soit seul, soit avec les pèlerins, les différents sanctuaires, qui entourent la ville de Jérusalem. Partout, il éprouve un sentiment analogue à

celui qui communie avec ferveur. Sa foi augmente son amour et son amour augmente sa foi. Sa dévotion n'est pas abstraite, spéculative mais concrète et bien vivante. Il sent la présence de Jésus. Tout lui parle de son passage. Voit-il un homme de Bethléem, à la figure plus douce et plus noble? Il se dit : voici peut-être quelqu'un qui ressemblait au Fils de Marie. Un ouvrier travaille-t-il à son atelier maniant la scie et le rabot, ajustant l'équerre et le compas? Aussitôt il pense à l'artisan de Nazareth qui portait le poids du jour et de la chaleur et qui gagnait son pain à la sueur de son front. Rencontre-t-il le long des sentiers un groupe marchant et causant familièrement ensemble? Il songe que Jésus voyageait ainsi avec ses disciples, sur le penchant des collines, sur le bord des lacs et dans les plaines fertiles et cultivées. La pensée du Christ remplit son esprit et occupe son imagination. S'il ne l'aperçoit pas des yeux du corps, il le distingue parfaitement bien de

ceux de l'âme. Il le voit, comme au temps de sa vie mortelle, aux abords du temple prêchant aux foules, bénissant les malades, guérissant les infirmes et ressuscitant les morts. Comme lui, il pleure sur les ruines de Jérusalem, sur ce peuple qui n'a pas entendu sa voix, qui n'a pas cru à ses miracles et qui se traîne dans les ténèbres de l'erreur. C'est avec les mêmes sentiments que le divin Maître qu'il dit sur le Mont des Oliviers: Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. Avec quelle ferveur ne demande-t-il pas son pain quotidien, surtout celui de l'âme, la divine Eucharistie, qui fait vivre de la vie des anges, de la vie même de Jésus-Christ. Il peut dire avec Saint Paul: « ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » Il marche sur ses pas. Il suit ses exemples. Il écoute sa voix. Il pense, aime et bénit comme lui. Aussi quand il parle de la Terre-Sainte, c'est avec sa foi et son cœur qu'il en fait revivre les personnages. Il ra-

conte leurs exploits. Il redit leurs paroles aux échos des montagnes qui les ont entendues. Les bénédictions et les châtiments qui tombent sur le peuple d'Israël, lui donnent de belles occasions pour exhorter ceux qui l'écoutent, à la pratique de la vertu et à la fuite du vice. Et puisqu'elle domine toute l'histoire et qu'elle éclaire comme un soleil radieux les deux testaments, c'est la figure douce et épanouie du Sauveur qu'il met en relief. Comme elle est imprimée profondément au fond de son âme, il la reproduit parfaitement dans celles des autres. Il la fait aimer comme celle d'un ami, d'un père. A son récit simple et animé, débordant de piété, on admire l'œuvre de l'humble ouvrier de Nazareth, qui continue à travers les âges l'œuvre de la Rédemption qu'il a commencée à la crèche et qu'il a consommée sur la croix.

Combien de fois, l'Evangile à la main, n'a-t-il pas expliqué le Saint Tombeau de Jérusalem, comme il le

faisait au Cap-de-la-Madeleine, où il l'a reproduit avec tant d'exactitude. Les pèlerins se recueillaient pour l'écouter. Son récit est simple, clair et rappelle les moindres détails. Le tombeau est taillé dans le roc vif : c'est l'affirmation des quatre Evangélistes. Il est neuf parce que personne n'y a été enseveli. La porte d'entrée est petite et fort basse. Saint Pierre est obligé de se pencher, de se coucher en quelque sorte pour en examiner l'intérieur. D'après tous les Evangélistes, une pierre en fermait l'entrée. Elle était grande, selon saint Matthieu. Elle était ronde, puisque c'est en la roulant qu'on la déplaçait. La chambre mortuaire pouvait recevoir plusieurs personnes. Saint Luc dit que les saintes femmes y pénétrèrent. Il les nomme. C'est Marie-Madeleine, Jeanne, l'autre Marie et leurs compagnes. Le corps se trouvait à droite. C'est là que l'ange se tenait assis, au dire de saint Marc. Saint Jean, plus précis et plus au courant, en tant que témoin oculaire parle

de deux anges, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Non seulement, il explique le dehors du monument, mais il y entre et s'y prosterne. Il prie et adore avec les pèlerins. Alors s'échappe de son cœur un cantique à la gloire du divin Ressuscité. Il redit à tous : « Qui n'aimerait celui qui nous a tant aimés. » C'est ainsi que, de sanctuaire en sanctuaire, il rappelle les mystères qui s'y sont déroulés et chante à la grande édification de tous, un hymne d'adoration et de reconnaissance à celui qui a voulu subir pour nous les humiliations de la crèche et de la croix.

Le bien que peut faire un tel guide est incalculable. Il expose les faits qui parlent et touchent par eux-mêmes. Combien de personnes venues dans un lamentable état de doute, de froideur et d'animosité ont accepté la doctrine évangélique avec bonheur et se sont agenouillées pour prier et vénérer ces lieux, témoins des miséricordieux abaissements de l'Eternel. Au contact de tant

de charité, les glaces de l'orgueil se fondent et les chaînes des mauvaises habitudes se brisent. Ces âmes purifiées dans le sang rédempteur ne savent plus comment exprimer leur reconnaissance, tant elles sont heureuses, tant le bonheur qu'elles éprouvent est inconnu, nouveau et ineffable.

Avant de faire son service au Saint-Sépulcre, le Père Frédéric avait prêché neuf retraites consécutives en Egypte. Depuis le passage de saint François, cette mission est rattachée à la Terre-Sainte. Fécondée par la semence évangélique, cette contrée a produit durant les premiers siècles du christianisme d'admirables fleurs de sainteté, dans ces héroïques légions de martyrs et de vierges, de docteurs et d'évêques, de cénobites et d'anachorètes, dont les enseignements et les exemples remplirent le monde d'une lumière divine et immortalisèrent les solitudes de la Thébàide et de la Nitrie. Mais dès le cinquième siècle, cette période glorieuse de l'Egyp-

te s'obscurcit pour disparaître sous le flot impur de l'hérésie, du schisme et de la corruption morale. En 1219, saint François traversa ces régions que le fanatisme musulman rendait inhospitalières. Le grain de sénévé, que sa main bénie y a déposé, s'est admirablement développé. L'arbre vigoureux couvre maintenant deux vicariats apostoliques et un patriarchat oriental et groupe sous son ombre plus d'une centaine de milliers de fidèles. L'avenir promet encore de plus grandes conquêtes. « Nous conservons pour ce pays, dit le Père Frédéric, les plus heureuses espérances, en considération de toutes ces âmes d'éli-tes, au milieu desquelles nous nous sommes formés à la vertu durant le cours trop rapide de notre ministère. »

C'est pendant sa visite pastorale, que Monseigneur Louis Ciurcia avait connu le Père Frédéric. Durant son passage à Port-Saïd, il avait invité le jeune missionnaire qui se rendait en Terre-Sainte, à prêcher à l'occasion de la con-

firmation. Sa Grandeur avait fort apprécié son sermon et avait remarqué sa piété. C'est ce qui explique pourquoi le Père Frédéric est demandé pour une série de prédication, un mois à peine après son arrivée à Jérusalem. « Le Vicaire Apostolique d'Egypte et le Supérieur des Frères, écrit le Très Révérend Père Custode au Révérendissime Père Général, m'ont prié de leur envoyer le Père Frédéric pour donner les exercices spirituels aux Frères et aux Sœurs du Vicariat. J'ai cru convenable de condescendre à leurs prières. Le Père Frédéric s'y rendra avec plaisir. 10 août 1876) *A. 1875, Vol. VII, page 207, No 3.*

Il aimait à se dévouer pour les âmes religieuses. Il y trouvait son bonheur et répétait à qui voulait l'entendre, qu'il en retirait grand profit pour son avancement. « Leur ferveur me jette dans la confusion et leurs bons exemples m'obligent à devenir meilleur. »

C'est le 6 août 1876, qu'il fait l'ouverture des exercices spirituels dans la grande communauté des Frères des Ecoles Chrétiennes d'Alexandrie. Comme la chaleur est intense, suffocante, il donne deux instructions par jour, sous les arbres du jardin. Tout n'est pas rose dans la carrière de l'enseignement. Les exemples des parents ne s'identifient pas toujours avec les leçons des maîtres, surtout dans ce pays d'Egypte si tristement déchu de son ancienne gloire religieuse et chrétienne. Quelle patience ne faut-il pas pour supporter cette marmaille orientale, dépourvue de toute formation, où l'ombre même d'une éducation familiale manque. A cette époque, la tâche était encore plus ardue que maintenant. C'étaient les débuts. Les locaux manquaient et les ressources faisaient défaut. Le mouvement n'était pas encore donné et les traditions ne se transmettaient pas de classe en classe, d'année en année comme aujourd'hui. Une vertu ordinaire ne suffisait pas

pour réussir dans ce travail de restauration. « Nous leur avons donc prêché dit le Père Frédéric, la perfection dans un degré non médiocre. » Il verse la surabondance de sa charité aux âmes altérées, aux cœurs faibles, aux esprits agités. Il les calme, les fortifie, les élève au-dessus des choses de la terre, pour leur faire goûter combien le Seigneur est doux.

Le matin même de la clôture, le Père Frédéric partit avec le Très Honoré Frère Visiteur pour le Grand Caire. C'est à Saint-Joseph de Khoronfish qu'a lieu la seconde retraite. Elle est présidée par le Frère Adrien de Jésus. « J'ai derechef passé une délicieuse semaine, en compagnie des excellents Frères du Caire. »

A l'hôpital, il admire le dévouement et l'abnégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Que de misères corporelles et spirituelles passent dans ces salles. C'est le rendez-vous des cas désespérés. « J'étais ému jusqu'aux

larmes, dit-il, lorsque je songeais que ces pauvres filles pouvaient être heureuses au sein de leur famille et qu'elles étaient venues de si loin pour mener une vie obscure, cachée, se consacrant entièrement, sans aucune consolation humaine, au soulagement de leurs frères souffrants, en se faisant les humbles servantes de tous et de toutes.

Après cette retraite, la prudente charité de Monseigneur Aloïsius Ciurcia imposa quatre jours de repos au zélé missionnaire. « Mon cher enfant, lui avait-il dit, souvenez-vous que vous n'êtes pas en France et qu'on doit exercer ici le ministère apostolique avec plus de modération, si l'on ne veut pas s'exposer à des accidents dont les suites peuvent être funestes. L'avenir devait brutalement justifier l'exactitude et la nécessité de cette paternelle recommandation.

Il profita de ce loisir pour faire, le 8 septembre, son pèlerinage à l'Arbre de la Vierge, qui se trouve dans le voi-

sinage d'Héliopolis et pour se rendre à la Grotte de la Sainte Famille, au Vieux-Caire. Depuis des siècles ces deux endroits sont inscrits au Catalogue des Lieux Saints et enrichis d'indulgences plénières *Apud Mateream est fons Beatae Mariæ Virginis et locus ubi habitavit cum puero Jesu et sponso Joseph*. Ceux qui se rendent en Palestine croient qu'il manque quelque chose à leur pèlerinage s'ils ne peuvent visiter l'Arbre de Matarieh, détacher de ses branches quelques feuilles ou quelques morceaux de son écorce pour les apporter dans leur pays. C'est sous son feuillage, dit-on, que Jésus, Marie et Joseph se reposèrent des fatigues du voyage durant leur fuite, en Egypte. Le soir venu, la tradition veut que son large tronc se soit ouvert pour donner un gîte à la Sainte Famille.

Pour ne pas revenir sur ce sujet, donnons tout de suite les détails du pèlerinage qu'il y fit plus tard, en compagnie du Père Marie de Breste qui sera bien-

tôt Mgr Pontron, évêque titulaire de Jéricho. C'est un événement qui mérite de passer à la postérité. « C'était au commencement d'avril 1878, le Révérend Père Commissaire de Paris nous arriva un jeudi soir, avec un notable détachement de la Caravane française, qui venait visiter le Caire, en se rendant à Jérusalem pour les solennités de Pâques. Ce bon Père spécialement dévot à la sainte Vierge avait cru, dans sa simplicité, que rien n'était plus facile que d'aller prier à l'Arbre de la Vierge et d'y célébrer même la sainte messe. Sa Grandeur, le Délégué d'Egypte, Mgr l'Archevêque d'Alexandrie, se trouvait alors à notre couvent, où il vivait en commun en grande simplicité avec les Religieux, ses Frères en saint François. Le Père Commissaire lui demanda sa bénédiction et son autorisation pour célébrer la sainte messe sous l'Arbre de la Madone. Grande fut sa surprise, lorsqu'il entendit l'Archevêque lui dire qu'il ne pouvait pas accorder

une semblable autorisation, que jamais de mémoire d'homme, on se souvenait qu'aucun prêtre y ait célébré les saints mystères (probablement depuis le Père Faber) que, cependant, il laissait le Père libre, mais qu'il lui laissait aussi, en même temps, toute la responsabilité de sa périlleuse et peu prudente entreprise. Le Père Commissaire me pria de l'accompagner. Nous partîmes le lendemain de grand matin. L'Arbre de la Vierge est actuellement la propriété du Vice-Roi : il se trouve, avec la source, au milieu d'un riche et vaste jardin, entretenu aux frais de la maison royale. Il y avait là un Santon, à qui nous devons nous adresser pour obtenir la permission d'entrer et l'avertir que nous voulions y faire publiquement une cérémonie religieuse catholique. Par malheur, aucun de nous ne parlait l'Arabe. Nous cherchâmes à nous expliquer par signes. Le Santon, intelligent, comprit surtout lorsqu'il vit arriver, un peu après nous, la caravane

française ; nous lui avions fait entrevoir un beau *Bakchiche*. La Vierge veilla sur nous. Tout réussit pour le mieux. Le Santon alla jusqu'à nous prêter son mobilier, à savoir : plusieurs petits bancs de bois pour y poser notre autel. C'était insuffisant, car je dus moi-même soutenir de mes deux mains la caisse entière de l'autel durant tout le temps des deux messes successives ; mais cela prouvait quand même la bonne disposition de ce ministre musulman. Aucun accident ne vint nous troubler. Le temps était calme ; la chaleur tempérée ; les branches du sycomore et son épais feuillage nous servaient de tente. Les pèlerins assistèrent au saint sacrifice avec un profond recueillement et y firent la sainte Communion. Les nombreux ouvriers du jardin, apercevant de loin des lumières et les ornements sacerdotaux, enfin, toute une cérémonie religieuse, accoururent avec curiosité pour contempler de près ce spectacle insolite. Un

moment, nous eûmes peur; mais ces braves gens ne nous firent aucune démonstration hostile. Ce fut un vrai triomphe; tout le monde au Caire en fut émerveillé; et nous, nous bénîmes la bonté divine qui nous affermissait ainsi dans la douce espérance que l'ère de liberté religieuse inaugurée dans ces derniers temps pour cet infortuné pays, deviendrait de plus en plus féconde en fruits de salut pour tant de milliers d'âmes confiées à notre ministère, dans ces contrées exceptionnellement peuplées aux premiers siècles de l'Eglise par des légions de saints! » C'était le 12 avril 1878.

Tout près de l'arbre de la Vierge se trouve une source d'eau douce, tandis que de tous les autres puits voisins, il ne sort qu'une eau saumâtre. On dit que cette source n'a pas toujours existé; mais qu'elle jaillit miraculeusement à l'occasion du passage de Jésus, Marie et Joseph. L'eau limpide de cette fontaine semble posséder une vertu parti-

culière. Le Père Socius du Révérend Père Commissaire de Terre-Sainte en fit une heureuse expérience. Il souffrait depuis quelque temps des yeux : sa vue allait toujours en s'affaiblissant et il était menacé de la perdre complètement. Plein de confiance en la Vierge qu'il appelle sa mère, il boit de cette eau avec dévotion et s'y lave les yeux avec grande confiance. Tout à coup sur le chemin du retour, il s'écrie : « Je vois, je vois clair, je vois au loin. » Mais nous, pour nous assurer que ce n'était point une illusion, nous lui indiquâmes dans le lointain une maison peinte de diverses couleurs, comme on a coutume de peindre les maisons à la campagne et nous lui dîmes : « Eh bien ! dites-nous quelles sont ces couleurs et comment elles sont disposées. » Il nous le dit avec exactitude et facilité. Nous remerciâmes ensemble la sainte Vierge et son très chaste Epoux et nous continuâmes notre voyage pleins de joie d'une si heureuse journée.

Tels sont les deux pèlerinages que nous avons cru devoir intercaler dans les prédications du Père Frédéric en Egypte. Ces messes, dites après tant de siècles dans un sanctuaire aussi cher aux musulmans qu'aux catholiques, méritent d'être inscrites aux pages de l'histoire. Ceux qui connaissent l'Orient, où les coutumes font loi, savent qu'il n'est pas facile d'obtenir semblable permission.

Après quatre jours de repos, il reprit sa prédication chez les Sœurs du Bon Pasteur, à Choubra, banlieue du Grand Caire. La première retraite fut pour les Religieuses ; la seconde, pour les Madeleines. « Je croyais avoir terminé mon ministère, dit-il, j'avais compté sans le désir impérieux d'un essaim de petits anges terrestres, charmantes petites filles de toutes conditions : orphelines, externes, pensionnaires, enfants de Marie. Toutes indistinctement voulurent faire la retraite depuis la plus grande du pensionnat

jusqu'à la plus petite des orphelines. Ce désir était un ordre pour nous; nous proposâmes trois jours. Vous croyez que cette proposition fut acceptée purement, simplement? Il n'en fut rien. Il y eut réclamation unanime et spontanée; nous voulons comme les bonnes mères faire une grande retraite; nous demandons huit jours pleins, en silence, sans récréations, comme nos maîtresses et elles tinrent parole. J'avais bien des fois éprouvé de douces consolations dans le ministère des âmes, il me semble que jusque-là je n'avais jamais rien éprouvé de semblable à ce que j'éprouvais dans cette sainte communauté de Choubra. Aimables enfants que le Bon Dieu vous ait toujours dans son saint amour et que le bonne sainte Vierge vous abrite tous les jours de votre vie sous son manteau immaculé contre les affreuses séductions du monde aujourd'hui si perfidement corrupteur et profondément corrompu! Mes enfants, au moment où j'écris ces lignes, je sens les

larmes d'une douce consolation mouiller ma paupière émue au souvenir de votre angélique piété. »

Pour arriver à Jaffa à la date convenue avec le Révérendissime Père Custode, il se crut assez fort pour donner deux retraites à la fois ; il prêchait six fois par jour, dans une église surchauffée par les rayons d'un soleil de feu. C'était une fournaise ardente. Le jour de la fête de Notre-Dame du Très Saint Rosaire eut lieu la clôture des trois retraites. Elle fut magnifique. Ce fut un jour de prière depuis le matin jusqu'au soir. Le Père Frédéric jubilait. Il était amplement récompensé de ses fatigues par la piété de ces âmes ferventes. Sa santé paraissait plus robuste que jamais. C'était une illusion. Le lendemain, vers le coucher du soleil, deux médecins accompagnés du Révérend Père Aumônier et de la Très Révérende Mère Provinciale entraient dans sa petite chambre. Il souffrait d'un violent mal de tête ; mais rien de

plus. Après un examen attentif, on se mit à parler tout bas; puis commença un va et vient avec une attitude pleine d'anxiété. « Je demandai, dit-il, le motif de tout cela; on me dit de rester bien tranquille. Le Révérend Père Aumonier à qui j'avais promis obéissance voulut rester toute la nuit à mon chevet. Je finis par savoir que le mal était des plus intenses et qu'on craignait qu'il fût sans remède (à la fois congestion bilieuse et congestion cérébrale). Je demandai avec instance les derniers sacrements et j'étais comme fou de joie, en pensant que mon exil allait finir. J'avais la douce confiance que le bon Dieu ne me rejetterait pas de devant sa face après une préparation de six semaines et un désir persévérant de quinze années; j'avais encore compté sans la vertu d'obéissance. Mon confesseur m'ordonna de laisser faire. » La communauté entière se mit en prière pour obtenir ma guérison. On fit beaucoup de chemins de croix. Les petites filles,

qui avaient fait la communion générale et qui par faveur extraordinaire avait communiqué le lendemain, demandèrent avec instance une troisième communion. « Je me croyais, dans ma simplicité, aux portes du tombeau. Il fallut rebrousser chemin et me résigner à porter le fardeau de la vie. *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est.* »

La convalescence fut longue et le força à une inaction de quatre semaines. Un jour, qu'il se promenait dans cette ravissante solitude de Choubra, à l'ombre des palmiers et des dattiers, il vit une petite orpheline toute seule à l'entrée de l'église. Elle était pieuse et recueillie comme un ange. Elle tenait dans ses mains un chapelet et semblait plongée dans une profonde méditation. « Quelle est cette enfant, demande-t-il à une religieuse? Que fait-elle, là, séparée de ses compagnes? » « Mon Père, c'est la petite fille qui, avant la retraite, a dû quitter la maison pour cause de maladie. Elle vient de rentrer mieux portante

et force nous a été de lui laisser faire sa retraite de huit jours. » Ce trait est charmant. Il est digne des premiers temps de l'Eglise alors que la foi était vive, l'espérance ferme et la charité ardente, alors que le Saint-Esprit lui-même rendait les enfants capables de vertus qui semblaient dépasser leur âge. Il montre aussi l'impression profonde qu'avaient laissée les enseignements du prédicateur, dans la vie des religieuses et du personnel de la Communauté du Bon Pasteur de Choubra.

A son arrivée à Jaffa, le Père Frédéric apprit avec surprise, la mort inopinée du Père Ange de Molière. Ce pieux religieux qui se dévouait continuellement à la direction des Sœurs de Saint-Joseph, des Dames de Sion et des Carmélites, avait quitté le couvent de Saint-Sauveur dans les premiers jours d'octobre pour se rendre à Larnaca, dans l'Ile de Chypre, pour y donner une série d'exercices spirituels aux Sœurs de Saint-Joseph. Etant un peu indis-

posé, on pensait que le voyage et le changement d'air lui feraient du bien. Ce fut le contraire qui arriva. Dès son arrivée à Larnaca, le mal augmenta et le Père ne put commencer ses retraites. Quelques jours après, se sentant mieux, il se rendit au couvent des Sœurs pour prêcher. Mais malheureusement son état devint si grave qu'il ne put ni retourner au Couvent, ni y être transporté. Peu de jours après, le 19 octobre, il rendait sa belle âme à Dieu, assisté de ses frères en religion. Ce missionnaire, victime de sa charité, avait été le professeur de théologie du Père Frédéric à Bourges. A son retour de Chypre, il devait prêcher, à Jaffa, aux Sœurs de Saint-Joseph, qui n'avaient pas eu leur retraite. Le Père Frédéric, sortant à peine de convalescence, se fit un devoir de le remplacer. Avec les retraites de Port-Saïd et de Suez, c'était sa neuvième retraite.

Dans cette tournée de prédication, le Père Frédéric a donné des preuves d'un

zèle à toute épreuve, d'une humilité exemplaire et d'une piété angélique. On a été séduit, tant par la sereine tranquillité de son âme qui se reflétait sur sa figure, que par la douceur de ses paroles, qui jaillissaient de son cœur comme une source d'eau vive et rafraîchissante. Partout il avait répandu autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ. On se disait déjà : « c'est un saint ». Pour toutes ces raisons, Monseigneur Louis Ciurcia désirait le garder pour le ministère en Egypte. Le Custode le lui avait promis aussi. « Si j'avais reçu votre réponse à temps, peut-être que je vous aurais envoyé le Père Frédéric. Mais à cause de ce retard, la Pâques étant proche et le Père désirant la passer au Saint-Sépulcre, j'ai cru qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce que le Père ne partît que par le premier vapeur, après Pâques. *P. Gaudence, 9 mars 1877.* Le 6 avril, il lui annonce le poste qu'on lui destine. « Avec le vapeur Autrichien,

arrivera à Alexandrie, le Père Frédéric de Ghyvelde. Il est nommé au Caire chapelain et directeur des Frères. Il est disposé non seulement à remplir sa charge, mais encore à faire n'importe quel travail pour l'intérêt de la mission. J'en suis très content et dès maintenant je permets à Votre Excellence d'en disposer comme elle l'entendra, chaque fois qu'elle le jugera utile ou nécessaire. »

Le Père Frédéric se montre d'un zèle sans borne. Il est l'homme de tous les moments. Charitable envers ses frères, il est prêt à les remplacer en toutes circonstances. C'est sa manière à lui de se sanctifier. Le renoncement est une des vertus les plus nécessaires pour parvenir à la perfection. C'est par là, dit le pieux auteur de l'Imitation, qu'il faut commencer, continuer et finir, si l'on veut être parfait. C'est à proportion des progrès qu'on fait dans ce saint exercice, qu'on se soutient et qu'on avance : la consommation de la

plus haute piété ne venant qu'à la suite de ce parfait renoncement.

Autant par esprit de mortification que par charité, il rend service à nos Pères qui desservent, au Mousky, l'église paroissiale de Notre-Dame de l'Assomption. Il prêche et confesse aussi chez les Sœurs du Bon Pasteur, à Choubra, et à l'hôpital dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph. C'est ainsi qu'il devient tour à tour directeur des âmes qui vivent dans le monde, ou qui aspirent à la plus haute perfection. Sans préjudice de son union avec Dieu, il interrompt la prière pour vaquer au service du prochain. Le principe de l'oraison, en effet, n'est pas l'activité naturelle de l'âme; mais l'influence de l'esprit divin. Son succès ne dépend ni des lumières de l'intelligence, ni de la vivacité de l'imagination, ni de la sensibilité du cœur, mais uniquement de la docilité avec laquelle on se soumet à l'esprit de Dieu et de la liberté qu'on lui laisse d'agir comme il l'entend.

Le ministère dans les différentes communautés du Caire ne l'empêche pas de s'occuper activement de sa charge de directeur et de chapelain au Collège Saint-Joseph. Cette institution avait commencé bien humblement comme toutes les grandes œuvres. En 1854, à la demande des Pères de Terre-Sainte, les Frères des Ecoles Chrétiennes étaient venus prendre la direction des classes au Mousky. Les quartiers populeux du Grand Caire fournirent bientôt plus d'enfants que les Frères n'en pouvaient recevoir. Mais quels élèves que ces petits arabes indisciplinés, revêches, en apparence, à toute formation. Cependant le succès qui dépassa toute espérance, détermina Son Altesse le Khédive Saïd Pascha à concéder un immense terrain dans le quartier de Khoronfish. Les constructions commencèrent en 1860. C'est dans ce collège, où les élèves pullulent, que le Père Frédéric va exercer son zèle. « Notre charge pastorale, écrit l'évêque

d'Alexandrie, nous rappelle que nous devons veiller en tout temps au bien spirituel des maisons religieuses, qui sont établies dans notre Vicariat Apostolique d'Egypte, surtout de celles qui sont chargées de la formation de la jeunesse. Comme les Frères des Ecoles Chrétiennes ont besoin d'un chapelain, d'un confesseur ordinaire et d'un directeur spirituel, nous, après nous être assurés de votre piété et de votre prudence et du consentement des Supérieurs de votre Ordre, nous vous nommons à cette charge. A l'exemple du Christ qui veut le salut de tous les hommes, nous vous exhortons de travailler au salut des âmes ainsi qu'au progrès des études. Par la prédication, les exhortations, les admonitions, vous les dirigerez et les encouragerez dans la piété, la pureté des mœurs, la saine doctrine ainsi que dans la voie de la paix et de la concorde. »

C'est le 14 avril 1877, que le Père Frédéric commence sa nouvelle mission.

Il fait œuvre d'apôtre en prêchant la confession et la communion fréquentes, pratiques fort négligées alors. Il considère le jansénisme, comme la plus belle invention du diable. Sous prétexte de respect, on ferme les confessionnaux, les tabernacles, les églises, le ciel même aux âmes. Aussi Satan avait-il dit, par la bouche d'un possédé, que cette doctrine était son chef-d'œuvre. On connaît les litanies de Saint-Cyran, qui ne mentionne que les titres séparant l'homme de Dieu : son être incommensurable, sa justice inexorable, sa sainteté inimitable, son mystère impénétrable, sa lumière ineffable et son éternité insondable. La France, la Belgique et les Pays-Bas furent ravagés par ce vent desséchant, venu de l'enfer. On n'en était rendu à ne plus parler de l'Eucharistie. Mais pour le Père Frédéric, l'Eucharistie est non seulement l'instrument et le canal de la vie surnaturelle, mais c'est la vie elle-même. « *Qui me mange a la vie et je le ressusciterai un jour.* »

L'Eucharistie a toute l'excellence, la dignité, la grandeur de Jésus-Christ. Elle est importante, nécessaire, digne des adorations des anges et des hommes, comme Jésus-Christ, à qui est dû tout honneur et toute gloire. C'est l'âme, le cœur du corps mystique du Christ béni à travers les siècles. C'est la source de la grâce, le fleuve large qui porte la vie jusqu'aux extrémités de la terre. Qui a entendu ses sermons et ses heures d'adoration sait que nous n'exagérons pas, en parlant ainsi.

Bien avant que Pie X eut recommandé à l'attention des fidèles et des pasteurs la communion des enfants, le Père Frédéric la prêchait. Il avait compris par une intuition divine le désir de Jésus et de son Eglise. Il jugeait que toutes les classes de chrétiens sont capables de recevoir l'Eucharistie. Il était de l'opinion de saint François de Sales qui disait : « En la primitive Eglise, les enfants communiaient tous les jours. Pensez-vous

qu'ils se tenaient toujours les bras croisés pour tout cela. Deux choses sont nécessaires : la pureté d'intention et l'état de grâce. »

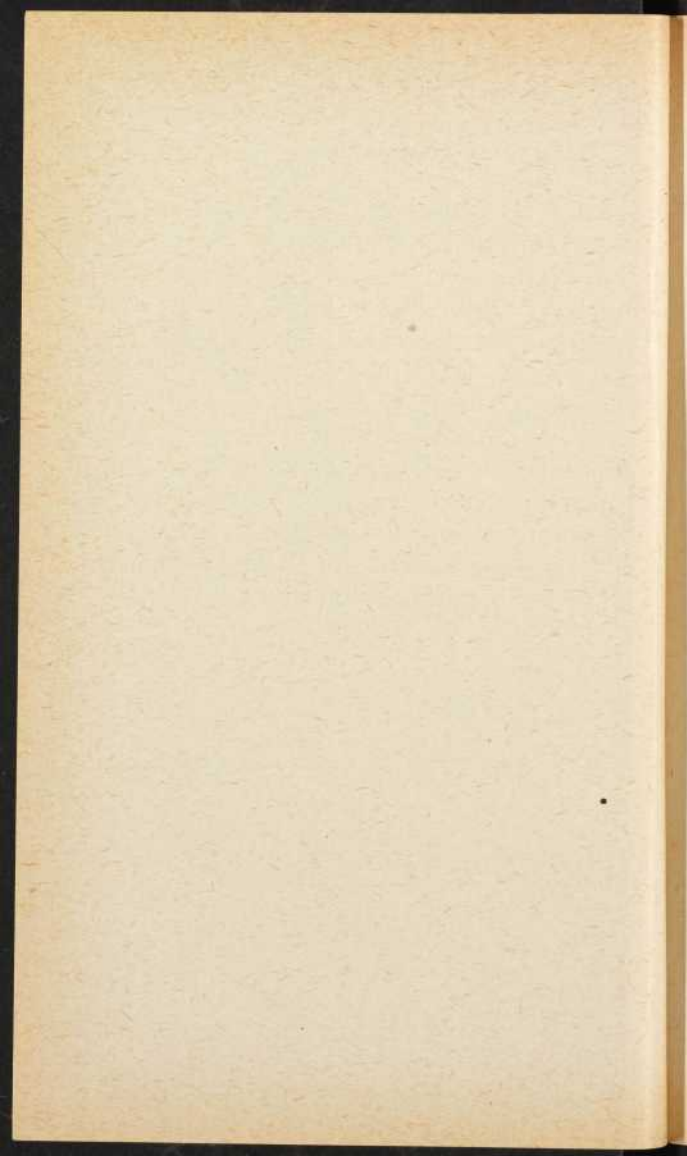
« Chargé, écrit-il, durant un laps de temps assez considérable de la direction spirituelle d'une grande maison d'éducation, nous appelions au saint tribunal ces petits anges souvent, très souvent. Tous leurs maîtres et leurs parents étaient unanimes à constater les grands profits de la confession fréquente. « Continuant sa narration, il exhorte ses frères en religion à suivre sa méthode. » Eh ! quoi donc, nous, enfants de saint François, oserions-nous bien mettre des bornes à notre zèle pour ces chers enfants, dans ces temps affreux, où le génie du mal les arrache brutalement aux bras de leur mère, la Sainte Eglise.

Mais c'est surtout après la première communion, qu'il montre sa sollicitude pour cet âge si tendre. C'est alors que les jeunes commencent à ne plus se re-

garder comme des enfants et à secouer, tant par respect humain que par passion, le joug du Seigneur. Il rappelle que nous sommes tous, depuis le plus grand roi, jusqu'au plus vil esclave, obligés d'aimer et de servir Dieu tous les jours de notre vie. Pour éviter les mauvais exemples et le péché mortel, il est nécessaire de recourir à l'examen, à la confession et à la communion. « La communion ! la communion ! dit-il, en écrivant ces lignes, il me semble encore entendre tout près d'ici, aux confins de la Judée la réclame si divinement paternelle du bon Pasteur, en faveur de ses petits agneaux que ses disciples, qui n'avaient pas encore l'esprit de douceur, repoussaient avec rudesse. » Laissez donc ces petits et ne les empêchez pas de venir à moi. « Nous avons l'âme navrée lorsque nous pensons qu'il y a de ces petits, qui, par système, sont éloignés du bon Jésus, privés de sa grâce sacramentelle au tri-

bunal de la pénitence jusqu'à l'époque de leur première communion. »

Cette doctrine ne tarda pas à produire ses fruits. Tous les sacrements institués par le Christ apportent les faveurs du ciel; mais l'Eucharistie contient l'Auteur de la grâce. Jésus passe toujours en faisant le bien. Il donne la vie, la santé et la force de l'âme. Avec ces énergies spirituelles, on obtient facilement l'obéissance, la paix et le travail, sources du bonheur de toutes les institutions humaines.



Le Vicaire Custodial

Le 27 mars 1878, le vénérable Discrettoire de Terre-Sainte se réunit dans la salle ordinaire de ses délibérations. Après avoir lu et approuvé le rapport de la séance précédente, on reprend la discussion sur l'acceptation de la démission du Père Martin Andrieu, présentée depuis le 14 novembre 1877. Comme ce Révérend Père demandait encore à partir pour la France, on décida d'élire un nouveau Vicaire Custodial à la prochaine séance.

Le lendemain, on recevait une lettre de la Congrégation de la Propagande, permettant au Père Martin de retourner dans sa province, à condition qu'on nomma à sa place un autre religieux français, pour ne pas donner sujet au Gouvernement de réclamer officiellement, en vertu de la Bulle Bénédictine.

Le 30 mars, le Révérendissime Père Général dont la sollicitude est incessante pour la Terre-Sainte, avertissait le Très Révérend Père Custode qu'il n'avait aucun religieux français à lui envoyer et qu'il devait choisir dans la Custodie le successeur du Père Martin.

La réunion du Discrettoire eut lieu, le 3 avril, dans la chambre du Très Révérend Père Procureur, sous la présidence du Très Révérend Père Gaudence de Matélica. Les discrets présents étaient les Pères Léon Patrem, François de Sales, Frédéric de Castelman, Lucius et Fernandez.

Après avoir invoqué l'aide du Saint-Esprit, on lut et approuva les actes des deux séances précédentes. Puis l'absolution générale étant donnée, on procéda à l'élection. On proposa d'abord trois noms, selon la teneur de la bulle *In Supremo*. Après discussion préalable, personne ne parut plus digne de succéder au Père Martin, que le Père Frédéric. Ses vertus le désignaient à cette

charge importante. En communauté, il vivait sa foi et jugeait toutes choses à cette mesure. Aimer Dieu par-dessus tout était son unique ambition. Toujours il aspirait à une plus grande perfection, à un détachement plus complet de lui-même. Touchés par la candeur de sa piété et la pauvreté de ses habits, ses frères en religion l'admiraient en secret. Les ombres du cloître faisaient resplendir d'un vif éclat son zèle, son obéissance et sa discrétion. Voilà pourquoi le Très Révérend Père Gaudence de Matélica présenta son nom à la votation. Comme les voix, au nombre de six, étaient unanimes, le Père fut déclaré élu séance tenante. Le lendemain, il y eut encore réunion du Discrétoire, au cours de laquelle on approuva la nomination de la veille. On lut ensuite la patente du nouvel élu, rédigée par le Père Bernarbé, Secrétaire-Custodial. « A notre Très cher fils, le Révérend Père, Frédéric de Ghyvelde, de la Province de Louis, en France, Missionnai-

re Apostolique, Lecteur, Prédicateur, Salut et Bénédiction Séraphique. »

«L'office de Vicaire, à notre Couvent Saint-Sauveur de Jérusalem étant devenu vacant par la renonciation du Révérend Père Martin Andrieu et notre devoir nous demandant de lui choisir comme successeur un religieux capable, originaire de France, en vertu des présentes lettres, nous vous nommons et instituons Vicaire du dit Couvent ou Vicaire Custodial, c'est-à-dire du Mont Sion et Discret de Terre-Sainte. Après vous avoir proposé au vénérable Discret, nous vous déclarons nommé et institué, avec tous les pouvoirs, prérogatives et facultés, que concèdent au dit Vicaire les Statuts de Terre-Sainte. Comme la conservation des Lieux-Saints est parmi les principaux devoirs de notre charge, nous vous recommandons instamment de faire tous vos efforts et d'apporter toute la diligence possible, ainsi qu'il en est de votre devoir et de votre droit,

pour exécuter par vos paroles et vos œuvres, ce que déterminent et statuent les Constitutions des Souverains Pontifes et les Décrets de notre Ordre. En outre, nous commandons à tous et à chacun de nos sujets, en vertu de la sainte Obéissance et sous les peines portées contre les réfractaires de vous reconnaître comme Vicaire et de n'intervenir en rien dans l'exercice de vos droits, en vous troublant sous quelque prétexte que ce soit. » Donnée à Jérusalem, à notre Couvent Saint-Sauveur, ce 3 avril 1878. Frère Gaudence, Custode de Terre-Sainte.

Le Père Frédéric n'accepte pas cette dignité sans hésiter. Il ne se croit pas à la hauteur de cet emploi. « Non, dit-il, avec saint Augustin, je ne vois pas d'autres raisons de ma promotion que la grandeur et la multitude de mes péchés; moi qui ne sais pas même manier l'aviron, on m'adjoit au maître-pilote pour tenir le gouvernail. »

Le Très Révérend Père Custode connaît bien ces dispositions. Aussi demande-t-il à Monseigneur Louis Ciurcia de lui venir en aide, si c'est nécessaire. « Je dois vous avertir que le Père Frédéric, directeur actuel et chapelain des Frères a été élu Vicaire Custodial. Je prie Votre Excellence Révérendissime de ne pas s'opposer à ce changement, mais de le favoriser dans la mesure du possible, comme elle sait le faire, surtout s'il arrive que le Père ne se sente pas le courage d'accepter la charge nouvelle, qu'on lui offre. Il ne m'a pas été possible de vous en avertir d'avance, parce que la décision en a été prise le jour même où la proposition en a été faite, c'est-à-dire le 3 courant. »

Une élection est un ordre formel des supérieurs. Refuser la supériorité canoniquement imposée c'est, au dire de saint Thomas, aller, d'abord, contre la charité qui ordonne de sacrifier son propre repos à l'utilité commune; ensuite, contre l'humilité, qui veut

qu'on se soumette aux ordres des supérieurs. Voilà pourquoi le Père Frédéric, n'ayant pas brigué cette charge, ne la refusa pas, non plus, espérant le secours du ciel pour s'en acquitter dignement. Il se laisse placer ou déplacer, comme on l'entend, ne craignant rien tant que de faire sa propre volonté ou de résister à celle de Dieu.

Ce changement n'avait pas eu l'heur de plaire en Egypte. J'entends dire que le Père Frédéric s'en va à Jérusalem, en qualité de Vicaire Custodial, et qu'il a déjà reçu son obédience, écrit son gardien. J'espère que votre Paternité me le laissera jusqu'à l'arrivée de son remplaçant, pour ne pas me mettre dans l'embarras en ces jours de fatigues. » C'était en effet le moment de la première communion, et la confirmation devait avoir lieu le quatrième dimanche après Pâques. On se demandait aussi si cette nomination serait un obstacle au départ du Père Herménégilde de Florentino, qui sollicitait la permis-

sion d'aller voir son vieux père octogénaire, qu'il n'avait pas revu depuis plus de douze ans.

Le Père Custode tâcha de consoler son monde le mieux possible. Il commença d'abord par nommer le chapelain des Frères le 24 avril. Le lendemain, il écrivit au Révérend Père Gardien du Mousky, à Monseigneur Ciurcia et au Révérendissime Père Général. Au premier, il dit que le départ du Père Frédéric ne l'empêcherait pas de faire son voyage en Italie. « Je fais dire au Père Frédéric, écrit-il au second, de rester au Caire, jusqu'à l'arrivée de son successeur. Le Père Henri, religieux français, le remplacera. Il doit arriver sous peu à Alexandrie. J'ai averti le Père Gardien de le présenter à Votre Grandeur pour l'approbation et de l'envoyer ensuite au Caire. » Puis il annonce au Révérendissime Père Général que le Vicaire Custodial élu a accepté son office.

C'est le 13 juin, en la fête de saint Antoine que le Père Frédéric prend possession de sa charge. Le 18, il assiste aux délibérations du Discrétoire et en signe les actes.

La charge de Vicaire Custodial est en elle-même honorifique sous bien des rapports. Toute la responsabilité de l'administration repose sur les épaules du Très Révérend Père Custode. Le Vicaire de Saint-Sauveur, est-il dit dans la Bulle Bénédictine, *In Supremo*, n'est pas et ne peut pas être supérieur, puisque la supériorité appartient uniquement au Gardien du Mont Sion ou, en son absence, au président nommé par le Discrétoire ou le Ministre Général. Cependant en leur absence, c'est à lui à gouverner les religieux du Couvent de Saint-Sauveur. De plus, dans les couvents et les hospices de Terre-Sainte, le Père Vicaire doit être regardé et considéré, quant aux honneurs et à la préséance comme la première personne de la Custodie, après le Gardien.

Le Père Custode a donc en main toute la direction des affaires. Il répartit la besogne, comme il l'entend, selon la capacité et la quantité de bonne volonté qu'il rencontre dans son entourage. Quelqu'un a-t-il des aptitudes pour la prédication, le ministère ou l'enseignement? A-t-il du talent pour la musique, le plein-chant ou la direction d'une chorale? Se distingue-t-il en quelque branche particulière? S'il est humble et obéissant, il aura sa part de collaboration. Il trouvera du travail plus qu'il n'en pourra faire pour dépenser les énergies de son activité. Sans gloire devant les hommes, il aura tout son mérite devant Dieu. C'est bien le milieu qu'il faut au Père Frédéric pour multiplier les ressources de son esprit et de son cœur. La peur des responsabilités paralysait trop facilement ses initiatives. A cause de cette timidité, il n'a jamais été bon premier, mais il a joué comme second un rôle qui n'a guère

été surpassé par les plus grands organisateurs.

Tout en remplissant sa charge de chapelain au Collège Khoronfish, le Père Frédéric s'était imposé un surcroît de travail. Il venait d'établir la prédication de l'Avent et du Carême à notre mission Saint-Joseph récemment ouverte dans le quartier aristocratique d'Ismaélia. Ame tout apostolique, il allait à travers les ronces et les épines, à la recherche des brebis perdues : car ces gens à cause de l'éloignement de notre église du Mousky, négligeaient un peu leurs devoirs religieux. Il les suppliait de ne pas oublier leurs âmes et de suivre la voie étroite que Jésus-Christ a tracée. Son zèle était fort apprécié. L'église provisoire se remplissait de fidèles. L'enthousiasme circulait à travers la foule qui ne pouvait résister à l'onction communicative de sa prédication. Ses paroles simples, pieuses et éloquentes firent germer dans les cœurs une riche moisson de vertus chrétiennes. Il avoue

lui-même que son activité est débordante. « Je croyais en retournant à la Ville-Sainte pour prendre possession de ma nouvelle charge, y trouver une vie plus intérieure, plus cachée. J'étais dans la plus complète illusion. Au couvent Saint-Sauveur, les cérémonies sont longues et nombreuses. Il m'a fallu, à ma grande consolation, y joindre la vie de missionnaire. Les âmes ! toujours les âmes ! voilà sa sainte et perpétuelle hantise. Nous n'insisterons pas ici, sur ce point parce que nous en avons parlé ailleurs. Le zèle le brûle comme un feu dévorant, zèle universel, qui s'étend à tous sans exception, aux pécheurs comme aux justes, zèle tendre, qui le porte à la compassion et aux larmes, zèle prudent, qui ne propose pas à tous les mêmes actes de renoncement, mais qui conduit chacun selon l'attrait de la grâce et dans la mesure des forces physiques et morales, zèle enfin désintéressé, qui sacrifie volontiers son propre repos pour la consolation des autres.

Le Père Frédéric est le prédicateur attitré de l'époque. En toutes circonstances, il rappelle la grande loi de la charité fraternelle, que le divin Maître est venu apprendre au monde. *Multitudinem autem credentium erat cor unum.* « A dix-huit siècles de distance, dit-il, il fut donné à un pauvre enfant de Saint-François d'Assise de redire ces paroles, dans la Ville-Sainte, et cela dans une des cérémonies les plus saisissantes que nous ayons eue depuis le rétablissement du Patriarchat. »

C'était le 4 mai 1879, en la fête du Patronage de saint Joseph. Une magnifique tente était dressée sous le Bouthneh, arbre plusieurs fois séculaire, connu de toute la population indigène. Sous sa toile multicolore, toutes les autorités tant civiles que religieuses et ecclésiastiques étaient réunies, pour assister à la bénédiction de la première pierre, de l'Hôpital Saint-Louis, bâti par les soins du Comte Amédée de Piellat. Le Patriarche Monseigneur

Bracco était accompagné des chanoines Valerga et Codère. Un grand nombre de religieux entourait le Très Révérend Père Gaudence, Custode de Terre-Sainte. Le Père Ratisbone, le Frère Evagre et trois Pères Blancs représentaient leur communauté. Parmi les autorités civiles, on voit au premier rang, Son Excellence Ranouf, gouverneur de la Palestine. C'était la première fois que le Pacha de Jérusalem acceptait de prendre part publiquement à une cérémonie catholique. Sa présence constitue un fait sans précédent dans l'histoire et donne un cachet particulier à la cérémonie. Il y avait aussi Monsieur Patrimonio, Consul de France, entouré de son personnel. Puis venaient les Sœurs de St-Joseph, qui se chargeaient de l'entretien de ce charitable édifice. A l'arrière plan, se tenaient debout la foule des Latins, venus de Jérusalem et de Bethléem et un mélange indescriptible de protestants, de Grecs, de Russes, d'Armé-

niens, de Coptes, de Juifs et de Musulmans.

« Le choix du prédicateur était tombé sur notre humble personne, dit le Père Frédéric. Un bloc de pierre, placé au pied du gigantesque térébinthe, nous servit de chaire. Nous voyions par delà cette multitude de têtes humaines, se prolonger la longue ligne des murailles crénelées de la Cité Sainte et au-dessus d'elles, dans la direction du soleil du midi, la cîme de la montagne de Sion. Cette scène imposante nous saisit jusqu'au fond de l'âme. La vue du Cénacle nous rappela l'admirable discours de la dernière Cène, où le doux Jésus disait à ses disciples : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, moi-même. » Puis nous contemplions d'un regard ému le très aimant Jésus, levant les yeux vers son Père céleste et disant : « Je vous demande pour mes disciples, qu'il soient unis comme vous

et moi sommes unis nous-mêmes. »

Nous prîmes donc comme sujet de ce discours de circonstance la charité fraternelle, l'union des cœurs, l'union des âmes. *Cor unum et anima una*. Nous osâmes dire à tous nos Latins de Jérusalem, même devant cette foule de frères séparés accourus eux aussi pour être témoins de la fête : « Des pèlerins mal informés ont écrit dans des relations sur la Terre-Sainte, qu'ils ont publié en Occident, que nous ne nous aimions pas toujours comme doivent s'aimer des frères... Notre réponse à cette insinuation si peu charitable, religieux habitants de la Ville-Sainte, vous l'avez ici devant vous. Cette assemblée vénérable vous la donne en exemple toute entière. Oui, cette réunion cordiale de toutes les autorités de Terre-Sainte, de tous les fondateurs et des directeurs des œuvres charitables et de toutes les communautés religieuses est et restera une protestation victorieuse contre ceux, qui n'ont pas craint de

parler défavorablement de nous, sans nous connaître... Puis nous adressâmes à chacun des éloges justement mérités et nous ne trouvâmes personne pour nous contredire. »

Une seule langue intempérante peut donner à des œuvres excellentes une mauvaise réputation, surtout en un pays, où bon nombre de pèlerins passent comme des touristes, qui ne font qu'effleurer les questions. Voilà pourquoi le Père Frédéric, homme habile et conciliant, rétablit les faits. C'est le propre de notre sainte religion de s'aimer, tout en ne partageant pas la même opinion sur certains points laissés à la libre discussion des hommes.

Deux ans plus tard, Sa Grandeur Monseigneur le Patriarche se rendait à Jaffa, pour bénir la chapelle de l'hôpital, bâtie par la générosité d'un pieux marchand de France. C'est encore le Père Frédéric qui est le prédicateur de circonstance. « *Beati misericordes.* Bienheureux les Miséricordieux, oui,

bienheureux êtes-vous, mes frères, car je ne vois ici dans cet auditoire d'élites que des âmes miséricordieuses, tout adonnées aux œuvres spirituelles et corporelles de la charité catholique. » C'est toujours l'amour de Dieu et du prochain qu'il préconise.

Lorsque arrivèrent d'Afrique les zélés missionnaires, à qui la France a confié la belle église de Sainte-Anne, le Père Frédéric leur souhaita en termes choisis, la bienvenue, au milieu d'une foule réjouie. « Benedictus Dominus Deus Israel, qui facit mirabilia solus. » Ce monument de la foi et de la piété de nos Pères, après six siècles de profanation et d'oubli est enfin rendu au culte catholique. Le Sang du divin Agneau y coulera de nouveau, sur l'autel paisible de l'Auguste Sacrifice. Il se réjouit de publier le premier les louanges et d'invoquer la protection de la bonne sainte Anne, qui mit au monde l'auguste Vierge Marie, ici

même, dans la crypte de ce béni sanctuaire.

Le Père Frédéric faisait souvent des sermons de circonstance. Son grand moyen d'action était cependant la prédication simple, populaire. A-t-il un moment libre, il est avec les pèlerins pour leur parler de l'amour du bon Dieu. Il se dépense sans cesse et sans relâche. Il y a tant de bien à faire. Comment garder des forces en réserve pour le lendemain? Pendant qu'il en est temps, il se hâte de faire le bien. Il s'occupe d'abord des pécheurs, dont la conversion apporte tant de joie au ciel et à la terre. C'est avec des larmes dans les yeux, qu'il les conjure de revenir au Seigneur. Il leur promet le secours de ses prières. Bien plus, il s'impose des pénitences volontaires pour payer une partie de leur rédemption. Mais les justes ont ses préférences. Ce sont les amis du bon Dieu. « Il est plus facile de les conserver dans la grâce que de les relever, » dit-il. Quand il les ren-

contre, il est dans la jubilation. Il leur parle pendant plusieurs heures du bon Dieu et des merveilles de la grâce. Il leur communique la lumière, la joie, la paix, tout ce que notre sainte religion possède de bien et de beau. Ce ne sont pas des arguments plus ou moins habilement agencés qu'il expose, ce sont les impressions d'un esprit qui saisit sans difficulté la vanité des choses de la terre et les douceurs des joies du ciel ; ce sont les sentiments d'un cœur qui veut faire partager aux autres le bonheur dont il jouit. C'est un autre François d'Assise, pleurant parce que l'*Amour* n'est aimé. Ses larmes sincères, chaudes et abondantes fécondent les vertus et lavent ce qu'il y a de trop humain dans les âmes. Les mystiques convertissent rien qu'avec l'amour. Il y a en eux un je ne sais quoi de doux et de suave que les saints ont appelé la bonne odeur de Jésus-Christ. Il est impossible de ne pas en respirer une fois ou l'autre le parfum exquis qui s'en échappe.

Cette puissance sanctificatrice dans le Père Frédéric n'a échappé à l'observation d'aucun pèlerin de son temps. Tous ont admiré la modestie de son extérieur, la douceur de ses paroles et tout l'ensemble de sa vie vraiment séraphique. Les témoignages que nous relevons ne sont pas banals. Monsieur l'abbé Léon Gauthey, devenu plus tard évêque de Nevers, rencontre le Vicaire Custodial au cours d'un pèlerinage à Jérusalem. Il en parle ensuite dans « *Le Pèlerin* » de Paray-le-Monial, qu'il rédige lui-même ; « actuellement cette fonction est dévolue au Révérend Père Frédéric, homme doux et pieux, qui s'oublie parfois, dit-on, à faire des miracles, au moins des miracles de bonté et de dévouement. »

« *Le Pèlerin* » des Pères Assomptionistes, en date du 28 avril 1883, exprime la même pensée d'une manière aussi originale : « le Révérendissime Père Custode a un vicaire qui est en ce moment le Révérend Père Frédéric, ancien missionnaire d'Amérique,

auquel la foi du peuple attribue des miracles, que son humilité rejette sur les reliques des Lieux-Saints. C'est un procès que nous n'avons pas à vider. »

Les pèlerins qui ont mentionné le Vicaire Custodial dans leur récit de voyage, parlaient en connaissance de cause pour l'avoir connu personnellement. « C'est le Père Frédéric, nous a dit Monseigneur Aurèle Briante, son ancien Custode, qui durant douze ans a accompagné les différents pèlerinages liturgiques, que la communauté Saint-Sauveur fait à travers la Judée. » Il y en a trente au moins chaque année. Le plus intéressant et le plus pénible est sans contredit celui du Mont de la Quarantaine, où Notre-Seigneur fit son grand jeûne. A cette époque, les belles routes modernes n'existaient pas en Palestine. Il fallait affronter des précipices affreux, supporter les chaleurs intenses de la plaine de Jéricho et faire le trajet à cheval ou à dos d'âne. Le voyage durait trois jours. Le départ

s'effectuait vers une heure de l'après-midi. On suivait le chemin tracé par le Cédron, à travers les rochers déchirés par d'effrayants bouleversements terrestres. Il faut toute la prudence des chevaux arabes pour ne pas glisser dans les abîmes qu'on surplombe. L'infatigable Frère Liévin marche en tête de la colonne. Il surveille comme un général d'armée la caravane qui lui est confiée. Des soldats armés jusqu'aux dents et portant avec beaucoup de grâce le costume des arabes nomades, escortent les pèlerins et rappellent aux brigands des montagnes la grande loi de la justice. Le Père Frédéric, lui, plus pacifique, soutient le courage et entretient le recueillement. On va coucher sous la tente à Saint-Sabas. Au commencement du cinquième siècle, un nombre considérable de pieux anachorètes, sous la direction de saint Euthyme habitait cette âpre solitude. Des grottes nombreuses leur servaient d'habitation. Les fleurs du désert, dont

parlent certains auteurs, étaient justement ces saints ermites qui n'avaient que Dieu comme témoin de leurs austérités. Quels exemples ils ont laissés à la terre ! Les uns passaient jusqu'à trente ans dans une cellule sans en franchir le seuil. D'autres se faisaient des demeures, au fond des citernes, où on leur jetait de temps en temps, quelques figues et du pain d'orge. Quelques-uns enfin, privés de toute assistance et de tout voisinage, erraient comme le chacal sur les montagnes n'ayant pour toute nourriture que les racines qu'ils déterraient avec les pierres du chemin. Le Père Frédéric s'édifiait à la pensée des grands exemples du passé. « Que sont nos humbles mortifications, disait-il, comparées aux leurs. Ce n'en est que l'ombre. » Pourtant on sait combien il était austère lui-même.

C'est saint Sabas, disciple de saint Euthyme, qui éleva au cinquième siècle le couvent qui porte aujourd'hui son nom. Ce monastère rendu célèbre par

saint Jean Damascène et tant d'autres est adossé au roc le plus sauvage et le plus abrupt qui se puisse imaginer. Situé sur les bords du torrent du Cédron, il est à plus de 1600 pieds plus bas que Jérusalem. Sa construction des plus pittoresques ressemble à une forteresse.

Le lendemain, on quittait Saint-Sabas au point du jour. La seconde étape est beaucoup plus longue et plus fatigante que la première. La route courant dans les vallées et les ravins, sur les versants et les crêtes des montagnes, est généralement mauvaise. Il faut six heures de marche pour se rendre à la Mer Morte et deux heures encore pour atteindre la fontaine d'Elisée. Mais que d'enseignements durant la journée. C'est l'histoire d'Abraham et de Loth, de Sodome et de Gomarrhe. C'est la prise de Jéricho, la mort de Moïse sur le Nébo et le baptême de Jésus sur les bords du Jourdain. Que d'autres faits se rattachent à ces prin-

cipaux points. Le soir, on couchait à la Fontaine d'Elisée, dont les eaux ont été rendues potables par l'intervention du grand prophète.

Le lendemain, on visitait de bonne heure le Mont de la Quarantaine qui comporte deux étapes : la sainte Grotte, où Notre-Seigneur fit son jeûne de quarante jours et la cîme, où le démon le transporta pour le tenter et lui offrir tous les royaumes de la terre, s'il consentait à l'adorer. Puis on revenait à Jérusalem par la route, où selon la parabole, les voleurs ont battu, dépouillé et laissé comme mort, *l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho*. Les sombres collines qui dominent le chemin et les précipices qui s'entrouvent à chaque pas conviennent parfaitement à la mauvaise réputation de cette contrée. La tradition localise encore l'hôtellerie, où le bon Samaritain confia son blessé à l'hôtelier. Un caravansérail et une auberge s'y trouvent de temps immémorial. Les caravanes de 1878 à 1888

ne manquaient jamais de s'y arrêter, pour se rafraîchir. La dernière halte se faisait au charmant village de Béthanie auprès de la *Pierre du Colloque*, où Marthe tout éplorée vint annoncer au divin Maître la mort de son frère, en lui disant : « Si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » Votre frère ressuscitera, répondit Jésus. » Madeleine vint à son tour et répéta les paroles de sa sœur. Jésus les voyant pleurer se mit à pleurer lui-même. On connaît les autres détails de cette touchante visite durant laquelle Notre-Seigneur ressuscite celui qu'il aimait. Le Père Frédéric avouait tout bonnement qu'il ne pouvait penser à ce récit sans pleurer lui-même. En 1888, son émotion fut si visible, durant qu'il chantait cet évangile, qu'elle se communiqua irrésistiblement à tous les assistants, comme l'atteste un article du Très Révérend Père Godefroy Schilling, témoin oculaire du fait.

Dix minutes * après avoir quitté Béthanie, on aperçoit Jérusalem, dans l'irradiation du soleil couchant. Elle est encore belle la Ville Sainte à distance. Elle fascine; elle fait illusion. La vieille reine farde sa pâleur et dissimule ses rides sous la vive lumière du ciel d'Orient; mais un sentiment de tristesse s'empare vite de l'âme, quand on voit se dresser la mosquée d'Omar, à la place du temple de Salomon, sous les portiques duquel Jésus se promenait; quand on aperçoit le minaret de la mosquée de l'Ascension, là où Jésus bénit ses disciples une dernière fois, avant de retourner à son Père.

Le Père Frédéric raconte tous ces pèlerinages annuels dans le *Pilgrim*, de New-York et ailleurs. Mais généralement il ne se met pas en scène. Il se contente de narrer le voyage et l'histoire de Saint-Sabas, de la Mer Morte, du Mont de la Quarantaine et des autres endroits visités. Le pèlerinage de la Grotte de l'Agonie fait exception.

« J'écris ces lignes, dit-il, avec grande consolation, au moment où la communauté de Saint-Sauveur se dispose à descendre à la sainte Crypte de l'Agonie, dans la Vallée de Josaphat, au-delà du Torrent du Cédron, pour y célébrer solennellement le souvenir de la fête de la prière de Notre-Seigneur, au Jardin des Oliviers, souvenir et fête fixés par la sainte Eglise, au premier mardi après la Septuagésime. En vertu de ma charge, je suis appelé à présider moi-même cette cérémonie et à y chanter la messe solennelle. »

« Que d'enseignements à Gethsémani ! Comme ce lieu solitaire va parler éloquemment à nos cœurs ! Comme tout y invite au silence, au recueillement et à la prière ! L'office tout entier de cette fête est un traité sublime sur l'excellence de la prière ; chacune de ses paroles nous en redit la nécessité et la puissance. »

Ces quelques lignes nous tracent comme au pinceau le portrait de ses

dispositions intimes. C'est l'homme de Dieu qui se pénètre de plus en plus des mystères qu'il célèbre. C'est la source qui se remplit à mesure qu'elle se déverse. Le Père Frédéric est tellement absorbé par le colloque divin, tellement abîmé dans l'amour, qu'aucune œuvre, aucun souci, aucune parole, aucun voyage, aucune foule n'est capable de le distraire, de ternir la pureté de son âme et de franchir le seuil de son cœur. Comme l'aigle, il domine de son vol hardi et rapide toutes les plaines, toutes les altitudes, toutes les choses de la terre enfin.

La caractéristique du Père Frédéric, dans son office de Vicaire Custodial, est assez difficile à préciser. Nous regrettons que certains mots tout à fait significatifs ne soient pas employés pour exprimer une pensée religieuse, parce que nous dirions que c'était un opportuniste et un diplomate, sans cesser d'être un saint et un homme de prière. Jamais peut-être homme n'a été

plus habile à saisir un moment favorable pour suggérer une idée, la développer en son temps et la laisser exécuter par d'autres si son concours n'était plus nécessaire. Il usait au service de la religion de la prudence que les représentants des rois emploient pour régler les questions politiques et nationales.

C'est à lui que nous devons deux monuments, qui ont passé à la postérité, qui font loi encore : ce sont les règlements du Saint-Sépulcre et de Bethléem.

Le Règlement du Saint-Sépulcre régit toutes les relations qui existent entre les Latins et les Rites dissidents. Ce travail contient 180 pages de texte et 11 pages de table de matière pour pouvoir s'y retrouver facilement. C'est le fruit de plusieurs années d'observation. On le consulte encore tous les jours, comme on nous l'a affirmé, quand nous avons voulu le lire, en entier. Quelle diplomatie n'a-t-il pas fallu pour connaître les diverses interprétations que

l'on donne aux faits. Il a passé des nuits et des nuits entières à épier les Grecs, les Coptes et les Arméniens, dans l'exercice de leurs fonctions, pour saisir sur le vif ce qui est de droit et ce qui ne l'est pas.

Le Père Frédéric n'avait rien à inventer, ni à innover; mais il devait bien déterminer l'horaire et les particularités qui accompagnent chaque fête, les droits et les privilèges dont jouisse chaque Rite, ainsi que les dissentiments qui peuvent surgir dans telle et telle circonstance. Il explique le cérémonial de l'entrée solennelle des Patriarches et de la réception des Consuls. Il indique la ligne de conduite à tenir quand notre Pâques coïncide avec celle des Grecs et mille autres difficultés qui peuvent naître, quand plusieurs rites, dont les intérêts sont différents, célèbrent, soit en même temps, soit successivement, dans une même église. Certains détails peuvent paraître puérils à des gens qui ignorent les coutumes de

l'Orient; mais ils sont d'une importance capitale, dans un pays où la raison du plus fort est toujours la meilleure, où les droits, non pas du premier occupant, mais de l'occupant sont généralement reconnus. Les conflits non seulement désagréables mais sanglants du passé prouvent qu'on n'apportera jamais trop de prudence pour assurer l'avenir.

Quand le Père Frédéric rédigea ce règlement, on avait bien peu de données fixes. On se servait des notes du Frère Michel Rodriguez et du Frère Joseph Bueno, tous deux Espagnols. Comme dans le bon vieux temps, les faits se conservaient de mémoire et passaient de bouche en bouche. Faute de mieux, on se contentait de la tradition. Bien que le même sacristain resta quelquefois jusqu'à quarante ans en charge, cette méthode avait de grands inconvénients, surtout à notre époque, où la parole d'un homme perd de plus en plus de sa valeur. C'est pour remé-

dier à cet état de chose, dans la mesure du possible, que le Père Frédéric compulse dans un même cahier les usages des siècles passés.

Ce règlement, mis à l'essai, a donné satisfaction. Jusqu'ici on n'en a jamais suivi d'autres. On s'est contenté de le copier fidèlement pour en multiplier les exemplaires. On y a simplement ajouté, avec soin et respect, quelques notes nécessitées par des événements nouveaux. La traduction en a été faite en Italien, par le Père Joseph de Rome, ex-président Custodial. Voici le décret qui lui donne force de loi. Il est daté du 25 février 1900 et signé par le Très Révérend Père Aurèle de Buja. « En vertu des présentes, nous enjoignons au premier sacristain de garder près de lui ce Règlement ordonné par le Père Custode et rédigé par les soins du Très Révérend Père Frédéric de Ghyvelde. Nous ordonnons de n'y faire aucun changement, ni addition. Si des circonstances exigent des modifications,

que le frère sacristain ne les fasse pas, sans l'approbation explicite et légitime du Révérendissime Custode. »

Ce code rendit tant de services, qu'on jugea bon d'en avoir un pour Bethléem, où les Latins et les Grecs se coudoient sans cesse à la Sainte Grotte. Il comportait les mêmes difficultés que le premier. Personne n'avait jusqu'alors osé en entreprendre la rédaction. Le Père Frédéric s'y dévoue. Ce n'est pas un travail de logique ou de littérature. Il n'y a rien d'attrayant ni pour le compositeur, ni pour le lecteur. C'est un résumé d'histoire, de droit et de jurisprudence. Ce Règlement parle tout simplement de balayage, d'époussetage, de lavage, etc. Qu'y a-t-il donc de si important en tout cela, nous dira quelqu'un? Ah! c'est que tous ces actes donnent des titres en Orient. On balaie, on lave, on nettoie chez soi. Avis à quiconque de ne pas laisser faire son ouvrage par des gens trop complaisants, s'il ne veut pas se voir dépouiller un

jour de son titre de propriétaire. On lui prouvera par A plus B que sa propriété n'est plus à lui, et qu'il l'a admis lui-même, en laissant sans protester, les autres travailler sur ce lopin de terre ou dans cette partie de logement. *Dura lex, sed lex.*

Les manuscrits de ce Règlement que nous conservons à Bethléem comme une précieuse relique sont intéressants à plus d'un point. C'est l'original, nous allions dire, le brouillon. On y voit des ratures pour y mettre une expression plus forte, plus juste. La marge est large et contient de nombreuses additions Il met en pratique, au pied de la lettre le conseil de Boileau : « sans cesse, sur le métier remettez votre ouvrage. »

Le Père Frédéric en arrivant à Jérusalem, avait constaté les hésitations qui existaient entre les droits d'un chacun. Nous sommes intimement persuadés qu'il a commencé cette codification dès son premier séjour à Jérusalem. « Trois Mois au Saint-Sépulcre »,

que nous avons vu annoncé dans les journaux et que nous avons perdu à cause des difficultés qui ont surgi entre Monsieur Léon Provancher et un imprimeur de Québec était destiné à l'édification des fidèles; tandis que le Règlement du Sant-Sépulcre devait servir à l'utilité des gardiens séculaires de la Terre-Sainte.

Dans la voie des conciliations, le Père Frédéric n'était pas sans énergie. Le 9 mai 1883, le Père Guy de Cortone, Custode de Terre-Sainte, part pour Jaffa, Port-Saïd et Alexandrie. Le Patriarche Arménien profite de son absence pour refuser à l'envoyé de la Custodie le privilège de célébrer. Le Père Frédéric proteste tout de suite auprès du Consul de France, Monsieur Langlais. « Ce matin, notre Drogman s'est rendu chez le Patriarche arménien non uni pour le pèlerinage annuel, dans l'église arménienne de Saint-Sauveur, où, depuis des siècles, les Pères Franciscains ont coutume de célé-

brer les deuxièmes vêpres de la Pentecôte et le lundi, les messes basses et la messe solennelle, avec le concours des fidèles de toute la nation catholique. Mgr le Patriarche a refusé de permettre ce pèlerinage comme indu depuis plusieurs années. »

Il est de mon devoir de vous faire connaître le refus de Monseigneur le Patriarche et de protester en même temps contre ce refus, priant Votre Seigneurie illustrissime d'employer toute la force de son zèle et de son activité pour que les droits des Latins soient respectés. 11 mai 1883.

Cinq jours après, Monsieur le Consul meurt subitement. A cette occasion, quelques lettres nous font connaître les bonnes relations qui existent entre le Consul et le Vicaire Custodial. « Hier, une nouvelle et terrible secousse est venue presque m'anéantir, en l'absence du Révérendissime Père Custode; c'est la mort de notre très chrétien et très regretté Consul de France, qui est arri-

vée à l'improviste comme un coup de foudre, qui a plongé toute la ville, dans le deuil et la tristesse, surtout les pauvres et les communautés religieuses, dont il était le protecteur et le père.»
A Monsieur Léon Provancher, 17 mai 1883.

Le 19 mai, Monsieur Bertrand écrit au Père Frédéric. « J'ai l'honneur de vous informer que, par suite du décès de Monsieur Langlais, Consul de France en Palestine, j'ai pris, le 16 du présent mois, avec l'assentiment du Département des Affaires Etrangères, la gérance du poste de Jérusalem. J'espère, mon Très Révérend Père, que les excellentes relations, qui ont existé entre la Custodie Franciscaine et le Consultat de France, pendant la gestion de mon regretté chef seront continuées pendant ma gérance. »

Comme nous l'avons entendu dire nous-mêmes, plusieurs ont pensé que le Père Frédéric était trop simple. Ils le croyaient bien homme d'église, mais

non pas homme d'affaires. Les œuvres nombreuses qu'il a menées à bonne fin, prouvent pourtant le contraire. La prière s'adapte à toutes les situations. *Oportet semper orare*, dit Notre-Seigneur. C'est en tenant les manchons de la charrue que saint Isidore, le laboureur, demande une moisson riche et abondante. C'est courbé sous ses livres, que saint Augustin implore de nouvelles lumières. *Noverin te; noverim me*. C'est au milieu de toutes sortes de tribulations que saint Paul réclame le secours du ciel. Ainsi faisait le Père Frédéric. Il quitte sa chère solitude pour vaquer à des œuvres extérieures, sans porter préjudice à son union avec Dieu. Il unit dans une parfaite harmonie la vie contemplative à une vie active très intense. C'est avec une facilité surprenante qu'il passe des affaires spirituelles aux affaires temporelles. Rien n'est négligé dans les devoirs de son état; ni la vie religieuse, ni les relations

diplomatiques, ni même le côté matériel des choses.

La construction de l'église de Bethléem est peut-être l'exemple le plus typique que nous puissions donner pour faire comprendre l'activité du Père Frédéric comme on l'entend généralement dans le monde. En 1869, l'Empereur d'Autriche, au cours de son pèlerinage en Terre-Sainte, avait offert 60,000 francs pour l'église de Bethléem et 60,000 francs pour celle de Saint-Sauveur, à Jérusalem : deux constructions jugées nécessaires depuis longtemps. Par ce don, la France eut peur qu'une nation étrangère ne s'ingérât dans ses affaires et tous les projets restèrent en plans.

Dès son arrivée à Jérusalem, comme Vicaire Custodial, le Père Frédéric reprit les négociations interrompues depuis près de dix ans. Monsieur le Consul Patrimonio adressa un rapport au ministère de Paris, disant que les travaux d'agrandissement étaient un

simple travail d'intérieur, que les droits des Latins sur la Basilique de Sainte-Hélène restaient simplement réservés et qu'à ces conditions, il n'y aurait aucun inconvénient pour la France à permettre ces travaux, à condition expresse que Monsieur le Consul d'Autriche déclarerait formellement, qu'il ne se mêlerait pas de la direction des travaux. Après quelques mois, on reçut une réponse affirmative. Comme la clause regardant le Consul d'Autriche était très délicate, on procéda avec une prudente lenteur. Enfin, il y eut entente à l'amiable, avant de négocier officiellement. Le Révérendissime Père Custode exposa ensuite nettement et en toute confiance, dans une lettre au Comte Caboga, la difficulté que créerait une ingérance directe. La réponse du 29 décembre 1878, fait disparaître toute crainte à ce sujet. Le Consul de France l'accepte sans réserve, le 31 décembre. Monsieur Guillemot est désigné comme

architecte et le Père Frédéric chargé de la haute surveillance.

« Le samedi 14 février 1879, de grand matin, au moment où les Grecs célébraient la fête de la Purification et que nos religieux étaient encore en pleine retraite, frère Jean et moi (c'est le Père Frédéric, qui parle) aidés de deux bons ouvriers, nous commençames à ciel ouvert la démolition du canal souterrain. On me reproche ce travail. Je dois croire à un malentendu ; car j'étais persuadé qu'il convenait de le faire pour hâter les travaux de ce côté-là. »

« Vers 8 heures, trois ou quatre enfants de 12 à 15 ans, apparurent sur la terrasse et nous virent travailler. Nous fîmes semblant de ne pas les apercevoir. Ces enfants donnèrent probablement l'éveil à d'autres. Dans un moment toute la terrasse fut remplie de monde : moines grecs, séculiers, séculières et pèlerins. Vers dix heures et demi, notre drogman vient me dire :

« On est en emoi ; il y a bien 60 personnes chez le Mudir, qui a déjà envoyé un soldat pour faire suspendre les travaux. Je l'ai renvoyé. Le Mudir a demandé ensuite d'entrer avec les Grecs, à l'amiable, pour voir ce que vous faites. J'ai refusé. Maintenant vous êtes accusé de creuser sous la basilique. »

« Tout de suite, j'adressai deux mots au Révérendissime Père et au Consul de France. Ordre nous arriva dans la soirée de suspendre momentanément les travaux. On n'avait pu bien comprendre. Je me rendis à Jérusalem et dans la soirée même j'expliquai tout à Monsieur le Consul. Il fut convenu que son Excellence le Gouvernement Général (le Pacha) et Monsieur le Consul iraient à Bethléem examiner sur les lieux. Effectivement l'accusation des Grecs disait : « Les Latins creusent sous la Basilique. Le Pacha me le dit formellement. Je répondis et fis savoir à tous que nous ne faisons pas de travail secret, puisque nous l'avions

fait en plein jour, les Grecs nous examinant à loisir du haut de la terrasse et nous voyant parfaitement travailler, sous leurs pieds et que le canal n'avait pas été fait mais défait. »

« Entre temps, les bruits les plus ridiculement absurdes remplissaient tout Bethléem. Nous avons trouvé la vraie grotte; nous y avons trouvé le vrai trésor des Mages; les trésors des Grecs et des Arméniens, qu'on avait cachés en temps de persécutions. On nous réclamait une quote-part. »

« Le lendemain, arrivèrent le Pacha et le Consul. Le premier, après convention avec nous, descendit chez les Grecs pour entendre leurs plaintes. Anthimos, l'évêque de Bethléem, visiblement confus rejeta tout sur ses moines. Il était absent le 14. On se plaignit de ce que les nouvelles constructions venaient trop près de la basilique; mais pas un mot de la nouvelle grotte, motif de la vraie accusation; ce qui jeta dans l'étonnement le Pacha et le laissa mé-

content. Tous deux, le Pacha et le Consul vinrent sur la terrasse. Un moment suffit pour se rendre compte de tout. Le Pacha haussa les épaules. Dès lors, il ne fut plus question de fouilles cachées sous la basilique. »

« Le Pacha nous demande notre plan. Nous lui exprimâmes le désir de continuer les travaux sans retard, sans préjuger en rien le *Statu Quo*. Alors le Consul fit appeler le Drogman du Pacha et en sa présence et en celle du Custode, du Père Léon Patrem, discret français et moi, et lui dit en propre terme : « Sachez et dites à son Excellence, que les Pères bâtiront chez eux et que ni moi, ni son Excellence, ni les Grecs, ni personne n'aura le droit de s'y opposer et j'entends que personne non plus ne leur suscite en aucune manière des tracasseries de quelque manière qu'elles puissent être. » C'était une grande victoire. Rares sont les cas où les déclarations des consuls sont aussi claires.

Le Père Frédéric n'échappe pas à la contradiction, sort commun de tout homme venant en ce monde. Pour faire quelque chose sur la terre il faut lutter contre une foule de gens; les trop prudents qui n'osent jamais; les empressés qui ruinent tout par leur précipitation. Il y a aussi les sages qui pérorent quand les événements sont passés. Ceux-ci ont toujours raison. Que l'entreprise soit un succès ou qu'elle aboutisse à un fiasco; c'est toujours comme ils l'avaient pensé comme ils l'avaient dit. Ils trouvent les moyens et les expédients quand on n'en a plus besoin; mais au moment de prendre une décision, ils peuvent, par leur obstruction, décourager toute une armée rangée en bataille.

Le Père Frédéric juge bon de se disculper dans un rapport officiel contre ces différentes catégories d'opposants. Il le fait avec vigueur et charité. Pour faire pleinement son devoir, il n'a pas

peur d'affronter la tempête et ceux qui la soulèvent.

« Le Père Vicaire Custodial accusé d'avoir fait un acte imprudent, en priant Monsieur le Consul de France de reprendre les négociations relativement à l'agrandissement de l'église de Bethléem a déclaré et déclare encore ici, au besoin, qu'en cela, il n'a cherché autre chose que la gloire de Dieu et le salut des âmes et qu'il ne croit pas avoir agi à la légère, qu'il a eu plusieurs conférences avec son Excellence, le Patriarche, qui lui a toujours dit : « Mon Père, faites l'église de Bethléem ; je la désire ; je la veux ; en conscience, je la réclame pour la décence du culte, pour le besoin de la paroisse, etc. Pour Saint-Sauveur, nous verrons après. Puis, plus tard, Son Excellence a dit : Après Bethléem, Saint-Sauveur pourra se faire. La Terre-Sainte pourra en traiter directement avec la Propagande. »

« Comme il n'y avait qu'un cri, tant au Couvent Saint-Sauveur que dans le

public de la paroisse latine, le Père Vicaire a cru faire une œuvre méritoire devant Dieu, en agissant comme il a fait, toujours en cela pleinement autorisé par son premier supérieur le Révérendissime Père Custode. »

Pour mener son travail à bonne fin, il est prêt à faire tous les sacrifices. En 1881, son frère de lait, Jean-Baptiste Dumont, parle de faire un pèlerinage en Terre-Sainte. Le Père Frédéric s'en réjouit grandement. Ce cher frère qui a fermé les yeux à sa vieille mère, il ne l'a pas revu depuis qu'il a quitté la Flandre. Ce serait une grande consolation de pouvoir recevoir des nouvelles de la famille et de la patrie. Cependant, il a peur que son devoir le mette dans la nécessité de lui causer une déception. « Si Dieu lui accorde cette faveur, dit-il, à son neveu je l'en supplie, qu'il ne vienne pas sans m'avoir prévenu d'avance. Actuellement je ne pourrais me mettre à sa disposition. Le Révérendissime Père Custode est absent.

Je reste enchaîné ici comme premier supérieur de plus de cent religieux, avec toute l'administration, les rapports officiels et diplomatiques, etc., la surveillance et la haute responsabilité du travail de notre nouvelle église de Bethléem, travail essentiellement délicat, qui pour un simple malentendu pourrait mettre en émoi quatre ou cinq grandes puissances : c'est aussi sérieux que cela. » 27 janvier 1881.

Après avoir bâti l'église de Bethléem, pour laquelle, il est obligé d'aller quêter en France puis au Canada, il s'occupe à construire Saint-Sauveur, l'orphelinat et les ateliers de Jérusalem, œuvres jugées opportunes et nécessaires. Si on ajoute à ces travaux matériels, les retraites des religieux et la réception des pèlerins, le Père Frédéric durant ses douze ans de vicariat a fourni une somme de travail surhumaine.

Les Pèlerins

La Ville Sainte n'est plus la brillante Jérusalem d'autrefois. Elle est déchue de sa primitive beauté, depuis le jour où s'accomplirent par les armées romaines, les implacables prophéties du Sauveur. La trace des malheurs est profondément empreinte sur son visage. Elle ressemble à une pauvre veuve éplorée, ou plutôt, à une grande pécheresse subissant son châtiment et écrasée sous le poids des malédictions divines. Partagés entre la joie et les larmes, entre la reconnaissance et la prière, les pèlerins de prime abord sont choqués, scandalisés par le spectacle de cette destruction sans exemple, de cette profanation générale et sacrilège. Ils oublient que l'histoire mentionne dix-huit conquêtes et autant de destructions totales ou partielles. Ils ne saisissent pas bien qu'ils sont en pays infidèles et que na-

guère encore les musulmans étaient maîtres de toute la contrée et vouaient à la peine capitale ceux qui se convertissaient. Voilà pourquoi il importe d'éclairer les pèlerins dès leur arrivée et de leur expliquer les raisons de ces ruines accumulées depuis vingt siècles ; il vaudrait mieux dire depuis trente siècles. Ce travail préparatoire était le principal souci du bon Père Frédéric. Que de soins ne prenait-il pas pour organiser, comme il le disait, un bon, un saint, un agréable pèlerinage. Sa correspondance avec Monsieur l'abbé Léon Provancher en est une preuve évidente. « Je vous écris de mon lit, où je suis retenu depuis quatre semaines. Depuis ma grande maladie au Canada, je n'ai plus qu'une santé languissante et je me traînerai ainsi, je pense, jusqu'à la tombe. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Nous enverrons à votre rencontre à Jaffa, non pas le frère Liévin, puisqu'il est déjà retenu pour la caravane française mais son *socius*,

l'excellent frère Benoît, déjà lui aussi très habitué à accompagner les pèlerins. »

« A votre arrivée à Jérusalem, une hospitalité très cordiale vous attend à *Casa-Nova*, s'il y a de la place, sinon à notre bel hospice autrichien, dirigé par un de nos Pères et où vous serez très bien logés, comme le frère Liévin a dû vous le dire. Je vous assure de nouveau que vous serez reçus en frères. » *Jérusalem, 21 février 1884.*

L'année suivante, il écrit encore au même : « Le quatrième pèlerinage de la pénitence a été admirable en tout. Si vous réussissez, et Dieu le veuille, à former votre grand pèlerinage canadien, il faudra, très cher Monsieur, faire comme nous avons fait pour ce dernier pèlerinage ; je m'en suis occupé directement. C'est le frère Benoît et le frère Liévin qui conduisaient les pèlerins dans leurs différentes visites et moi, je m'occupais du spirituel, prédications, etc. Dieu a béni cette œuvre.

Combien de fois n'a-t-il pas été à la rencontre des diverses caravanes qui venaient de France, de Belgique ou du Canada? Il allait au-devant d'elles sur la route de Jaffa, jusqu'à la Vallée du Térébinthe. Dès que les voyageurs avaient traversé le champ de bataille, où David, jeune pâtre, avait terrassé le redoutable Goliath, le Père Frédéric les saluait et leur adressait des paroles pleines de cordialité et de bienvenue.

Écoutons un pèlerin nous raconter lui-même sa réception et nous aurons une idée plus juste des délicates attentions que le Père Vicaire-Custodial avait pour ceux qui venaient visiter la Terre-Sainte. C'est John de Witte, qui nous en donne tous les détails.

« Nous franchissons le torrent et bientôt nous voyons venir vers nous une petite troupe de cavaliers; c'est une escorte d'honneur chargée par les autorités catholiques de Jérusalem d'aller au-devant des pèlerins pour leur souhaiter la bienvenue; elle se compose

du Père Vicaire du couvent de Jérusalem et de plusieurs autres personnes, entre autres des cavas, en grande tenue, envoyés par le Patriarche et le Consul de France. Alors nous mettons pied à terre. Le frère Liévin nous présente et nous entrons dans une auberge, où des rafraîchissements étaient préparés. Les cavas, qui parlent français correctement, nous accablent de politesses et nous adressent mille questions. »

« Après une demi-heure de halte, nous tâchons de reformer notre petit groupe en bon ordre. Les cavas, montés sur de superbes chevaux nous devancent. Ils ont vraiment bon air, avec leurs cannes à pomme d'argent, leurs cimenterres à fourreau ciselé et leur vestes déchiquetées rouges et bleues bordées d'or, à manches flottantes. Viennent ensuite les drogmans. Puis le Père Vicaire Custodial escorté du frère Liévin et des dignitaires de la caravane, enfin les autres pèlerins, marchant, deux par deux et suivis à quelques dis-

tance des monkres qui ferment la marche avec les ânes et les bagages. Le coup d'œil est magnifique. »

« Le frère Liévin nous avait montré au sommet d'une colline une vieille tour d'où nous allions apercevoir la Ville-Sainte. Depuis lors, nos regards ne se détachaient plus de cette tour. Bientôt la tête de la caravane y parvint. Jérusalem ! s'écrivit le frère Liévin et aussitôt ce nom volant de bouche en bouche, tous les cavaliers pressent leurs montures et ont vite rejoint les premiers arrivés. Jérusalem est à nos pieds et derrière ses murailles crénelées, nous apercevons des dômes, des minarets et les coupoles du Saint-Sépulcre éclairées par les derniers rayons du soleil couchant ; puis au-delà, le mont des Oliviers, dominant la ville, en face de nous. Nous nous arrêtâmes pleins d'émotions pour nous prosterner sur ce sol sacré que les croisés ont baisé avant nous avec tant de piété et d'enthousiasme ; puis remontant à cheval nous enten-

nons *Laetatus sum . . . stantes pedes nostri, in atriis tuis, Jerusalem.* »

A Jérusalem, on se rendait directement à Casa-Nova, pour déposer les bagages. Après la distribution des chambres, on partait en procession pour le Saint-Sépulcre. Par ces démonstrations publiques, dans la Ville-Sainte, le Père Frédéric voulait rendre gloire à Dieu, faire connaître aux infidèles l'éclat de notre culte et vaincre le respect humain chez les moins fervents.

En face du Saint-Sépulcre, le Père Frédéric adressait la parole aux pèlerins. C'est là qu'il les recevait solennellement, au nom de la Custodie et de l'Eglise toute entière. Il était toujours touchant dans ses allocutions. « Vous comblez aujourd'hui les désirs de votre enfance, alors que vous disiez : que je serais heureux de voir de mes propres yeux ces lieux bénis ! Votre rêve est devenu une réalité. C'est bien vrai que vous visitez ce pays qui a vu naître et mourir votre Sauveur. Dites-vous donc

à vous-mêmes : « La terre que je foule de mes pieds, *Terra sancta est*. C'est la Terre-Sainte, cette terre, dit saint Bernard, que le véritable Orient a choisie pour cacher les splendeurs de sa divinité, sous le voile de notre humanité. Ici, il a habité parmi nous, a souffert et est mort. Ici, il est ressuscité glorieux. Au Cénacle, il a perpétué sa présence par un miracle ineffable, avant d'aller nous préparer une place dans son beau paradis. O Ville-Sainte, où le Christ m'a racheté et a confirmé ma foi ! Je te salue dans toute l'effusion de mon cœur reconnaissant, comme la patrie de mon Dieu et comme la patrie de mon âme.

« *Ad quid venisti?* Pourquoi êtes-vous venus ici ? vous dirai-je encore avec saint Bernard, le défenseur et l'infatigable apôtre de la Terre Sainte. Est-ce pour voir une végétation riche et luxuriante ? Est-ce pour visiter les palais du saint roi David ? Est-ce pour contempler le temple de Salomon, cette mer-

veille toute ruisselante d'or et de marbre? Ah! toutes ces splendeurs sont disparues et se sont fanées comme une rose qui a fait son temps. Vous avez quitté vos foyers pour venir pleurer et prier, là où votre Sauveur a prié et pleuré. Vous voulez marcher sur ses traces, suivre ses exemples, écouter ses paroles sur les endroits mêmes où il les a prononcées. Par une peine personnelle et avec les secours de la grâce, vous voulez vous appliquer à vous-mêmes les mérites de notre sainte rédemption. Soyez donc les bienvenus. Veuillez croire que nous sommes tous à votre disposition pour vous faire faire un bon, un fructueux et un saint pèlerinage. Pour vénérer dignement ces lieux sacrés, vous devez purifier vos âmes par une bonne et sincère confession. Quand vous aurez participé à la fraction du pain, vous reconnaîtrez comme les disciples d'Emmaüs, le Seigneur, au milieu de ses humiliations, dans ces ruines accumulées par la cupi-

dité des hommes et l'inclémence des siècles. »

La Terre Sainte ne parle pas également à tous. Elle est muette pour ceux qui viennent l'interroger par simple curiosité. Elle ne dit rien non plus aux touristes, qui dévorent l'espace, avec la fièvre de toujours voir du nouveau. Ils passent trop vite et font trop de bruit. Ils n'ont pas le temps d'entendre les voix qui sortent de ce sol sacré ou qui viennent des horizons lointains de l'histoire. Le savant orgueilleux, de son côté, est encore plus à plaindre que les premiers. Il est mal impressionné en présence de ces ruines comme on l'est en face d'un cadavre. Cet aspect de vétusté, d'épuisement et de décombres lui répugne. Voilà pourquoi il faut visiter la Terre Sainte dans des conditions spéciales pour en rapporter un pieux et agréable souvenir.

Après avoir indiqué les dispositions requises pour faire un saint pèlerinage, le Père Frédéric chargeait quelques

religieux doctes et pieux de conduire les pèlerins durant leur voyage. Le guide ordinaire est froid, ignorant et souvent cupide. N'ayant jamais étudié, il répète à tort et à travers ce qu'il a entendu dire par le premier venu. Il explique les monuments sans y introduire les pèlerins pour prier. Il exerce un métier. Son but est de gagner un salaire et rien de plus.

D'autres remplissent une mission plus néfaste. Il se plaisent à détruire ce que le Christ a édifié. Arrivés d'hier, ils établissent de savantes hypothèses. A force de raisonner, ils déraisonnent. Ils oublient que la raison est un guide infidèle et un juge incompetent dans les choses divines et que le Maître avait à sa disposition sa toute-puissance et sa toute-bonté; deux attributs insondables à l'esprit humain. Comment peuvent-ils au Pays de la Tradition, faire table rase de toutes traditions? A les entendre, on sent que la foi se tait, que la piété fait défaut. Dans leur

bouche, la religion est sans âme, sans espérance et sans amour. C'est une affaire d'histoire, de logique et de littérature.

Pour remédier à ces influences délétères, le Père Frédéric s'occupait activement de la partie religieuse du pèlerinage. Sodar de Vaulx, dans *les Splendeurs de la Terre-Sainte*, compare son zèle à ce'ui de saint François, à celui de Saint Paul même. « Les pèlerins ont leur guide spirituel. Je suis persuadé qu'aucun Français de ces dernières années, n'aura oublié le Père Frédéric, type du missionnaire. C'est lui qui les confesse et qui leur donne des retraites. »

Un pèlerinage à Jérusalem est une œuvre essentiellement religieuse. Les courses que l'on fait, les objets qu'on y voit, les explications qu'on entend et les cérémonies auxquelles on assiste, tout coopère à l'instruction et à la sanctification du pèlerin. Cependant ces visites incessantes ne donnent pas grand temps

à la réflexion. Tout en pensant à ce que Notre-Seigneur a fait pour nous, on oublie trop facilement ce que l'on doit faire pour lui. Voilà la raison de ces retraites organisées par le Père Frédéric. Les pèlerins savaient les apprécier. « Qui oserait voir, dans cette conduite un mysticisme exagéré, dit le chanoine Blanchard, quand nous entendons Jésus-Christ lui-même, appeler à la retraite sur une montagne, ses disciples, en cours de prédication. » 1887, *Visite aux Lieux Saints*.

Nous lisons, dans le Journal du Père Guido, la note suivante : « jeudi, 10 juin, 1886, ce soir, à commencé un triduum, pour la Caravane de Pénitence. Les pèlerins sont divisés en trois groupes. Le Père Patrice, tertiaire, prêche aux hommes dans l'église de Saint-Sauveur. Chez les Frères, le Père Mathieu Le-compte, Dominicain, fait des conférences aux prêtres. Le Père Vicaire Custodial, lui, prêche aux dames, chez les Sœurs de Saint-Joseph. On se réunit

deux fois le jour, le matin, à dix heures et le soir, à cinq heures. »

Le 13, la communion générale eut lieu, sur le Mont Sion, tout près du Cénacle, où Jésus donna pour la première fois son corps à manger et son sang à boire. L'Eucharistie fut l'unique pensée du jour. Pourquoi ne pas le dire. C'était déjà un congrès avec communions, prières, prédications. Dans l'après-midi, il y eut réunion plénière dans l'église de Saint-Sauveur, pour demander à Jésus-Hostie de bénir les résolutions du voyage. Le maître-autel était resplendissant de lumières. Le chant fut exécuté à la perfection. C'était le Père Guido de Cortone, Custode de Terre-Sainte, qui officiait pontificalement. Tous se retirèrent enchantés de cette journée de prière.

Le Père Frédéric jubilait de voir tant de piété. Ces retraites étaient une industrie de son zèle. C'était une innovation. Quiconque connaît l'Orient sait combien c'est difficile d'en faire, surtout

à cette époque où tout semblait immobile comme les siècles. Il voulait que le pèlerinage de la Jérusalem terrestre fût une oasis, une halte où les âmes pussent se reposer, se rafraîchir et se fortifier pour le pèlerinage plus important de la vie, qui conduit à la Jérusalem céleste.

Le Père Frédéric aime aussi à prêcher le long de la Voie douloureuse. D'après son sentiment, la parole divine y est mieux comprise. Elle est généralement accompagnée de grâce efficace qui la rend féconde pour le temps et l'éternité. Cet exercice, prêché solennellement le Vendredi Saint laisse des impressions exquisés, qui suffisent pour embaumer toute une vie. Il n'y a qu'à lire les nombreux récits des pèlerins pour comprendre combien les âmes sont remuées à la vue des monuments muets et éloquents de notre sainte rédemption. Le cœur, qui est fait pour être aimé rencontre rarement l'amour vrai, désintéressé. On aime par intérêt, par passion. Qui aime par amour? En

parcourant les rues de Jérusalem, on est bien forcé d'admettre qu'on a été aimé au moins une fois dans sa vie. C'est ce sentiment inné que le Père Frédéric exploitait pour atteindre les âmes.

Voulez-vous entendre le récit exact et détaillé d'un de ces chemins de croix? Ecoutez Monsieur le chanoine Zéphirin Blanchard, qui nous le conte dans sa brochure de 1887. « A Jérusalem, la prière préparatoire à ce saint exercice se fait dans l'église de la Flagellation, en face de la Caserne des Turcs. A deux heures, nous entrons processionnellement dans la Caserne. »

« A notre arrivée, un soldat sort des rangs du corps de garde et nous indique du doigt la place où l'on suppose qu'était Notre-Seigneur, lorsqu'il entendit l'injuste sentence de mort prononcée contre lui par le lâche Pilate. Nous nous mettons à genoux, nous récitons à haute voix nos prières et nous écoutons avec un profond recueillement l'exhortation touchante que fait le Très

Révérénd Père Frédéric, Vicaire Custodial. Que de bien nous ont fait les vives allocutions de ce religieux, au cœur enflammé, à la figure ascétique et à la parole onctueuse. »

« Ce que je viens de dire de la première station se reproduisit à chacune des suivantes. La Passion de Jésus-Christ nous absorbe. Notre mémoire est imprégnée de son souvenir et notre cœur embrasé de son amour. Chaque circonstance du portement de la croix et du crucifiment est un choc, qui en fait jaillir quelques étincelles du fond de notre âme. »

Tous les pèlerins sont unanimes à proclamer la grande emprise qu'exerçait sur eux le bon Père Frédéric. Le 15 mai 1885, les croisés de la pénitence se réunissent pour faire le chemin de croix dans les rues de Jérusalem. On se dispute l'honneur de porter la grande croix de bois, qui ouvre la marche de la procession. Le défilé prend quatre heures à parcourir la voie douloureuse.

Le Père Frédéric prêche avec une onction si pénétrante que les auditeurs demandent par acclamations, que cette touchante cérémonie soit renouvelée encore le vendredi suivant. (Annales de Notre-Dame de Sion.)

Monsieur l'abbé Léon Provancher raconte lui-même l'émotion qui s'empara de lui à la sixième station. La foule était compacte et recueillie. Elle remontait jusqu'à la Porte Judiciaire, où la sentence était affichée à la colonne et descendait jusqu'à la cinquième station. Le Père Frédéric fort ému saisit vivement son auditoire. Bien des larmes coulèrent, en voyant cette femme forte et courageuse fendre ici la foule sinistre, aller droit à Jésus et essuyer son visage ensanglanté. Beaucoup prirent la résolution de suivre son exemple en foulant aux pieds le respect humain, qui exerce tant d'empire sur les âmes pusillanimes.

Enfin Sodar de Vaulx, qui sait manier la plume et le pinceau en artiste,

nous fait un tableau vivant du Père Frédéric prêchant sur la Voie douloureuse. « Sa personne est une prédication, dit-elle. A voir ce moine, juché sur une pierre, la tête découverte, sous le soleil brûlant d'Orient, le visage pâle et coloré seulement par l'effet de la pensée, le corps affaibli ne semblant plus appartenir à la terre, tandis que son œil fiévreux, extatique, brille déjà de la lumière d'une autre vie, on sent que le surnaturel est son élément et que sa vie est le Christ comme pour saint Paul et l'incomparable patriarche d'Assise. »

A l'exemple de saint Léonard de Port-Maurice, le Père Frédéric fécondait son ministère, en faisant méditer la Passion de Notre-Seigneur. Cette pieuse industrie, utilisée par les Franciscains depuis plus de sept siècles était sa méthode pour produire d'abondants fruits de salut dans les âmes.

Ce qui montre encore la sollicitude du Père Frédéric envers les pèlerins,

c'est qu'il fut, au dire des Pères Assomptionistes eux-mêmes, l'inspirateur de Notre-Dame de France. En 1882, le Père Picard, religieux à l'âme ardente, entreprend, comme un nouveau Pierre l'Ermite, un grand mouvement pour réunir sous une même bannière, les pieux pèlerins attirés vers les Lieux Saints. Il en enrôle mille dans sa première croisade de pénitence. Tous partent avec un entrain et un enthousiasme délirant. Leur entrée à Jérusalem fut triomphale. Depuis que la ville sainte était aux mains des Turcs, jamais on avait vu semblable spectacle. Sur le versant opposé du mont Scopus, la colonne qui venait de Nazareth ralentit sa marche pour permettre aux pèlerins de se grouper. Au sommet, le pèlerinage est reçu par le Père Pro-Vicaire Custodial, le Consul de France et plusieurs notables de la ville. Avec les souhaits accoutumés, on acclame Jérusalem. On chante le *Laetatus sum*. La caravane, deux par deux, s'avance ensuite tranquille-

ment. Tout Jérusalem se porte au-devant d'eux. La cavalerie en impose aux Arabes, pour qui le cheval est l'indice de richesse et de puissance. A la porte Jaffa, on met pied à terre. On salue les autres pèlerins, déjà rendus depuis huit jours. La procession, précédée de nombreuses bannières, se forme et se met en marche. On chante avec beaucoup d'entrain et d'ensemble, l'*Ave Maris Stella*, le *Magnificat* et le *Te Deum*. Au Saint-Sépulcre, le Patriarche, Monseigneur Bracco souhaite la bienvenue à tous. Jamais on n'avait rien vu de si beau.

Mais quand, après la cérémonie, il fallut loger tous ces gens-là; ce fut une tout autre affaire. On remplit bien plein Casa-Nova et l'hospice Autrichien. Le Patriarchat, le Collège des Frères, les Couvents des Pères Blancs, des Dames de Sion et des Sœurs de Saint-Joseph ouvrirent bien grandes leurs portes. C'est bien en vain qu'on aurait cherché ailleurs des accommodations

pour le logement. On n'en aurait pas trouvées même à des prix exorbitants. On dut donc se résigner à coucher sous la tente; mais on se montra héroïque dans le voyage, les souffrances, la mort même.

L'année suivante, les Pères Assomptionnistes arrivèrent encore avec cinq cents croisés. Avec les pèlerins, venus des autres pays, c'était encore bien trop pour les accommodations qu'il y avait à Jérusalem. Cette situation exigeait trop de sacrifices de toutes parts pour pouvoir durer. Il fallut donc remédier à cet état de chose ou renoncer à amener tant de pèlerins à la fois. Quel dommage pourtant qu'on ne put continuer un si beau mouvement, faisant tant de bien en France et impressionnant si fortement en Orient.

Le Père Frédéric, dont les activités étaient incessantes et douces comme la grâce, aimait trop ces grands actes de piété pour vouloir les supprimer. Il pensait que dans un temps où la foi se

réveille pour la visite des anciens sanctuaires désertés, les chrétiens ne devaient pas oublier le pèlerinage le plus antique et le plus célèbre de tous : celui des lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Il voulait même en organiser. C'est à cette époque, qu'il écrivait à ses anciens bien-faiteurs : « Oh ! qu'il me serait doux, bien-aimés frères, de retourner une seconde fois au milieu de vous et de conduire en Terre Sainte un grand pèlerinage canadien et de l'accompagner dans nos augustes sanctuaires. Prions et espérons. La chose est maintenant réalisable. Nous voulons, ici, exprimer plus qu'un simple désir et notre pensée ne s'arrête plus à une hypothèse purement gratuite. » (*Etablissement de la Quête du Vendredi Saint.*)

Pour faciliter ce projet, il songeait à établir à Jérusalem une maison pour recevoir les pèlerins canadiens, dans le genre de l'Hospice Autrichien, fondé par l'Empereur François-Joseph, à la

suite de son voyage en Terre Sainte. La direction en serait confiée à un franciscain, mais l'entretien serait à la charge des Tertiaires du Canada. Voici ce qu'il écrit le 26 juillet 1882, à Monsieur l'abbé Léon Provancher, qui collaborait avec lui dans cette œuvre d'hospitalité. « Les événements d'Egypte, dont vous avez déjà reçu les navrants détails, nous empêchent de nous occuper des projets, dont nous étions convenus. Si les affaires s'arrangent, et au retour de France d'un de nos grands bienfaiteurs, (sans lequel nous ne pouvons rien faire) je m'occuperai efficacement, Dieu aidant, à l'installation de nos chères sœurs canadiennes du Tiers-Ordre, avec beaucoup moins que 50,000 francs. »

Deux mois après, il écrit encore au même : « Une maison, sur le chemin de Damas près de l'Hospice Autrichien, en vue de la 3ème, 4ème et 5ème station du *Via Crucis* est à vendre 30,000 francs. C'est extrêmement avantageux.

Si nos sœurs pouvaient atteindre ce prix, ayez la bonté de me le dire par le premier courrier? Une maison à bâtir à neuf (et hors de la ville) pour loger 8 à 10 personnes pèlerines ou 8 à 10 chambres, plus les personnes du service coûtera le même prix et n'offrira pas les mêmes avantages, c'est-à-dire d'être en quelque sorte au centre des Sanctuaires. (21 septembre 1882.)

L'année suivante, il écrit encore à Monsieur l'abbé Provancher: «C'est une lettre de Mademoiselle Marcotte qui me demande de nouveau mon avis sur sa venue en Terre Sainte. Je lui réponds qu'il faut attendre encore. C'est le moment des grands pèlerinages; nous verrons après. J'espère qu'on bâtera une maison de pèlerins. Pour nos Sœurs du Canada, c'est trop cher. Pour une *petite, petite* maison, on demande 30,000 francs; puis il faut vivre. Attendons. »

On voit par cette lettre, qu'il a modifié son p'an, sans abandonner son pro-

jet. Il attend une occasion favorable pour le proposer. Il veut le faire exécuter par d'autres. « Si vous voulez continuer vos pèlerinages, avait-il dit aux Pères Assomptionistes, pourquoi ne bâtiriez-vous pas un hospice pour recevoir vos pèlerins? » Dans une lettre, retrouvée dans l'Echo de Notre-Dame de France, on voit les premières suggestions du Père Frédéric: « Je n'oublierai jamais notre première entrevue à Jérusalem, notre conversation sur la terrasse de Saint-Sauveur, en regardant le futur terrain, où s'élève actuellement Notre-Dame de France, notre réunion à trois, le Comte de Piellat, Votre Paternité Révérende et votre humble et petit serviteur, pour savoir comment il faudrait appeler les chambres des pèlerins et il fut décidé à l'unanimité des trois voix, qu'on les appellerait cellules (1894, page 72). Le comité du Pèlerinage de la Pénitence se réunit ensuite, sous le célèbre térébinthe, qui se trouve à l'extrémité nord du terrain de l'hôpi-

tal français. On délibéra amicalement. Le Père Frédéric prit la parole et traça sur une grande feuille de papier le plan actuel, avec ses deux ailes. Son éloquence fut simple et convaincante.

L'Echo de Notre-Dame de France nous donne la suite de cette conférence (No 4, mars 1893). Sur le bateau (la Bourgogne) au retour, dans un élan d'enthousiasme, cédant aux conseils désintéressés d'un saint religieux franciscain (le Père Frédéric) le pèlerinage vota 80.000 francs pour l'achat du terrain de Notre-Dame de France, qui devait coûter beaucoup plus cher. On télégraphia de France et au retour, avant la fin d'octobre les 80,000 francs étaient déjà souscrits et en outre 40,000 francs prêtés à 4% pour bâtir.

Les plans du Père Frédéric et des Pères Assomptionistes étaient réalisés et tous deux en étaient fort contents. Une lettre montre combien le Père Vicairé Custodial voyait loin dans l'avenir. « Un jour, en revenant ensemble à

pieds de Bethléem, je vous ai dit, si mon souvenir est fidèle, que vous auriez un bateau avec l'hôtellerie et qu'alors l'œuvre serait complète. Que le bon Dieu est bon pour ceux qui travaillent pour sa gloire. » *Septembre 1894, page 72, Echo de Notre-Dame de France.*

Voyage en France

Le zèle du Père Frédéric s'étendit bien au-delà des limites de la Terre Sainte. Sous le glorieux pontificat de Léon XIII, la Palestine sembla entrer dans une ère de prospérité inaccoutumée. Une activité, comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme, régnait un peu partout. Bien que les ressources soient nulles, absolument nulles dans ces contrées lointaines, les Pères de Terre Sainte avaient cru pouvoir entreprendre sans témérité de grandes réparations et des constructions jugées nécessaires depuis longtemps. Le Père de Ratisbonne signale, dans ses Annales de Notre-Dame de Sion, tous ces travaux que le Père Frédéric dirige. Il vient de les visiter en sa compagnie. « Les Franciscains, dit-il, ont considérablement augmenté leur Casa-Nova, où ils reçoivent gratuitement les pèle-

rins de toutes les nations. Ils s'occupent en ce moment de construire une grande aile à leur couvent de Saint-Sauveur. Le cimetière du Mont-Sion a été entouré d'une haute muraille. Une sonnerie des plus harmonieuses envoyée de Venise, a été placée, non sans grandes difficultés et oppositions, sur le couvent qu'ils habitent au Saint-Sépulcre.

Ce n'est pas tout. A Saint-Jean-in-Montana, les Révérends Pères ont restauré avec beaucoup de goût leur église, une des plus belles de la Terre Sainte et ont élevé, à côté de leur couvent, une vaste Casa-Nova. A Emmaüs, ils ont achevé le bel établissement dont la Marquise Nicolai a fait tous les frais. Enfin, à Bethléem, ils ont agrandi leur couvent et commencé au Thabor la construction d'un hospice. » Tous ces travaux se poursuivaient méthodiquement sous les ordres du Très Révérend Père Custode et sous la direction immédiate du Révérend Père Frédéric. Un incident imprévu vint tout à coup arrê-

ter le cours des espérances et des projets qu'on concevait pour l'avenir. Sa Majesté l'Empereur d'Autriche avait promis 60,000 francs pour achever l'église de Bethléem. L'administration de Terre Sainte avait jugé à propos d'avancer 50,000 francs pour en hâter les travaux. Maintenant le Consul Austro-Hongrois communique que Sa Majesté ne donnera que 20,000 francs par an, jusqu'à ce que la somme promise pour les deux églises de Bethléem et de Jérusalem soit entièrement versée.

Cette désagréable nouvelle arriva au Couvent Saint-Sauveur en l'absence du Très Révérend Père Custode qui faisait la visite canonique en Syrie. Le Père Frédéric la lui communiqua à Beyrouth. Le Très Révérend Père Guido écrivit tout de suite à Rome, disant : Le Père Vicaire Custodial m'avertit que la Caisse de Terre Sainte est complètement vide. Le 22 mars 1881, il donne au Révérendissime Père Général de plus amples explications. « En arri-

vant à Jérusalem, je trouve les finances de la Custodie dans un état lamentable. Sans espérance d'aucun secours prochain, avec des besoins nombreux et urgents, nous n'avons plus en caisse que mille cinq cents francs. »

L'avenir n'était donc pas riant. Les persécutions religieuses, qui faisaient rage dans les différents pays de l'univers, avaient une répercussion sérieuse en Orient et occasionnaient une diminution notable dans les aumônes envoyées tous les ans, pour l'entretien des Sanctuaires. L'Italie multipliait ses démonstrations hostiles contre le Pape et défendait toute quête pour les missions étrangères. La France, de son côté, chassait les religieux de son territoire et les traquait comme des bêtes fauves, dans une forêt vierge. Fièbre de recevoir la gloire et l'honneur attachées au Protectorat de l'Orient, elle se contentait de donner une protection nominale à ses malheureuses contrées. Elle se préoccupait uniquement de faire

valoir ses droits, sans se soucier de ses devoirs. De plus, un vent révolutionnaire soufflait avec violence d'un bout à l'autre de l'Amérique du Sud. La haine de Dieu et de son Eglise était à la mode. Garcia Moreno, cet illustre martyr de l'Equateur, venait d'être immolé au fanatisme des sectaires. Par des lois iniques et sacrilèges les biens ecclésiastiques avaient été confisqués. Religieux, prêtres et évêques étaient réduits à la mendicité. Pour toutes ces raisons, bien peu d'aumônes parvenaient en Terre-Sainte. La Custodie était dans un état de gêne extrême. « Nous nous trouvons dans une triste situation, écrivait le Très Révérend Père Guido au Révérend Père Raphaël d'Aurillac. Depuis deux ans, nous ne recevons plus rien d'Amérique et ce qui se passe actuellement en France et en Belgique nous fait craindre une forte diminution des offrandes que nous procuraient ces deux pays. Nos ressources sont très amoindries et nous avons

déjà toutes les peines du monde à faire face aux dépenses les plus indispensables.

Dans les circonstances difficiles, quand tout espoir est disparu du côté de la terre, Dieu intervient et fait agir les grands ressorts de son amour et de sa toute-puissance. Il suscite des hommes capables de pourvoir aux besoins les plus pressants. Le Père Frédéric fut l'instrument de la divine Providence. Il avait un de ces grands cœurs comme il en faut aux jours des malheurs. S'oubliant lui-même, il n'hésite pas à se sacrifier. Comme saint Paul, après avoir été apôtre de la prière, de la parole et de l'exemple, il veut l'être de la charité. Le vrai disciple redit en temps opportun la parole du divin Maître : *Misereor super turbam*. Car pour comble de malheur, la disette sévissait en Palestine. Le Père Frédéric en était fort affligé. Aux pauvres ordinaires que nourrit quotidiennement la Terre Sainte s'ajoutaient ceux qui avaient été

frappés dans leurs biens au cours du récent hiver. Le Père Marie-Alphonse de Ratisbonne dans ses *Annales de Notre-Dame de Sion* raconte en détails la cause de l'état désastreux qui régnait à Jérusalem et dans les alentours. « La sécheresse est désolente, dit-il, pas de pluie, pas une goutte d'eau dans les citernes. Il faut la chercher au loin et à très grand prix. Nous sommes au milieu de décembre et nous essuyons les chaleurs de juillet. Tout ce qui a été semé est perdu ; tout ce qui a été planté dessèche sur pied. »

Dans le numéro suivant, il devait annoncer des malheurs plus grands. Une révolution atmosphérique s'était opérée et avait causé des dégâts incalculables. » Le soleil fit plus que s'arrêter comme du temps de Josué, écrit-il ; il se retira complètement on ne sait dans quelle région. Un vent glacial nous fit passer tout à coup et sans transition, des chaleurs équatoriales à la température de Sibérie. On pouvait se

croire avec Jules Verne, dans les mers du Pôle Nord. En effet, le 29 décembre, la population de Jérusalem et de la contrée tout entière se réveilla dans un épais linceul de neige. On pouvait penser que comme d'ordinaire en Orient, ce spectacle étrange ne durerait que quelques heures et que durant la journée tout aurait disparu. Il n'en fut pas ainsi, cette fois. A l'instar de Paris et du Détroit de Behring, la neige s'accumula de plus en plus et le froid augmenta d'intensité. Ce n'est que vers le milieu de février, que notre hiver a cessé ses rigueurs. Les pertes sont grandes : orangers, citronniers, oliviers, figuiers, cognassiers ont énormément souffert et cependant ce sont les principales ressources du pays. En attendant la nouvelle récolte, la ruine est générale et la population meurt de faim. *Annales de N.-D. de Sion, mars 1880.*

Pour nous qui habitons les contrées du Nord, et qui sommes protégés contre le froid par de confortables maisons

et par la quantité de combustible que nous y brûlons, il est peut-être bon de faire remarquer pour saisir la gravité de la situation, qu'en Palestine il y a peu de bois et pas de charbon et que les gens accoutumés à coucher sur les toits plats de leurs demeures, pour avoir un peu d'air frais n'ont aucun habit chaud pour se vêtir. Cet hiver inaccoutumé et rigoureux était donc une véritable calamité publique. En présence de si grands malheurs, le Père Frédéric était ému de compassion. Aimant Dieu par-dessus toute chose et de toutes les puissances de son âme, il aimait aussi son prochain comme lui-même. Il avait l'intelligence de ce que souffre le pauvre, le nécessiteux. « Oui, se disait-il à lui-même, la France malgré ses erreurs et ses infidélités, reste toujours le pays de la générosité, le pays de la vraie charité chrétienne. On lui demande sans cesse ; on lui demande immensément. Sa charité est inépuisable. » Il tourne donc ses regards vers la terre classique des

croisades, pour conserver au culte catholique les Lieux Saints, patrie du divin Sauveur et berceau du christianisme. Avec un désintéressement tout surnaturel, (car il n'ira même pas voir sa famille) il s'offre au Très Révérend Père Custode pour faire une tournée au pays natal afin d'intéresser les fidèles d'une manière plus directe et plus prompte au triste sort des sanctuaires de Terre-Sainte. Cette idée, il l'a puisée dans ses longues oraisons, au pied du Très Saint-Sacrement. Il la présente maintenant à son supérieur. Grâce à l'ascendant que la vertu et l'expérience manquent rarement d'exercer dans les circonstances désespérées, il a vite convaincu les membres du conseil de l'opportunité de cette démarche. Cette proposition est reçue comme une inspiration du ciel. Voici en quels termes, le Discrétoire du 21 mars rédigeait sa délibération: « Vu le manque d'aumônes pécuniaires dans la caisse de Terre-Sainte et considérant que les aumônes

qui seront transmises dans la suite seront insuffisantes pour les besoins journaliers et ordinaires de la Custodie, le Révérend Père Custode propose que le Très Révérend Père Vicaire Custodial se rende en France pour une quête extraordinaire et que le Très Révérend Père Procureur aille en Espagne pour obtenir de son gouvernement une certaine somme, prélevée sur les fonds destinés à l'Oeuvre de Terre-Sainte. » Non seulement le Discrétoire approuve le projet mais il reconnaît que c'est l'unique moyen de sortir de cette crise que traverse la Terre Sainte.

« Persuadée que les enfants de cette fille ainée de l'Eglise partagent ce même intérêt que leur gouvernement lui a toujours montré, la Custodie de Terre-Sainte plongée aujourd'hui dans la détresse et se trouvant dans l'impossibilité de pouvoir faire face aux nombreuses et graves charges qui lui incombent, fait le plus pressant appel à leur générosité. C'est dans ce but, que le

Père Frédéric de Ghyvelde, missionnaire apostolique, Vicaire Custodial de Terre-Sainte, interrompant brusquement les nombreuses occupations de sa charge se rendra en France, où l'Oeuvre de Terre-Sainte est déjà établie, pour demander avec une humble confiance à la charité française une aumône extraordinaire pour Nazareth, Bethléem et Jérusalem. » *Extrait de la supplique de la Custodie auprès des fidèles de France, citée par le Courrier du Canada, 31 août 1881, page 3, colonne 1.*

« Je m'embarquai pour la France en passant par Rome, où m'appelait la voix du Révérendissime Père Général pour me confier des instructions spéciales, relatives à ma mission. Sa Paternité Révérendissime me donna la bénédiction séraphique pour nos deux à trois mille tertiaires de France, auprès desquels il me recommanda avec toute la bienveillance de son cœur. Son Eminence le Cardinal Préfet me donna les

plus paternels encouragements. Sa Sainteté Léon XIII, visiblement ému en apprenant notre détresse, nous dit en nous bénissant et en répétant cette bénédiction avec une expression de tendresse qui nous émut jusqu'aux larmes : « Recevez donc, chers Enfants de Terre-Sainte, cette bénédiction spéciale que vous sollicitez du Vicaire de Jésus-Christ, qui vous la donne dans toute sa plénitude pour votre mission et pour tous vos bienfaiteurs. » C'était en d'autres termes, l'ancienne bénédiction que le Pape donnait à celui qui exposait sa vie pour le recouvrement des Lieux Saints. Elle renfermait tous les souhaits que contenaient les touchantes prières de l'itinéraire, et la sollicitude qu'ont toujours montrée les Souverains Pontifes envers le pays qui a vu naître le Sauveur. « Seigneur, Dieu tout-puissant, était-il dit à l'heure du départ, dirigez votre serviteur dans les sentiers de la paix et de la prospérité. Servez-lui de consolation dans la route, d'ombre

pendant la chaleur du jour; d'abri, durant la nuit, la pluie et le froid; de soutien, dans la lassitude; de secours, dans l'adversité; de bâton, dans les passages difficiles et de port, dans le naufrage. Que votre Ange Raphaël l'accompagne afin qu'il puisse arriver sain et sauf à destination et parvenir au port de la vie éternelle.

« C'est ainsi que munis de ces précieuses faveurs, dit-il, nous quittâmes la Ville Eternelle, plus confiant que jamais en la divine Providence pour nous rendre là où nous appelait la voix de la sainte obéissance. » *Courrier du Canada*, 31 août 1881, page 2, colonne 1.

Le Père Frédéric arrive à Paris au commencement de mai et se retire au Commissariat de Terre-Sainte, sous la garde du Révérend Père Victor Bernardin. Il est alors dans toute la plénitude de sa force. Les nombreux travaux, auxquels il s'est livré n'ont pas encore altéré sa santé. Prematurément

blanchi sous le poids des fatigues et des chaleurs d'Orient, il passe, à l'âge de quarante-trois ans, pour un vieillard et en reçoit tous les honneurs et les égards. Evêques, prêtres et laïques lui font bon accueil. Bientôt il rayonne dans les centres les plus populeux et les plus sympathiques de Paris. Pendant plusieurs semaines, il expose aux fidèles les nécessités de plus en plus urgentes de la Terre Sainte. Il fait un vibrant appel en faveur des sanctuaires de Palestine à Saint-Louis dans l'Isle, à Notre-Dame de Lorette, et à Notre-Dame de Chartes. Nous avons le commencement de sa conférence faite, le jour de la Sainte Trinité, à Saint-Nicolas des Champs. « Envoyé de Jérusalem, la ville sainte, par nos Supérieurs majeurs, avec le mérite de la Sainte Obéissance, accompagné des plus paternels encouragements de Son Eminence le Cardinal Préfet de la Propagande et muni d'une bénédiction toute spéciale du Saint-Père, nous sommes venu en

France pour faire un humble et confiant appel à votre compatissante charité pour les grands besoins des Saints Lieux, dont les pauvres Enfants de saint François sont restés les seuls gardiens durant tant de siècles. »

Dès le berceau du christianisme, l'Apôtre des Nations s'était préoccupé auprès des Galates et des Corinthiens de la situation pénible de Jérusalem. Le temps des splendeurs de la ville sainte n'était déjà plus. La cité forte de David, la capitale opulente de Salomon était déjà déchue de son rang et dépouillée de sa gloire. Réduite à la condition de mendiante, elle tournait vers des régions plus fortunées un regard suppliant et leur tendait une main amaigrée par les souffrances et les privations. Depuis dix-huit siècles, le temps loin de réparer les désastres d'alors, n'a fait qu'amonceler sur des premières ruines des ruines nouvelles. La terre est devenue stérile, les édifices délâbrés. Ces vignes, aux grappes merveilleuses,

dont l'Écriture nous a laissé le souvenir, ont perdu de leur générosité. Les plaines de Saaron, d'Esdrélon et de Jéricho qui portaient l'abondance dans les greniers de Jérusalem, ne savent plus produire que de maigres épis. Ces montagnes, dont les flancs et les cîmes se paraient d'une verdoyante chevelure d'arbres fruitiers, ne présentent plus aux regards fatigués des pèlerins que leurs squelettes décharnés et osseux. Les malédictions du *Dominus Flevit* ne sont pas de simples imprécations, des désirs stériles et impuissants; elles portent effets et se perpétuent d'année en année, de siècle en siècle. Les besoins de la Terre Sainte toujours grands, deviennent immenses en temps de disette.

Le Père Frédéric rappelle les chevauchées d'antan, les grands coups d'épée portés par les Beaudoin, les Godefroy de Bouillon, les saint Louis. C'est à neuf reprises différentes, c'est trois cents ans durant que nos pères ont

guerroyé pour l'honneur du nom chrétien. La France a un illustre héritage à défendre, des droits trop beaux pour les laisser tomber en d'autres mains. Derrière la question religieuse se dresse donc aussi une question nationale.

Dans un aperçu magnifique, il montre saint François, visitant en missionnaire la Syrie, l'Egypte et la Palestine, étonnant le Sultan par l'audace de sa foi et la grandeur de son désintéressement ; puis établissant ses frères dans ces contrées, où la peine capitale est décrétée contre tout chrétien qui en franchit les limites. « Plus de six siècles se sont écoulés depuis que les disciples de François d'Assise ont pris possession des Sanctuaires de la Palestine et malgré les persécutions de toute nature inséparables d'une vie passée au milieu de la barbarie musulmane, ils sont restés au poste d'honneur. Le royaume français, fondé par des prodiges de valeur ne put durer que quatre-vingts ans et ces hommes portant sandales, ceints

d'une corde de laine blanche, sans autre armure que la prière, sans autre bouclier que la persévérante énergie de leur foi, se sont succédé d'âge en âge autour des augustes sanctuaires du Calvaire et de la Crèche. Cette dynastie religieuse, toujours soumise à la même règle, soutenue par la pauvreté et l'oraison, n'a jamais failli à la haute mission que les Souverains Pontifes lui ont confiée. Elle veille encore, nuit et jour, sur le Tombeau de Notre-Seigneur et sur les endroits où Dieu s'est plu à multiplier ses miracles et à manifester avec plus d'éclat les admirables effets de sa justice et de sa miséricorde. Dans ces contrées cependant, les ennemis de notre sainte religion sont perfides et redoutables, appuyés comme ils le sont, par l'or et la puissance de la Russie. C'est à vous, catholiques, qu'il appartient de vous opposer à leurs empiètements, en secourant de vos aumônes les religieux qui représentent la chrétienté et défendent ses intérêts. Serait-il convenable

que la splendeur des fêtes catholiques soit éclipsée par la beauté des cérémonies des schismatiques, qui officient souvent dans la même église. Mais il ne suffit pas d'entretenir, il faut acquérir, rebâtir ou réparer les sanctuaires que le temps et les guerres ont détruits ou ébranlés. »

« Donner pour les Lieux Saints, c'est continuer, dans la mesure du possible, l'œuvre des croisades, ce beau mouvement de foi, qui précipita l'Occident sur l'Orient, où la France s'est couverte de gloire aux yeux de toutes les nations. Votre générosité ne sera pas sans profits spirituels. Vous aurez part à toutes les prières, bonnes œuvres et mortifications accomplies par les religieux de Terre Sainte. De plus, trente mille messes sont célébrées sans honoraires à l'intention du Souverain Pontife, des Princes catholiques et des Bienfaiteurs. Ce chiffre paraît exagéré, mais ne l'est pas, à cause du nombre des religieux qui font le service dans

les sanctuaires. Pour avoir droit à ce trésor incomparable, il suffit de faire une offrande proportionnée à ses moyens. Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, fait ensuite la répartition de ces suffrages, selon sa justice et sa bonté. »

Son invitation si légitime et si pressante ne pouvait manquer de trouver écho dans les cœurs. Le résultat cependant ne répondit pas à ses espérances, surtout aux besoins urgents et nombreux, qui se faisaient sentir en Terre-Sainte. Depuis son départ, la France avait été le théâtre des plus tristes événements. L'anticléricalisme avait marché à grands pas. Chacun de ses pas avait foulé un droit catholique. L'état des esprits n'était plus le même. Les sectes maçonniques étaient les maîtres du pays et imposaient leurs volontés. Par une contradiction inouïe dans les fastes de l'histoire, la France qui protégeait de son bras armé les Franciscains en Orient, les chassait ignomi-

nieusement de son propre territoire. Le 29 mars 1880, Jules Ferry, Président de la République, avait signé le décret d'expulsion de tous les religieux. Le 5 novembre suivant, les agents de la force publique se présentaient au numéro 83 de la rue des Fourneaux et pénétraient dans le Couvent des Franciscains, en brisant à coups de haches deux portes et une fenêtre, protégées par de solides barreaux de fer. Au seuil du Commissariat de Terre-Sainte, on proteste, on revendique ses droits, on présente des pièces justificatives. Tout est inutile. Le Commissaire de police est inflexible, inexorable comme une consigne et demeure sourd à toute représentation. Sa réponse est aussi puérile que cynique. « Le Commissaire de Terre-Sainte, dit-il, peut rester; mais le Franciscain doit partir. Agents, amenez-le ainsi que ces messieurs qui l'entourent. »

Cette expulsion forcée dura treize jours. Entre temps, on réclame auprès

du Ministre des Affaires Etrangères. Le 17 novembre, le Commissaire de police de l'arrondissement de Vaugirard vint apporter l'arrêt du Préfet de police, autorisant le personnel du Commissariat de Terre-Sainte à rentrer dans leur domicile.

Cette maison, en effet, établie en 1856, par le Révérend Père Bernardin Montefranco et autorisée, en 1859, par l'Empereur Napoléon III, avait son existence légale. Monsieur Constant, Ministre de l'intérieur des Cultes, consulté par Monsieur Fracynet, au sujet du décret du 29 mars 1880, avait répondu en date du 29 juillet de la même année : « Je n'hésite pas à considérer en ce qui me concerne la Custodie et le Commissariat de Terre-Sainte comme légalement reconnus et ne tombant pas dès lors sous l'application du décret du 29 mars. » C'était la restriction, qu'avait faite Assuérus, en faveur d'Esther. *Non pro te, sed pro omnibus.*

Pour les autres religieux, la loi avait

suivi son cours. Ces hommes qui avaient rendu d'énormes services dans les arts, les sciences et la culture du sol, avaient été arrachés de force de leurs couvents et dispersés aux quatre coins de l'univers. Ceux qui avaient combattu sur les champs de bataille de 1870, ou qui avaient soigné les malades et les blessés, dans les hôpitaux militaires étaient obligés d'aller chercher partout ailleurs qu'en France la liberté qu'ils avaient conquise au péril de leur vie. On la leur refusait maintenant au pays natal. Leurs biens avaient été confisqués. Ils n'avaient apporté avec eux que ce qu'on n'avait pas pu leur enlever : l'estime du peuple et les trésors de la sainte pauvreté. De fortes amendes, la prison même attendaient ceux qui se mettaient en contravention avec cette loi injuste et persécutrice. Les mauvais journaux avaient fait grand tapage pour désorienter l'opinion publique. Le baillon avait été imposé aux organes catholiques. Dans cette campagne de

dénigrement contre les religieux, les fidèles à leur insu, avaient subi l'influence de ces menées impies. La foule, légère comme toujours, avait fini par s'accoutumer à ces spectacles abrités sous le manteau de la loi.

Telle était la situation politique et religieuse de la France, au moment où le Père Frédéric faisait sa tournée de charité. Ces obstacles de tous genres étaient loin de favoriser sa pieuse entreprise. En conséquence, les résultats furent minces et insuffisants pour les besoins du moment. Dans les circonstances, il était impossible de continuer la quête, en faveur de la Terre-Sainte. Par ce quasi-insuccès, Dieu, dont les desseins sont impénétrables, l'appelait sur un autre champ d'Apostolat.

Cependant son zèle, en passant à Rome, a été fructueux. Le 4 janvier 1882, le Préfet de la Propagande avertit le Révérendissime Père Général des Frères-Mineurs que la Sacrée Congrè-

gation vient de recommander de nouveau la quête du Vendredi-Saint en France et de prier les évêques de remettre ces offrandes au Très Révérend Père Commissaire de Terre-Sainte.

Voyage au Canada

Le hasard n'a rien à faire dans le gouvernement du monde, pas même dans les circonstances imprévues de la vie où les esprits superficiels lui font l'honneur d'occuper une place importante. C'est la Providence, la bonne Providence de Dieu qui conduit tout. Quand les moyens humains sont épuisés, elle intervient d'une manière sensible, si c'est nécessaire, pour aider et consoler ceux qui ont une confiance illimitée en sa toute-puissance. C'est ce qui en est arrivé en faveur du Père Frédéric.

Un soir, le missionnaire de Terre-Sainte causait familièrement avec Monsieur l'abbé Victor Fernique, dans le salon du Commissariat. Ce prêtre était un des organisateurs du pèlerinage des Nobles à Jérusalem. Il parlait de la

Terre Sainte avec une connaissance parfaite et un enthousiasme communicatif. Tout Paris a pu admirer ses nombreuses vues sur Jérusalem, Bethléem et Nazareth. Ses conférences étaient fort achalandées : car c'était un causeur charmant, un musicien consommé, et un photographe accompli. Par son intermédiaire, le Père Frédéric avait été invité à Saint-Nicolas-des-Champs, où le bon Curé lui avait permis de faire la quête en faveur des Sanctuaires en détresse.

Dans le moment, il discutait encore les meilleurs moyens à prendre pour solutionner la question financière, quand, par un hasard qu'on appelle ordinairement fortuit, mais bien prévu et bien voulu de Dieu, on parla incidemment de Monsieur l'abbé Léon Provancher. C'était un autre organisateur de pèlerinage en Terre Sainte, une des gloires de la science canadienne. Ami sincère de l'Ordre franciscain, il avait même fait des démarches sérieu-

ses pour le restaurer sur les bords du Saint-Laurent, comme l'atteste la lettre du 21 février 1866. Aussi tenace dans ses idées que persévérant dans ses efforts, il n'avait pas abandonné son projet. A cette époque, il faisait encore des instances auprès du Révérend Père Léon Patrem pour l'amener au Canada visiter les fraternités du Tiers-Ordre et en créer de nouvelles. Afin de le gagner plus facilement à sa cause, il lui avait proposé une tournée en faveur des sanctuaires de Terre-Sainte. Mais de nouvelles difficultés surgissaient. « J'ai lu avec intérêt la lettre de votre évêque et je crois comme vous que d'après sa manière de voir, il vaut mieux différer une quête au Canada Le Révérend Père Vicaire de Terre-Sainte n'a pu vous voir à Rome; il est en ce moment à Paris, 83, rue des Fourneaux. Je lui envoie votre adresse, afin qu'il puisse converser avec vous; car je ne crois pas qu'il ait renoncé à son idée d'aller un jour ou l'autre faire appel à la charité

des catholiques du Canada en faveur de la Custodie franciscaine de Terre-Sainte. » *Lettre écrite de Payrat-le Château, 12 juin 1881, par le Père Léon Patrem.*

Connaissant maintenant le zèle de Monsieur Provancher, nos lecteurs comprendront mieux l'intérêt que pouvait avoir pour le Père Frédéric la conversation de Monsieur l'abbé Victor Fernique. Cet entretien lui faisait d'autant plus plaisir qu'il venait de recevoir la lettre du Père Léon Patrem lui conseillant d'aller voir cet ami, à son hôtel Saint-Sulpice. Avant de se reposer, le Père Frédéric, qui se privait de sommeil presque à volonté, prit la plume et écrivit la lettre suivante à Monsieur Provancher. « Je viens d'apprendre avec consolation que vous êtes à Paris; j'étais désolé de n'avoir pu faire votre connaissance à Jérusalem et de ne vous avoir pas rencontré à Rome, à votre passage. Je serais si heureux de pouvoir personnellement et de vive

voix exprimer toute notre plus profonde gratitude pour l'intérêt tout fraternel, que vous portez à notre mission de Terre-Sainte et pour tout le bien que vous nous faites. Je désire absolument vous voir ; si vous venez au Commissariat nous en serons très honoré ; mais nous craignons d'être indiscret ; ayez donc, très cher Monsieur, la bonté de m'accorder un *petit moment* à votre hôtel au jour et à l'heure où vous serez libre. *Paris, 14 juin 1881.*

La réponse ne se fit pas attendre. Le rendez-vous eut lieu à l'hôtel Saint-Sulpice. Monsieur Léon Provancher revit avec plaisir le prédicateur qui l'avait ému jusqu'aux larmes au cours du chemin de la croix prêché le Vendredi-Saint, dans les rues de Jérusalem, en présence d'une foule de pèlerins venus de toutes les parties du monde pour assister aux imposantes cérémonies de la Semaine Sainte. Il en profita pour lui parler de tous ses projets. Il ne s'agissait rien moins que de

fonder une revue pour faire connaître l'Oeuvre de Terre-Sainte et d'amener au Canada un franciscain pour visiter les fraternités du Tiers-Ordre. Le Père Léon Patrem se prêtait assez volontiers à ces combinaisons si le Révérendissime Père Général les approuvait. A toute éventualité, il avait assuré à Monsieur Provancher *son petit concours au journal de Terre-Sainte*, en lui envoyant de temps en temps les nouvelles les plus intéressantes pour faire la chronique. « Merci encore une fois de votre amabilité à mon égard, dit-il. Devant votre insistance, j'aurais mauvaise grâce de décliner cette mission. Je vous promets donc, que si on veut bien m'en charger, je ne ferai aucune difficulté d'aller au Canada vous serrer la main, comme à un ami de fraîche date, c'est vrai, mais par le cœur, le dévouement et la sympathie, un vieil et bon ami. » *Payrat-le Château, 14 juin 1881.*

Le Père Léon Patrem pouvait s'exprimer ainsi, parce qu'il connaissait

bien les sentiments du Révérendissime Père Général. Le Très Révérend Père Raphaël d'Aurillac, Provincial de France les avait communiqués à tous ses religieux dans une lettre circulaire en date du 16 janvier 1881. « Dans le cas d'une suppression, plusieurs voies s'ouvriraient devant vous. Notre Ordre entretient des missions sur tous les continents de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Parmi ces missions, nous pourrions choisir selon l'attrait de nos âmes et l'inspiration de Dieu. Deux cependant nous conviennent davantage, la Terre Sainte, où les besoins de sujets français ne cessent de se faire sentir, malgré les recrues que nous avons pu fournir dans notre pénurie. En second lieu, le Révérendissime Père Général nous commande une contrée non moins sympathique à tous les cœurs franciscains et français : le Canada. Cet immense pays, où notre langue, notre caractère et nos mœurs ont survécu dans plusieurs diocèses, serait heureux

de recevoir les enfants de saint François, qui furent jadis ses premiers missionnaires. Plusieurs fois déjà les évêques du Canada se sont adressés au Ministre Général pour renouer la chaîne des traditions franciscaines. Il n'a pas été possible encore de les satisfaire. Qui sait si la Providence ne se servira pas d'une autre révolution, pour faire sonner bientôt l'heure de ce rétablissement. » *Lettre du R. P. Raphaël, 16 janvier 1879.*

Monsieur l'abbé Provancher, avec son caractère décidé et ardent, n'était pas homme à remettre au lendemain, ce qu'il pouvait faire le jour même. Il crut que les circonstances étaient favorables pour la réalisation de son projet. Il écrivit tout de suite à Rome. Le Révérendissime Père Bernardin de Portogruaro le connaissait bien. Il en parle au Très Révérend Père Custode dans sa lettre du 6 avril 1881. Dans sa correspondance du 25 du même mois, il est encore bien plus explicite. Il dit for-

mellement qu'il serait heureux de pouvoir établir un Commissariat de Terre-Sainte au Canada. « Votre Paternité ayant l'occasion de parler à ce digne prêtre canadien pourrait demander des renseignements et préparer le terrain. Au Canada, la population est bonne et les évêques nous sont très sympatiques. Il me semble qu'une quête extraordinaire dans cette région donnerait une récolte satisfaisante d'aumônes, très utiles dans la détresse actuelle de la Custodie. La connaissance pratique des lieux et des personnes nous permettra de juger, s'il est opportun de nommer un commissaire et de savoir qui on doit nommer. » La réponse du Très Révérend Père Custode montre l'intérêt qu'il prend à l'affaire en question. « Si avant Pâques, j'avais connu votre sentiment au sujet d'un Commissariat au Canada, j'aurais profité de la venue à Jérusalem de ce digne prêtre canadien, très affectionné à l'Ordre et plein d'enthousiasme pour la Terre Sainte. J'es-

père que le Frère Liévain a conservé son adresse et que je pourrai peu à peu préparer le terrain. » *19 mai 1881.*

La lettre de Monsieur Provancher solutionna immédiatement les négociations qui se faisaient entre Rome et Jérusalem. Le Père Général envoya une obédience au Commissariat de Terre-Sainte à Paris. Elle était datée du 14 juillet, fête de saint Bonaventure. En voici la teneur. « Par les présentes, avec le mérite de la sainte obéissance, nous mandons au T. R. P. Frédéric, vicaire de notre Custodie de Terre-Sainte, de se rendre au Canada pour s'entendre avec Nos Seigneurs les Evêques du pays, au sujet de la création d'un Commissariat de Terre-Sainte et de l'établissement dans leurs diocèses respectifs, de la quête prescrite par les Souverains Pontifes en faveur des Lieux Saints, confiés à la garde de nos religieux et dont les nécessités deviennent de plus en plus urgentes. Dans ce but, nous accordons bien paternellement la béné-

diction séraphique au même Père Frédéric et nous le recommandons instamment à la bienveillance des Evêques auxquels il se présentera. »

Il serait difficile d'exprimer la joie du Père Frédéric en recevant une telle mission. « Cette contrée, dit-il, si visiblement bénie du ciel nous était spécialement chère, parce que nous avions appris en Terre Sainte, comme les bonnes populations canadiennes aiment sincèrement le bon Dieu et que nous connaissions leurs sentiments de filiale affection pour leur mère-patrie, notre chère France et que nous allions fouler d'un pied ému ce sol arrosé autrefois des sueurs et du sang des premiers missionnaires, enfants comme nous du grand Patriarche d'Assise. » *Courrier du Canada*, 31 août 1881.

Quand l'obédience arriva de Rome, Monsieur Provancher avait déjà quitté Paris depuis le 19 juin. Son itinéraire comportait l'Angleterre où il devait visiter, à Londres, le British Museum

et s'embarquer le 23, à Liverpool, sur le Moravian. Ayant retenu sa cabine d'avance, il ne put attendre le compagnon qu'il voulait amener au Canada. Il lui dit donc un fraternel *au revoir*.

L'homme propose, mais Dieu dispose ; car le 19 juillet, le Père Frédéric écrivit à Monsieur Provancher : « Le Père Léon qui se rappelle à votre sympathique souvenir, pour des circonstances imprévues, ne put se rendre au Canada. C'est votre humble serviteur que le Révérendissime Père Général y envoie comme visiteur de toutes les fraternités du Tiers-Ordre soumises à son obédience. »

« Je partirai samedi, 30 de ce présent mois, non par Liverpool, mais par Le Havre et de là à New-York, où nous avons plusieurs couvents de l'Ordre, religieux italiens et allemands. Ayez donc la bonté de me répondre deux mots à *New-York, Saint-Francis Church*, et me dire quand et comment

je pourrai me rendre chez vous. » *Lettre du 19 juillet 1881, Paris.*

Le Père Frédéric quitta Paris la veille du départ pour le Havre, et reçut une cordiale hospitalité chez le vénérable directeur du Tiers-Ordre, qui l'invita à parler d'Assise et de Jérusalem. C'était le premier jour du triduum préparatoire au Grand Pardon d'Assise. Le lendemain, il présida encore la réunion des Tertiaires dans la chapelle de Saint-François. Après un court entretien sur les vertus religieuses, propres aux gens du monde, après avoir recommandé son voyage et sa mission aux prières de la fraternité, il se dirigea vers le bassin de l'Eure, pour s'embarquer sur le *Saint-Laurent*, superbe bâtiment de la Compagnie Transatlantique.

Le Havre, ville moderne et entièrement consacrée au commerce, ne possède pas de monuments bien remarquables, si ce n'est l'église Notre-Dame, qui date du XVI^{ème} siècle et l'Hôtel de

ville, bâti dans le style des châteaux, sous François Ier, pour rappeler sans doute le bon goût du véritable fondateur de la ville.

La note caractéristique de cette belle cité havraise est l'activité débordante de son port. Exceptionnellement favorisée par sa situation maritime, elle est pour la mer du Nord, ce qu'est Marseille, sa rivale, pour la Méditerranée. Elle contrôle le cinquième des négociations de la France.

Sur le bateau, le Père Frédéric rencontra tout un groupe de religieuses, qui avaient vécu aux Etats-Unis. C'étaient les Supérieures des Petites Sœurs des Pauvres, qui revenaient de leur chapitre général. Elles lui parlèrent avec enthousiasme de toutes les merveilles que la charité chrétienne opère dans ces contrées de l'Amérique du Nord, et l'assurèrent que les Canadiens seraient heureux de contribuer à l'entretien et à la restauration des Sanctuaires de Palestine.

Dans son journal, le Père Frédéric raconte avec un charme de description qui la rend fort intéressante, sa traversée de l'Atlantique. La première journée fut sombre ; la seconde, tumultueuse ; la troisième, plus calme. A la quatrième, il jouit d'un spectacle d'une grandeur et d'une majesté incomparables. La tempête faisait rage sur la haute mer. Les vents mugissaient dans les cordages. Les flots se battaient les uns contre les autres et se déchaînaient sur le navire comme pour le briser et l'engloutir. Les cris des matelots se mêlaient au bruit des vagues et rendaient le spectacle lugubre et effrayant. La nuit qui suivit se passa au milieu des tonnerres et des éclairs. Le danger était tel que les plus expérimentés en étaient dans l'effroi. Les cinq jours suivants, les passagers se trouvèrent à la lettre comme Christophe Colomb, sur une mer ténébreuse. Ils ne voyaient pas à cinquante pas devant eux. Enfin le neuvième jour, ils sor-

tirent de cette obscurité et passèrent brusquement d'un froid sensible à une chaleur presque accablante. Avec le brouillard, s'était évanoui le charme que les passagers s'étaient promis du spectacle curieux de la pêche à la morue sur les immenses bancs de Terre-Neuve. Ils les avaient passés le veille. En retour, de nombreuses troupes de marsouins vinrent avec une allégresse visible les saluer au passage et les récréer innocemment par les évolutions aussi gracieuses que variées qu'ils faisaient sur les flancs écumants du navire, qui désespérait, malgré sa double machine et sa force prodigieuse de neuf cent chevaux-vapeur, de les vaincre à la course et de rompre leurs joyeux ébats, en les précipitant dans les vertigineux tourbillons formés par sa puissante hélice. Un peu plus loin, un autre spectacle charma leurs regards. Une bande de souffleurs passaient majestueusement sur la surface de la mer, devenue tranquille et unie comme une glace, en

lançant, à une grande hauteur, une eau blanchissante d'écume, qui donnait aux yeux fascinés l'image de toute une flottille de bateaux-pêcheurs, à la coque noirâtre et aux voiles blanchissantes. La nuit suivante fut d'une beauté ravissante. Un calme parfait régnait dans les airs et sur les eaux. Les étoiles scintillaient dans le ciel azuré, comme des diamants et se réfléchissaient parfaitement au fond des abîmes. Les vagues formées par le mouvement du navire semblaient jouer ensemble et brisaient quelque peu la monotonie de l'horizon sans borne.

Le lendemain, la mer resta calme ; la chaleur augmenta encore et la journée ne fut signalée que par l'impatience des passagers à découvrir les côtes du Nouveau-Monde. Enfin le 10 août, après avoir parcouru trois mille trois cent quinze milles marins, au lever du soleil ils aperçoivent terre. L'arrivée en Amérique par le port de New-York est une des émotions les plus vives qu'éprouve

le voyageur, même s'il a eu la bonne fortune de faire escale dans les grands havres du monde. La nature a créé un cadre grandiose à cette métropole du commerce américain. Le bateau sans ralentir sensiblement sa vitesse côtoie Staten Island et Long Island toutes semées d'habitations à demi perdues dans des massifs d'arbres. A l'entrée de la rade se dresse la majestueuse silhouette de la statue de la Liberté. Plus le paquebot s'approche de la pointe de Manhattan où se concentre la vie commerciale et financière de la cité, plus les gratte-ciel se dessinent dans le lointain. Ces édifices colosses, à la charpente d'acier et au caractère audacieux n'excluent pas la beauté. Ils forment le digne arrière-plan du port de New-York.

Au débarcadère eut lieu la visite de la douane, visite minutieuse et tout à fait à l'américaine. Le Père Frédéric se rendit ensuite chez les Franciscains, qui desservent la magnifique paroisse

de Saint-François. Il fut agréablement surpris de la situation religieuse de ce grand centre commercial. Il pensait que les Etats-Unis, colonisés par les Puritains, la secte la plus fanatique de l'Angleterre, étaient restés complètement sous le régime protestant. Il croyait que les groupements religieux n'étaient que de simples missions. Grand fut son étonnement en voyant de nombreuses églises catholiques parfaitement organisées, entourées d'écoles, d'hospices et d'hôpitaux. Il y avait alors à New-York une soixantaine de paroisses catholiques, sans compter les églises et les chapelles des ordres religieux qui travaillaient de concert avec le clergé à l'agrandissement du règne de Dieu dans les âmes. « J'ai pu observer avec une douce satisfaction, et la foi sincère et la charité active des catholiques d'Amérique. Nos Pères y desservent deux grandes paroisses. Celle de Saint-François, qui compte près de six mille catholiques n'a que trois missionnaires

qui binent tous les dimanches et chaque jour de fête pour y célébrer les cinq messes fixes et exigées par l'Ordinaire, pour les besoins des fidèles. De plus, nos Pères ont à Saint-Antoine, une paroisse beaucoup plus considérable. Ils ne sont en tout que cinq et doivent avec cela pourvoir aux besoins spirituels de toute la colonie italienne qui ne compte pas moins de trente mille âmes, éparpillées sur tous les points de la métropole. »

Cette activité religieuse et cet esprit d'organisation dont il était témoin, étaient bien faits pour surprendre un étranger accoutumé aux coutumes séculaires de l'Orient et de la vieille Europe. Le zèle de nos Pères, en effet, avait tout transformé les quartiers qu'ils habitaient. Le Père Frédéric en fut fort édifié. Les communions aux premières messes étaient nombreuses. Les cantiques de la troisième et de la quatrième messe étaient exécutés à la perfection. Enfin la messe solennelle chantée par

deux orchestres-chœurs, l'un de jeunes gens et l'autre de jeunes filles, le ravit. Dans l'après-midi, il assista aux Vêpres et à la Bénédiction du Très Saint Sacrement; puis aux Litanies suivies d'une seconde Bénédiction du Très Saint Sacrement. Cette assiduité aux offices religieux l'avait tellement enthousiasmé qu'il s'écrie avec un air de satisfaction à la fin de sa narration: « Voilà comment les catholiques sanctifient le saint jour du dimanche, en Amérique. »

Son passage, à New-York, coïncidait avec le temps des vacances. A titre d'encouragement, les enfants des écoles avaient une récréation solennelle. C'était grande excursion. Le Père Frédéric y fut invité. A l'heure précise, les enfants se trouvaient au rendez-vous. Leur nombre se montait à huit cents, sous la surveillance des bonnes sœurs tertiaires. Un nombre presque égal de parents s'étaient joints à eux. Il y avait en tout quinze cents personnes, installées sur deux embarcations amarrées l'une à

l'autre, de forme cylindrique, à deux étages, vraie cité flottante et trainée à grande vitesse par un remorqueur vigoureux à travers le golfe, bien avant dans les terres. La journée ne fut pas sans incident, ni accident. « Il y a dix ans, raconte-t-il dans un journal des Trois-Rivières, j'accompagnais à New-York, tous les petits enfants de la paroisse de Saint-Antoine à qui nos Pères faisaient faire une grande excursion, par eau, durant les vacances. Un puissant engin amenait avec rapidité la joyeuse troupe. Pendant qu'elle prenait joyeusement ses ébats sur le double pont du bateau, on entendit tout à coup un cri d'effroi. Un enfant venait de tomber à l'eau. Il resta une grande demi-heure dans le fleuve. Le petit ne savait pas nager. Le canot de sauvetage l'atteignit enfin ! On le trouva flottant sur les eaux. On attribua sa conservation au scapulaire, qu'il portait sur lui. » Le Trifluvien, Samedi 29 août 1891.

« Rentré le soir au couvent, seul dans ma chambre, lorsque je me suis mis à réfléchir, sur tout ce que j'avais vu et entendu dans cette singulière journée, je croyais rêver et je me sentais dans un autre monde. » Il n'était guère accoutumé à cette vie américaine, où les usages sont si différents de ceux d'Europe et d'Orient. Il admirait cette aisance respectueuse avec laquelle parents et enfants allaient au prêtre, pour tout ce qui les intéressait.

Le Père Frédéric resta encore quelques jours à New-York pour traiter avec le Père Charles Vissani des intérêts de la Custodie de Terre-Sainte. Sur les conseils de Monsieur Provancher, il abandonna le projet de visiter l'Ouest des Etats-Unis et du Canada. Sans plus tarder, il dit adieu au Révérend Père Commissaire et aux religieux de notre couvent de Saint-François. Un train rapide le lança vers une contrée nouvelle, évangélisée autrefois par les Pères Récollets. Il devait

en faire son pays d'adoption. « J'ai bien hâte, avait-il écrit, d'arriver sur cette terre où nos Pères ont tant travaillé. Je viens avec le désir d'y travailler aussi, non plus grâce à Dieu, pour convertir, mais pour raffermir dans la vertu. *Qui justus est, justificetur adhuc*, et pour m'édifier au milieu des bons et des fervents catholiques du Canada. J'ai grande espérance dans la mission que je viens de remplir au milieu de vous. Après Dieu, c'est à vous que je devrai le plus dans ce succès. Aussi daigne le Seigneur vous le rendre au centuple dès cette vie, avec une riche récompense un jour, au séjour des élus. Fiat! Fiat! »

C'est le 24 août que le Père Frédéric arriva à Lévis. La journée était humide et brumeuse. Des nuages, chassés vers le nord par les vents du Sud, s'amoncelaient dans le firmament. Le soleil luttait vainement contre les masses de vapeur qui se dégageaient de la terre et du grand fleuve. Le temps était à la

pluie. Monsieur Provancher avait demandé au postillon de se rendre à la gare pour lui enlever tous les embarras que l'on éprouve, en débarquant sur une terre étrangère.

Sur le traversier, qui fait la navette entre Québec et Lévis, le Père Frédéric peut admirer le site avantageux de la vieille cité de Champlain, dont la beauté frappe tous ceux qui l'aperçoivent pour la première fois. A demi-voilée par la brume, qui attache ses flocons de neige au rocher, il contemple avec étonnement la superbe citadelle perchée comme un nid d'aigle à près de 333 pieds de hauteur. Les édifices de toutes sortes qui s'étaient en amphithéâtre sur les flancs de la montagne font de Québec une des villes les plus attrayantes du monde. Un coup d'œil jeté en arrière lui révèle aussi l'aspect enchanteur de la Pointe-Lévis.

Bientôt nos deux voyageurs, montés en voiture, s'acheminent par la Grande Allée vers le chemin Saint-Louis. Après

avoir passé devant les bâties du Parlement et les résidences qui l'environnent, ils traversèrent le champ de bataille, où tomba en 1759, Wolfe, vainqueur, et où l'infortuné Montcalm trouva, dans la défaite, une mort glorieuse. La nature a fait cette campagne magnifique; mais la main de l'homme l'a encore embellie. Elle était alors dans le plein épanouissement de sa richesse. Les moissons jaunissantes alternaient avec le beau vert de ses pâturages. Quel splendide panorama! Les grands arbres de la route laissaient apercevoir discrètement les falaises sud du Saint-Laurent et la chaîne plus éloignée des Alléghany. Une fois l'église de Sillery passée, la voiture arrive, en peu de temps à l'extrémité du promontoire d'où l'œil découvre à cent cinquante pieds plus bas le gracieux village du Cap-Rouge. Il est caché sous les chênes et les bouleaux blancs, comme un nid rempli d'oiselets, dans un fouillis de verdure.

Cet endroit est idéal. On l'appelle le Cap-Rouge depuis le commencement de la colonie, à cause de la couleur de ses roches schisteuses. Ce nom s'est étendu à tout le val environnant et à sa petite rivière, qui subit deux fois le jour le caprice de la marée montante et descendante. C'est là près de l'église, que Monsieur l'abbé Provancher avait sa résidence. Construite en bois, elle était fort simple; mais l'aspect en était très agréable. Une grande variété d'arbres l'enveloppaient de verdure et de floraison. Les cactus et autres fleurs exotiques ornaient les niches des fenêtres et toutes sortes de plantes couvraient les plates-bandes du jardin. Un arbre, par la greffe, portait plusieurs fruits différents. Les muguets, les balsamines et les verveines vivaient en bonne harmonie avec les oignons, les carottes et les choux. C'est dire que Monsieur Provancher était fleuriste, botaniste et horticulteur tout ensemble. Il aimait les variétés sans négliger pour

cela la symétrie. Cet ami de la nature était un homme d'étude et de science. C'était de plus un charmant causeur. Rien ne lui faisait plaisir comme de recevoir à sa table. Sa maison n'était pas moins hospitalière que les anciens monastères qui recevaient gratuitement les pèlerins, qui cheminaient vers la Terre Sainte ou qui en revenaient. La fraternité chrétienne y régnait dans toute sa simplicité et toute sa douceur. C'est avec une figure toute rayonnante de joie, que Monsieur Provancher reçut le Père Frédéric, qu'il avait invité à descendre chez lui. Mademoiselle Julie, la bonne ménagère des vieux temps, aussi pieuse que dévouée, était ravie de posséder un tel serviteur de Dieu. Mary, charmante comme une fleur, ne tarda pas à l'affectionner. C'était un personnage dans la maison, que cette petite fille de cinq ans. Nièce de ce prêtre savant, elle réclamait ses droits quand elle les croyait lésés. Elle se plaindra bientôt des longues absences

du Père Frédéric. « Quand reviendra-t-il ? » demande-t-elle un jour. Comme son oncle lui répondait qu'il ne le savait pas, elle riposta : « C'est bien comme si ce père n'était pas à nous. » Cette réflexion naïve qu'on trouve dans plusieurs lettres de Monsieur Provancher avait bien fait rire toute la maisonnée. C'est dans ce milieu sympathique, que le Père Frédéric reçut la plus cordiale hospitalité.

Le lendemain de son arrivée, son hôte le conduisit à l'archevêché de Québec, et le présenta à Sa Grandeur Monseigneur Elzéar Taschereau, Métropolitain de la Province ecclésiastique que formait le Bas-Canada. Porteur d'une lettre du Révérendissime Père Général, le Père Frédéric expose sa double mission : celle de négocier l'établissement de la quête du Vendredi Saint et celle de visiter les fraternités du Tiers-Ordre déjà érigées. Après avoir lu attentivement la Bulle *Inter Cætera* de Pie VI, qui prescrit *In virtute Sanctæ Obedien-*

tia, une quête pour les Lieux Saints, Monseigneur répondit « J'ai de la Congrégation de la Propagande la défense, sans restriction, de ne permettre aucune quête. » Le Père Frédéric fit remarquer que cette défense ne pouvait en aucune manière viser l'Oeuvre de Terre-Sainte. L'ordonnance était tombée en désuétude à cause des malheurs des temps, mais n'avait jamais été révoquée. Les raisons qui l'ont provoquée sont aujourd'hui les même qu'autrefois. Il fallut à ces fins consulter la Sacrée Congrégation de la Propagande. La réponse fut donnée, le 17 novembre 1881. « Votre Grandeur n'ignore pas, écrivait le Cardinal Siméoni, l'intérêt que les Souverains Pontifes ont toujours porté à l'Oeuvre de Terre-Sainte, instituée pour le rachat et la conservation des Lieux Saints. Par ces temps difficiles, les secours envoyés en Terre-Sainte ont beaucoup diminué. Comme la fondation d'un Commissariat est tout à fait conforme aux lettres pontificales, je ne

doute pas que Votre Grandeur ne reçoive avec charité le religieux nommé Commissaire et ne l'aide selon ses moyens à remplir sa mission avec profit. »

Après une telle recommandation venue de Rome, les évêques ne délibérèrent pas. D'un consentement unanime, le désir du Saint-Siège fut considéré comme un ordre. Le 24 mars 1882, une lettre collective des évêques de la Province Ecclésiastique de Québec ordonnait une quête annuelle en faveur de la Terre-Sainte. Après avoir résumé la vie du Christ, en rappelant les principaux faits qui ont illustré certains endroits, elle se terminait ainsi : « En souvenir de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il a été réglé que cette quête se ferait le Vendredi Saint, afin de donner aux fidèles l'occasion de témoigner par l'offrande d'une obole, leur amour et leur reconnaissance à celui qui a répandu tout son sang pour notre rédemp-

tion. Quel est celui qui n'aimera pas à contribuer en quelque chose pour ces vénérables sanctuaires? »

« A ces causes et le saint nom de Dieu invoqué, nous réglons et ordonnons ce qui suit : Chaque année, pendant l'office du matin, le Vendredi Saint, une quête sera faite, pour la Terre-Sainte, dans les églises de cette province. Le produit en sera envoyé aussitôt que possible au secrétariat du diocèse pour être remis à qui de droit. Cette quête sera annoncée, le dimanche des Rameaux, par la lecture du présent mandement et les autres années, suivant la formule ci-jointe. »

Dans sa miséricorde infinie, le bon Dieu avait béni les efforts de l'humble franciscain et avait couronné, d'un plein succès, la mission que lui avait confiée l'obéissance. Le Très Révérend Père Raphaël d'Aurillac, Ministre Provincial de France annonçant cette bonne nouvelle à ses religieux peut ajouter : « De plus, l'évêque des Trois-Rivières

a accepté en principe la fondation d'un Commissariat, dans sa ville épiscopale. »

Cette œuvre gagna tout de suite la sympathie de tous les cœurs et reçut l'accueil le plus bienveillant de la part des fidèles et du clergé. Tous furent heureux de contribuer à l'entretien et au rachat des sanctuaires. Les chaleureux remerciements du Très Révérend Père Custode de Terre-Sainte à Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal, montre la générosité des Canadiens. « Votre belle offrande, écrit-il, nous arrive comme une bénédiction céleste au milieu de nos angoisses et des graves besoins de la Terre Sainte. Que Votre Grandeur daigne en agréer au nom de la Custodie l'expression sincère de ma plus vive reconnaissance pour elle et pour tous ses diocésains, qui par là, acquièrent un droit si large à tous les privilèges spirituels accordés aux bien-faiteurs de Terre-Sainte. » *Jérusalem,*

19 octobre 1882, à Mgr Fabre, arch. de Montréal.

De son côté, le Père Frédéric est toujours resté fort reconnaissant envers ceux qui lui ont aidé dans sa mission difficile. Voici ce qu'il écrit au Cardinal Taschereau à ce propos : « En arrivant au Canada, pour la première fois, en 1881, dans le but de renouer les anciennes traditions, laissées par nos Pères Récollets, les premiers apôtres de la Nouvelle-France, c'est vous, Eminence, qui m'avez accueilli avec une paternelle bonté et qui avez ménagé l'entier succès de ma première démarche, celle d'établir collectivement et à perpétuité la quête de la Terre Sainte, dans toute la Province de Québec, dont vous étiez alors le seul Métropolitain. C'est votre religieux diocèse, qui dès la première année s'est inscrit en tête de tous les autres, par sa généreuse offrandes pour tous les Lieux Saints. »
Dédicace de la Vie de N.-S. J.-C. à son Eminence le Cardinal Taschereau.

Le Commissariat de Terre-Sainte

La Terre Sainte reléguée à l'extrémité de la Méditerranée, aux portes du Levant, isolée au milieu d'un peuple infidèle, privée de communications faciles avec les nations civilisées, a besoin d'un lien qui la rattache à la chrétienté. Ce lien est le Commissariat établi dans les principaux centres d'Europe et d'Amérique. Cette institution aussi vieille que saint Paul qui parcourait l'Achaïe et la Macédoine pour recueillir des offrandes en faveur des pauvres de Jérusalem, a toujours existé depuis, sous une forme ou sous une autre.

En 1882, les évêques de la Province ecclésiastique de Québec avaient établi la quête du Vendredi Saint, en faveur

des sanctuaires de Terre-Sainte. En accomplissant cet acte de foi et de piété, ils avaient compris qu'une maison de l'Ordre Franciscain devenait nécessaire. Dès le 26 décembre 1881, le Père Frédéric peut écrire à Monsieur Léon Provancher : « Le Commissariat, sans autre ordre, doit s'établir aux Trois-Rivières. La chose se négocie actuellement à Rome et le public, ici, l'ignore encore. Gardez, s'il vous plaît, jusqu'à nouvel ordre, les aumônes et tous mes autres objets jusqu'à l'établissement définitif du Commissariat. Le Révérendissime Père Général pense envoyer ici une petite colonie de trois ou quatre religieux. Dieu soit béni ! C'est vous qui en aurez le premier mérite devant Dieu, parce que, sans vous, nous ne venions pas au Canada : voilà déjà une grande récompense. »

Les Révérendes Mères Ursulines des Trois-Rivières, dans une lettre datée du 16 février 1882, parlent de cette fondation comme d'un fait accompli.

« Nous formons, Révérend Père, des vœux bien sincères pour le parfait rétablissement de votre santé et nous nous considérons comme très heureuses de pouvoir contribuer pour quelque chose à l'établissement au Canada d'un Commissariat de Révérends Pères Franciscains. Nous ne sommes pas sans apprécier hautement les services que les Pères de l'Ordre ont rendus autrefois à nos vénérables fondatrices, services dont la tradition a conservé et conservera toujours le souvenir. S'il nous était permis de regretter la modicité de nos ressources, nous nous plaindrions de ne pouvoir faire davantage. » (16 février 1882).

Ce projet, favorisé par le Ministre Général, le Custode de Terre-Sainte et l'Evêque des Trois-Rivières, fut cependant différé *sine die*. Les événements semblaient le contrecarrer. Chaque fois que les négociations étaient sur le point de réussir, des obstacles imprévus et incontrôlables surgissaient. D'abord ce

fut la guerre que l'Angleterre déclara à l'Egypte; ensuite la maladie grave du Père Frédéric; enfin la division du diocèse des Trois-Rivières. Entre temps la question du Commissariat restait à l'ordre du jour.

« Quant à mon retour au Canada, si la saison chaude peut refaire un peu mes forces (je n'ai plus que quelques mois d'administration) je m'abandonne totalement entre les mains de mes supérieurs. Je sens qu'il est nécessaire que les pauvres enfants de Saint-François reprennent au Canada une petite portion d'une mission, qu'eux, les premiers, ont fondée tout entière. De ce côté-là encore, je vois que l'ennemi de tout bien travaille rudement à faire échouer tous nos projets... Prions donc et prions beaucoup pour que Dieu se mette du côté de ses vrais serviteurs et *si ergo Deus pro nobis, quis contra nos*. A M. Léon Provancher, Jérusalem, 17 mai 1883.

L'année suivante, Monsieur Léon Provancher est en Terre-Sainte à la tête de onze pèlerins. Le 22 avril, il écrit qu'il est à Emmaüs. Il passe cinq jours en compagnie du Père Frédéric, s'entretenant du Canada et faisant une récolte d'insectes et de plantes de toutes sortes. Revenu au Cap Rouge, il sollicite le retour du Père Frédéric auprès de Monseigneur Laflèche, qui lui répond : « Le bon Père Bernardin, Général des Franciscains m'a écrit l'hiver dernier concernant l'établissement d'un commissariat de leur Ordre, dans le diocèse des Trois-Rivières. J'ai dû lui répondre que je ne pouvais rien régler à présent et qu'il fallait attendre auparavant la solution finale de la division de mon diocèse. Je serais certainement heureux de revoir au Canada le bon Père Frédéric. Sa parole éloquente pourrait nous être d'un grand secours dans les luttes actuelles contre l'envahissement des erreurs modernes, dans notre pays si heureux jusqu'à ces temps

derniers. Prions bien le bon Dieu, ajoutait-il, d'aplanir les difficultés et de mener à bonne fin ce projet. » 20 novembre 1884, Mgr Laflèche à M. Léon Provancher.

Un échange continuuel de correspondance avait lieu entre Rome et Jérusalem, entre le Père Frédéric et Monsieur Léon Provancher. « J'ai reçu votre dernière lettre avec le plus sensible plaisir. Je donne connaissance à Rome des bonnes dispositions de Monseigneur Laflèche. 28 novembre 1884... Ma santé est bonne et extra belle, je pense, à condition de ménager un peu plus le frère Ane, comme disait notre séraphique Père. C'est une peine pour moi et une véritable humiliation de manger tant, de dormir tant et de pouvoir travailler si peu. Qui sait, si avec un peu plus de prudence que la première fois, le climat du Canada ne se montrerait pas, lui aussi, un peu plus bénin pour moi à une seconde apparition. Le Père Marcel et moi, nous sommes entre les

maines de nos supérieurs dont le grand et quasi insurmontable embarras à l'heure présente se trouve dans le manque de sujets pour le service actuel de la Mission ou Custodie de Terre-Sainte. Jérusalem, 28 novembre 1884.

« Je ne désespère pas, écrivait-il une autre fois, de faire un second voyage en Amérique. La charité des fidèles en fera les frais. J'y pense surtout quand je songe que mon premier voyage ne m'a coûté guère plus de cent dollars. Etant sur les lieux, je pourrai parler de vive voix à Monseigneur Laflèche et facilement persuader Sa Grandeur qu'un Commissariat avec un Père et un Frère ne coûterait pas même un centin à son diocèse, qu'on le divise ou qu'on ne le divise pas. Priez pour la réussite de ce projet et faites prier beaucoup à cet effet et même si vous le jugez opportun, écrivez à notre Ministre Général. Je sais qu'il vous écoute. Du reste, *Tentare, non nocet*. Avec quel plaisir je reverrais ce cher pays du

Canada pour lequel j'ai offert ma vie et que j'offre encore, si ce petit sacrifice pouvait devant Dieu contribuer en quelque chose au bien des âmes. Fiat! Fiat!

Celui, qui obtint des résultats pratiques pour la fondation du Commissariat, fut Monsieur l'abbé Raymond Caisse, procureur du Séminaire des Trois-Rivières. Ce prêtre à l'esprit entreprenant et méthodique venait de faire son pèlerinage de Terre-Sainte. Il avait vu de ses propres yeux l'état précaire des sanctuaires et les luttes acharnées des schismatiques pour s'en emparer, soit par ruse, soit par violence. Cet état de chose l'avait profondément affligé.

De son côté, le Père Frédéric avait solutionné devant lui les difficultés qui semblaient différer indéfiniment son retour et l'avait prié de s'occuper de cette question, qui intéressait au plus haut point la Terre-Sainte.

En arrivant au Canada, Monsieur Raymond Caisse alla saluer Monseigneur Laflèche et lui parla tout de suite de son mandat. Le 6 octobre 1887, il pouvait écrire au Révérendissime Père Général : « Je suis revenu de Jérusalem avec le vif désir de voir vos Pères s'établir au Canada. Ce qui m'a inspiré ce désir, c'est la simplicité, la régularité et la pauvreté évangélique, dans laquelle vivent encore les enfants de Saint-François. Je me suis dit à moi-même : dans mon Canada, cette partie du monde catholique, où la foi est encore si vive, où la morale est conservée si pure relativement aux autres pays que j'ai parcourus, il y a deux grands maux qui nous menacent. Ces maux, ce sont le luxe et l'intempérance. Si nous avons des enfants de Saint-François prêchant partout, par leurs paroles et leurs exemples, l'humilité et la tempérance, nous aurions en eux le remède le plus puissant contre l'excès du luxe et de l'ivrognerie. Plein de cette

idée, je suis revenu dans mon pays auprès de mon évêque bien-aimé. J'en ai parlé à Sa Grandeur qui m'a paru goûter cette idée. Les Pères de Jérusalem m'ayant assuré qu'ils ne demanderaient que la permission de s'établir sans aucun secours pécunier de la part de l'évêque, Monseigneur n'aurait aucune objection.

Les circonstances ne pouvaient pas mieux favoriser une telle demande. Léon XIII dans son bref du 26 décembre 1887, nous en donne les raisons. « Présentement notre bien-aimé fils Bernardin Portogruaro, ministre général des Frères Mineurs de Saint François d'Assise, dit de l'observance, nous fait exposer, qu'avec les années les besoins croissent sans cesse et que les ressources fournies par les aumônes des fidèles ne suffisent plus à la garde des Lieux Saints. Le motif en est surtout qu'un siècle s'étant écoulé depuis la dernière constitution du Pape Pie VI, d'heureuse mémoire, les Ordinaires

regardent cette prescription comme tombée en désuétude, la négligent et n'apportent plus à recommander les aumônes pour les Lieux Saints, la sollicitude convenable. Aussi le Révérendissime Père Général nous a-t-il supplié que nous daignions pourvoir à cet état de choses dans la plénitude de Notre pouvoir apostolique. Ayant à cœur une garde d'une si grande importance, désirant acquiescer aux prières qui nous sont adressées, en vertu de Notre autorité apostolique, nous décrétons par les présentes et à perpétuité, que Nos Vénérables Frères, les Patriarches, Archevêques et Evêques et autres Ordinaires du monde entier, soient tenus par le lien de la sainte obéissance de veiller à ce que dans chaque église paroissiale de leur diocèse respectif, une fois au moins chaque année, soit le Vendredi Saint, soit au gré de l'Ordinaire, un autre jour à son choix, les besoins des Lieux Saints soient recommandés à la charité des fidèles.

De plus, par la même autorité, Nous interdisons et défendons expressément que l'on ait l'audace ou la témérité de changer ou convertir en autres usages les aumônes perçues pour la Terre-Sainte, quel qu'en ait été le mode de perception. C'est pourquoi nous ordonnons que les aumônes recueillies de la manière qui a été dite, soient remises par le curé à l'évêque, et par l'évêque, au plus proche supérieur de l'Ordre de Saint-François, nommé Commissaire de Terre-Sainte. Quant à ce dernier, nous voulons qu'il les transmette sans retard à Jérusalem au Custode de Terre-Sainte, selon l'usage en vigueur.
26 décembre 1887.

Le Révérendissime Père Général avait déjà sollicité une fondation au Canada, sans pouvoir l'obtenir. Il fut donc enchanté de recevoir la lettre de Monseigneur Raymond Caisse au moment où le bref de Léon XIII allait incessamment paraître. Il écrivit donc au Très Révérend Père Provincial de

France : « Le moment semble opportun de mettre la main à l'œuvre. Nous sommes formellement demandés. Consultez votre définitoire et dites-moi, si la Province de Saint-Louis peut faire cette fondation. Pour commencer, trois Pères et deux Frères seraient suffisants. Je crois que sur les lieux il sera facile de trouver des tertiaires comme postulants. La fondation qui nous est offerte, est aux Trois-Rivières. L'évêque nous est très sympathique; mais, en ce moment, il ne peut nous aider. Les Pères pourront vivre dans une maison en location. Vous savez combien les fidèles du Canada sont désireux de revoir les fils de Saint-François, qui ont été leurs premiers missionnaires. Notre retour au milieu de ces catholiques fervents nous fournira une occasion de faire le bien et de trouver de nombreuses vocations. Avec le temps, nous pourrons former dans ce pays une province nouvelle et florissante. » *Lettre 1928 bis, page 4928 et suivantes.*

La réponse fut favorable et le Ministre Général écrivit à Monseigneur Laflèche en date du 12 février 1888. « Avec l'assentiment de Votre Grandeur, Monsieur l'abbé Caisse, Procureur de votre Séminaire, m'écrivait au mois d'octobre dernier pour nous proposer une nouvelle fondation aux Trois-Rivières. Votre Grandeur sait que cette fondation est dans nos désirs et qu'il en a déjà été question. »

« La Province de France accepte volontiers de commencer la fondation proposée et de ressusciter, avec l'aide de Dieu et la protection de Votre Grandeur, les belles traditions laissées par nos Pères du Canada. Au début, nous n'enverrons que trois Pères et deux Frères, qui formeront la petite communauté et établiront en même temps le Commissariat de Terre-Sainte. Le supérieur désigné est le Père Frédéric que Votre Grandeur connaît déjà et qui est heureux de retourner au Canada, dont il a gardé un si bon souvenir. Notre

devoir est d'informer Votre Grandeur. Nous attendons sa réponse pour préparer le départ qui pourra se faire vers le mois de mai ou de juin. »

Sans plus tarder, le Révérendissime Père Général fait venir en toute hâte le Père Frédéric pour lui confier la mission importante de restaurer l'Ordre Franciscain au Canada. « En vertu des présentes lettres, avec le mérite de la sainte obéissance, que le Père Frédéric, prêtre et profès de notre Province Saint-Louis et ex-Vicaire-Custodial de Terre-Sainte quitte de suite la ville de Jérusalem et se rende à Rome par le plus court chemin, pour se rendre ensuite au Canada, comme Commissaire de Terre-Sainte. *4 avril 1888.*

Dans une lettre particulière, le Révérendissime Père explique sa pensée. « Pour traiter de la nouvelle fondation, j'ai besoin de parler au Père Frédéric, avant qu'il s'en aille au Canada. Je veux lui donner quelques instructions particulières. Comme je dois partir dans les

premiers jours de mai pour la Sainte Visite, que le Père Frédéric et son compagnon, le frère Lazare, partent le plus tôt possible de Jérusalem et qu'ils viennent directement à Rome, où ils ne me trouveront pas, s'ils retardent quelque peu. 4 avril 1888, au T. R. P. Custode.

Le lendemain de la réception de l'obédience, le Très Révérend Père Jacques de Castelman écrit au Ministre Général : « Aujourd'hui même, 18 avril, le Père Frédéric part pour Rome, en compagnie du Frère Lazare. » Le nouveau Commissaire de Terre-Sainte était fort content de sa mission. Depuis qu'il avait quitté le Canada, il y était toujours resté attaché par des souvenirs que rien ne pouvait effacer, par des désirs de retour qui allaient de plus en plus grandissant. L'année précédente encore, il avait écrit à Monsieur Léon Provancher une lettre qui ne laisse aucun doute sur ses sentiments : « J'apprends de Rome, qu'en ce moment on traite de mon retour possible au diocèse

des Trois-Rivières. Si le bon Dieu, par la voix de l'obéissance, m'envoyait à ce cher pays canadien, je regarderais cela comme une des plus grandes faveurs de ma vie; il y a tant de consolation à recevoir et tant de bien à faire. Ma présence n'est pas, ce me semble, tant nécessaire, qu'on ne puisse me remplacer et très avantageusement.

Cependant la joie de son retour au Canada n'est pas sans mélange. On éprouve un profond sentiment de tristesse, en quittant définitivement la Ville Sainte, en faisant ses adieux à ces augustes sanctuaires. Jérusalem, en dépit de sa déchéance et de sa pauvreté, attache à elle ceux qui vivent dans son enceinte avec esprit de foi et de piété. Tous ceux qui ferment les yeux sur le présent et qui cherchent au milieu des débris du passé autre chose que des rues tortueuses et des monuments antiques, trouvent ample matière à occuper leur esprit et leur cœur. On aime cette solitude et ce silence. La méditation est

facile à côté de ces rochers arides et de ces ruines amoncelées. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, on comprend l'amour du bon Dieu, la malice du péché et la vanité des richesses et des grandeurs humaines. Le jour où il faut quitter cette ville pauvre, désolée, si laide en apparence, on se surprend à pleurer et on s'écrit avec le Roi-Prophète : *« Si je t'oublie, ô Jérusalem, si tu n'es pas toujours la première joie de mon cœur, que ma droite se dessèche et s'oublie elle-même et que ma langue s'attache à mon palais. »*

Les religieux ne le virent pas partir sans regret. Tous l'estimaient déjà comme un saint. « On gardera un bon souvenir de lui, écrit le Père Godefroy Schilling, parce qu'il a été un parfait modèle du vrai fils de Saint-François. Sa piété enfantine, son humilité vraie et sincère, sa confiance inébranlable en Dieu au milieu des plus grands ennuis ont édifié tous ceux qui l'ont connu. Que le Dieu tout puissant bénisse sa

mission et qu'Il lui fasse trouver des bienfaiteurs nombreux et généreux pour qu'il puisse venir en aide à la Terre-Sainte. » *The Pilgrim and Messenger of St. Francis, Vol. I, page 397.* »

Il arriva à Rome le premier mai, alors que les fidèles étaient réunis dans toutes les églises et chapelles pour chanter les louanges de Marie. Modifiant ce qu'il avait écrit à l'évêque des Trois-Rivières, le Ministre Général décida que le Père Frédéric ne partirait qu'avec un compagnon. « La lettre pontificale, qui prescrit dans tous les diocèses la quête du Vendredi Saint m'est arrivée, avait écrit Monseigneur Laflèche. C'est pour-quoi j'accède très volontiers à la demande contenue dans votre lettre du 12 février et je permets à Votre Paternité de fixer ce Commissariat dans le diocèse des Trois-Rivières. L'état de gêne où se trouve mon diocèse ne me permet pas, à mon regret, de vous offrir d'autres secours que celui de cette autorisation. Plus tard, peut-être, il deviendra

possible de faire davantage et d'établir une communauté régulière de votre Ordre pour y travailler aux œuvres que lui a confiées la Providence. Ce serait un honneur pour moi de renouer la chaîne des anciennes traditions si malheureusement brisée par la protestante Angleterre. L'établissement d'un commissariat sera un premier pas dans cette direction, il faut l'espérer, et une pierre d'attente pour y relever l'ancien édifice franciscain, sur les bords du Saint-Laurent. Le retour du Père Frédéric, si bien connu ici, sera salué avec bonheur par nos bonnes populations. Les fraternités du Tiers-Ordre qui commencent à se multiplier recevront assurément une nouvelle et puissante impulsion sous la direction de vos pères que vous enverrez, ce qui contribuera grandement, j'en ai la douce confiance, à attirer la bénédiction du ciel sur notre peuple en général et sur notre diocèse en particulier. »

Le 9 mai, le Père Frédéric quitta Rome pour Paris. De là, il annonça à Monsieur Léon Provancher sa prochaine arrivée aux Trois-Rivières. « Deo Gratias! Avec le mérite de la sainte obéissance, je suis en route pour le Canada, comme Commissaire de Terre-Sainte, pour tout le Dominion. Le Frère Lazare m'accompagne comme *Socius*. Nous allons nous embarquer pour New-York, samedi prochain le 26. Excusez-moi, si je ne vous ai pas écrit plus tôt. Depuis plusieurs mois, ma position a été telle, que la veille, je ne savais pas ce que j'avais à faire le lendemain . . .

« Priez beaucoup et faites prier pour ma nouvelle mission: car j'aurai beaucoup à faire, mais j'ai une confiance illimitée en la divine miséricorde! 18 mai 1888, Paris, à Monsieur Provancher.

La nouvelle du retour du Père Frédéric fut bien accueillie par Monsieur Luc Désilets. « Que je suis heureux de

vous voir parmi nous enfin ! Aussitôt que vous aurez mis le pied à New-York, écrivez-moi, de suite, quel jour et à quelle heure vous serez à Montréal, afin que je sois là, à la gare Bonaventure pour vous recevoir avec votre compagnon. Monseigneur est actuellement en visite pastorale. Cela n'empêche que vous soyez bien vu et bien reçu. »

Le Père Frédéric quitta New-York le 13 juin au matin pour voyager sous la protection de saint Antoine... Il arriva à Montréal à minuit. Monsieur Luc Désilets l'attendait tout rayonnant de joie à la gare Bonaventure. Les voyageurs prirent le train de huit heures et arrivèrent aux Trois-Rivières vers onze heures. Monsieur le Chanoine F.-X. Cloutier était venu à leur rencontre. A la porte de l'évêché, Monsieur le Grand Vicaire Charles-Olivier Caron, et Messieurs les Chanoines réunis en conseil les reçurent *toto corde et animo*. En accueillant avec honneur

le Père Frédéric et son compagnon, les membres du Chapitre entraient pleinement dans les intentions de leur évêque qui avait écrit à son Grand Vicaire : « J'apprends avec plaisir l'arrivée à New-York du Père Frédéric et de son *Socius*. Qu'ils soient l'un et l'autre les bienvenus. Puissent-ils nous apporter les bénédictions que leurs anciens Pères apportèrent, il y a plus de 250 ans, à la terre canadienne. En attendant le plaisir de les voir, dites-leur que je prie le Seigneur de répandre sur leur personne et sur leur œuvre ses plus abondantes bénédictions. » *De Saint-Justin, 11 juin 1888.*

Cette réception si cordiale et quasi officielle de la part du Grand Vicaire Charles-Olivier Caron, en l'absence de Sa Grandeur Monseigneur Laflèche n'était pas seulement un échange de bons procédés et de politesse, mais constituait, en notre pays, un événement de haute importance au point de vue historique et religieux. L'arrivée du

Père Frédéric comme Commissaire de Terre-Sainte avec résidence aux Trois-Rivières, renouait la chaîne interrompue par notre changement d'allégeance, de cette longue suite de religieux qui, depuis seize cent quinze, avaient sans compter, donné le meilleur de leur esprit et de leur cœur pour l'avancement de notre beau et cher Canada.

Si l'histoire conserve avec vénération et reconnaissance les noms des Pères Jamay, Dolbeau et Le Caron et tant d'autres, il est juste que celui qui vient après une longue absence continuer leur tradition de pauvreté, de pénitence et de dévouement soit inscrit dans les archives nationales et dans le cœur de tous les Canadiens français.

Ce retour des Frères Mineurs devait être fécond en heureux résultats pour la religion. Bientôt sur ce sol fertile du Canada, l'arbre franciscain qu'on avait cru desséché jusque dans sa racine poussera de nombreux et vigoureux

rejetons et sera l'un des plus beaux ornements de l'Eglise canadienne.

A son arrivée au Canada, le Père Frédéric n'avait d'autre asile que celui de la charité et d'autres ressources que sa confiance illimitée en la bonté de Dieu. Sur la pressante invitation de Monsieur Luc Désilets, le nouveau Commissaire de Terre-Sainte accepta comme résidence temporaire le presbytère du Cap-de-la-Madeleine, pour y savourer à cœur joie la charité de cet ami dont la bonté avec le temps ne faisait qu'augmenter. La pensée d'organiser un lieu de pèlerinage en l'honneur de la Reine du Très Saint Rosaire n'était pas étrangère ni dans l'offre, ni dans le choix de cet endroit. Après le dîner, sur les trois heures, il s'y rendit dans le fameux canot traditionnel. Les cœurs étaient à la joie; Alfred, Petrus et Gédéon, les frères du curé, étaient dans l'embarcation et maniaient les avirons avec leur dextérité coutumière. La conversation était animée. Le passé,

le présent et l'avenir fournissaient des sujets palpitants d'intérêt. Gédéon, le seul des quatre frères Désilets que nous ayons intimement connu, nous disait que tous étaient heureux comme s'ils avaient revu un membre de la famille après une longue absence. De son côté, le Père Frédéric jubilait de se voir au Canada. Dans le transport de sa joie, le 9 juin, il avait écrit à Monsieur Léon Provancher : « Que le bon Dieu soit mille fois béni de la grande consolation que, dans sa bonté, il m'accorde de revoir ce cher pays où j'ai laissé les plus intimes affections de mon âme reconnaissante. » *New-York, 9 juin 1888.*

Au Cap de la Madeleine, il occupe la chambre qu'il a habitée en 1881, où il a tant souffert et tant prié. Devant lui se déroule à perte de vue le grand fleuve Saint-Laurent et les magnifiques prairies qui l'enserrent. Le va et vient des navires de toutes dimensions, depuis le transatlantique jusqu'au canot du

pêcheur anime ce paysage ravissant par sa grandeur, sa beauté et sa solitude. Sa joie est à son comble. « Que Dieu soit béni ! s'écrie-t-il encore une fois, nous sommes enfin arrivés à notre destination. Nous sommes arrivés sur le sol canadien, mercredi dans la nuit ; nous avons traversé Montréal sans nous arrêter ; nous avons passé quelques heures aux Trois-Rivières et comme Monseigneur Laflèche est en visite pastorale, nous sommes venus ici au Cap, dans la solitude pour attendre le prochain retour de Sa Grandeur dans sa ville épiscopale. »

« Je pensais prendre les chars, lundi prochain, avec mon *socius* le bon frère Lazare ; mais je viens d'apprendre que son Eminence le Cardinal est aussi en visite pastorale et comme j'ai besoin de voir Sa Grandeur personnellement, j'attendrai son retour à Québec pour me rendre au palais archiépiscopal. Je m'impose cette pénitence en arrivant : car j'ai un si vif désir d'aller vous voir

au Cap Rouge, que c'est une vraie pénitence que de devoir ajourner cette satisfaction. Cependant nous tâcherons d'établir une compensation. Si j'allais vous voir maintenant ce ne serait que pour quelques instants; je n'aurais de libres que les deux journées de lundi et de mardi: le reste sera absolument pris jusqu'à l'arrivée de Mgr Laflèche et, à son arrivée, j'aurai à traiter immédiatement la question de notre installation définitive dans son diocèse. » 18 juin 1888, Cap-de-la-Madeleine, à Monsieur Provancher.

« Mon voyage sera retardé jusqu'au retour de Son Eminence le Cardinal; du reste, il me faudra bien tout ce temps pour régler définitivement mon installation avec l'évêque des Trois-Rivières... L'affaire de la résidence réglée, je devrai expédier toutes mes lettres d'annonce aux évêques et ensuite je serai libre pour quelques jours. Or, je voudrais profiter de ces quelques jours pour vous voir au Cap Rouge et

causer plus longuement avec vous. » *A Monsieur Provancher, 20 juin 1888.*

Le Cardinal lui avait en effet écrit : « Je serai heureux de vous voir à Québec, où je dois retourner le 16 juillet. Comme marque paternelle de bonté, il l'avait béni et avait signé : Un enfant de Saint-François. Au jour fixé, il est au palais cardinalice pour présenter ses lettres patentes. Celle du Cardinal Siméoni contenait ces obligantes paroles : « Je recommande à Votre Eminence le Révérend Père Frédéric et je la prie de croire qu'elle fera plaisir à la Sacrée Congrégation de la Propagande, en accordant à ce Révérend Père la bienveillance et l'aide dont il a besoin pour l'accomplissement de sa charge. »

De retour au Cap-de-la-Madeleine, le Père Frédéric se cherche un emplacement pour bâtir. La Providence va y pourvoir. « Celui qui a soin des petits oiseaux du ciel et de l'herbe des champs ne refusera pas le pain et le vêtement

à ceux qui ont tout abandonné pour son service, » avait dit Monseigneur Laflèche à l'arrivée du Père Frédéric. Ce prélat, pauvre en biens de la terre mais riche en bonté, se demandait déjà comment il pourrait venir en aide à ceux qu'il acceptait si paternellement dans son diocèse. Dès le 21 juin, le Père Commissaire pouvait écrire à Rome : « Il nous sera difficile de trouver une maison en location ; en ville, les loyers sont chers. Pour ces trois ou quatre mois de bonne saison, nous nous arrangerons pour le mieux. J'ai l'assurance morale que Sa Grandeur Monseigneur Laflèche, à sa rentrée de sa visite pastorale, nous offrira un terrain des mieux situés de l'aveu de nos amis, pour y bâtir un Commissariat. Si Votre Paternité agréé la présente proposition, je la prie humblement de m'accorder sans retard l'autorisation formelle de bâtir cette nouvelle résidence. » *Cap-de-la-Madeleine, 21 juin 1888.* Cette permission fut donnée le 6 juillet par le

Révérénd Père André Lupori, délégué général.

Malgré la pénurie dans laquelle se trouvait le diocèse, Monseigneur Laflèche avait l'intention de faire sa large part. Dans une réunion capitulaire tenue le 8 août, Sa Grandeur exprime aux membres du conseil diocésain son désir de donner aux Pères de Terre-Sainte un terrain appartenant à la Corporation épiscopale. Cet emplacement serait d'environ cent pieds carrés. La proposition fut approuvée à l'unanimité. « Nous, évêque des Trois-Rivières, de l'avis et du consentement de notre Chapitre, nous cédon, transportons et donnons par les présentes, gratuitement et à perpétuité, au Révérénd Père Frédéric de l'Ordre des Franciscains de l'observance, en sa qualité de Commissaire des Lieux Saints, pour la puissance du Canada et à ses successeurs en office, pour l'usage du Commissariat que le Saint Siège a fixé dans le diocèse des Trois-Rivières, et

à jouir, dès ce jour et toujours, un arpent de terrain carré en superficie, situé à l'encoignure des rues des Champs (Laviolette) et du Pont (Saint-Maurice). »

Monseigneur énumère ensuite quelques motifs qui l'ont porté à faire ce don généreux. « La présente donation est faite de la part du soussigné, formant à lui seul corporation épiscopale des Trois-Rivières dans le but de contribuer dans la mesure de ses faibles moyens à l'entretien des Lieux Saints, afin d'attirer sur son diocèse la protection du ciel et la bénédiction du Seigneur. Cette donation est aussi faite en considération des biens spirituels que nous désirons obtenir pour nous et pour nos successeurs ainsi que pour le personnel actuel et à venir de notre évêché et du Séminaire des Trois-Rivières, tant prêtres que laïques, en autant que cela peut se faire, en conformité avec les règles établies par les Souverains Pontifes. » 12 février 1889.

Les travaux de construction commencèrent le 28 août 1888, sous la direction de Pierre Beaumier, même avant que l'acte de donation fut rédigé. « Le bon Dieu nous a béni outre mesure, écrit le Père Frédéric à Monsieur Léon Provancher. Tout va à souhait. Notre petit Commissariat, résidence de trois ou quatre religieux est fixé près de la gare, sur un terrain détaché du lot appartenant au Séminaire et qui est définitivement acquis à la Terre-Sainte. L'emplacement fait le coin *Nord* lorsque de la ville on se rend au Cap-de-la-Madeleine, belle position, sur le grand passage de toutes les belles paroisses de Saint-Maurice, Champlain, etc. Nous avons pris un arpent carré de terrain. Nous commençons aujourd'hui même les premiers travaux de bâtisse et nous serons logés provisoirement dans la nouvelle maison, vers novembre prochain. Je m'empresse de vous donner cette bonne nouvelle. » 27 août 1888.

Ce Commissariat n'était pas un mo-

nument capable d'attirer l'attention des passants. La permission de bâtir avait été restrictive. Le projet initial de faire seize appartements : huit en haut et huit en bas avait été rejeté. C'était tout simplement une maison ordinaire, construite en bois, sur solage en pierre. Elle mesurait quarante-deux pieds de long sur trente et un pieds de large, *le tout très confortable et le mieux aménagé pour le chauffage, l'hiver*. En haut, on avait placé les cellules et la petite chapelle, qu'on rendait belle à force de foi et d'amour. En bas, c'étaient les parloirs et les salles de communauté. Plus tard, un chemin couvert de 52 pieds de long et de douze de large partait de la rue et allait jusqu'au parloir. On ne tarda pas à appeler ce couloir : « *La galerie des Saints* », à cause des inscriptions et des nombreux tableaux qu'on y voyait. Au-dessus de l'entrée, on pouvoit lire en grosses lettres : Commissariat de Terre-Sainte. Le tout était do-

miné par une croix et les armes de l'Ordre, découpées sur bois.

Le 12 septembre 1889, le Père Frédéric prenait possession de sa nouvelle résidence, où il devait vivre de renoncement et de sacrifices. Dans cette solitude et ce recueillement profond qu'il s'était ménagés, la pauvreté régnait en reine et en maîtresse, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. On s'était bien rappelé les pressantes exhortations du séraphique Patriarche, dans son testament : « Que les Frères se gardent bien de recevoir ni église, ni maison, ni tout ce qu'on construit pour eux si cela n'est conforme à la sainte pauvreté que nous avons promise dans la Règle et qu'ils n'y séjournent qu'en passant, comme des étrangers et des voyageurs. »

A cette époque, le Père Frédéric avait sous sa juridiction deux nouveaux religieux, comme l'atteste l'obédience du 20 juin 1889, signée par le Très Révérend Père André Lupori, délégué général, et contresignée, le 24

juin, par le Père Othon, provincial de France. C'étaient le Père Fulcran et le Frère Florian. Ils étaient arrivés de France, le 11 septembre, par le « *Géographique* ». « Depuis plus d'un an, écrit le provincial de France, le Père Fulcran avait accepté avec bonheur d'aller travailler à une fondation au Canada. Sa nomination au couvent de Pau retarda son départ; mais ce bon Père nous déclara que rien n'était changé dans ses désirs et que si l'obéissance lui en laissait la liberté, il partirait le plus tôt possible. Sa démission a été acceptée par le définitoire et le Révérendissime Père a envoyé l'obédience. » *Collège Saint-Antoine, 29 juin 1889.*

« Ces deux religieux, lisons-nous dans une lettre du Père Frédéric, me sont d'une grande utilité; mais il faut les installer et avoir soin d'eux comme on a soin de deux frères. » *A Monsieur Provancher, 16 octobre 1889.*

L'année suivante, le Révérendissime Père Général envoya le Père Othon au

Canada pour régler définitivement une fondation depuis longtemps projetée. C'est à cette occasion que le Père Fulcran se rendit à Montréal pour y rester.

Pour une raison ou pour une autre, le Père Frédéric ne conserva guère les aides qui lui étaient donnés. Plusieurs ne comprenant pas sa vie extraordinaire voulurent l'imiter de trop près dans ses austérités. Ils ne purent résister à ce régime. Le frère Lazare était retourné à Jérusalem presque aussitôt après son arrivée. Le 18 juillet 1890, le Père Frédéric écrit à Monseigneur Laflèche: « Le frère Florian est parti pour Montréal et je reste seul avec Monsieur Martel (Frère Didace) qui n'est qu'un simple tertiaire séculier. Oserai-je prier Monseigneur de daigner accorder au frère Didace, comme étant actuellement mon *Socius*, de satisfaire au précepte de l'Eglise, en entendant, dans notre oratoire privé, la sainte messe les dimanches et fêtes d'obligation? »

Le 15 octobre 1895, il demande la même faveur pour un autre postulant. « Le jeune Victor Gagnon de votre ville épiscopale a été admis au Commissariat, à titre d'essai. Je lui ai donné, ce matin le grand habit du Tiers-Ordre et il passera l'hiver avec le frère Arcuse et moi, portant l'habit religieux dans l'intérieur du Commissariat et l'habit séculier au dehors. » *Le 15 octobre 1893.* Mais ce frère Arcuse ne put supporter le climat et retourna en Europe au bout de trois mois. Une lettre intime cependant nous révèle la ferveur de cette petite communauté si mobile. On nous saura gré de la citer. « Les deux frères qui sont ici avec moi, et moi, avons pris la résolution hier devant le Très Saint Sacrement, de vivre ici dans notre délicieuse solitude du Commissariat comme dans une Thébàide, gardant un silence absolu en dehors de la petite récréation du midi et de prier avec ardeur, afin que le bon Dieu nous fasse goûter le bonheur de la vie religieuse : mortifica-

tion intérieure, présence de Dieu partout et en tout temps, aspirations vers le ciel, beaucoup de souffrances pour les chers défunts et une compassion sans réserve pour les âmes affligées qui viennent de partout, ici et au Cap, pour demander la bénédiction séraphique. « *Aux Sœurs Franciscaines, le 2 janvier 1894.* C'est tout un programme de détachement de la terre, d'élévation vers le ciel et de dévouement pour le prochain vivant et défunt. C'est l'héroïcité de la vertu à la portée de ces âmes simples et ferventes.

Ce n'est qu'en 1895, que le Père Frédéric put obtenir un compagnon permanent. Le Père Augustin, religieux de Terre-Sainte, qui avait desservi à Montréal, la colonie italienne pendant plus de deux ans arriva aux Trois-Rivières, le 19 novembre, pour y résider jusqu'à sa mort. Cette nomination était des plus heureuses. Ces deux religieux étaient faits pour vivre ensemble. Ils se portaient une mutuelle vénération et mar-

chaient d'un même pas dans le chemin de la vertu. Ils trouvaient dans l'accomplissement du devoir cette joie réciproque que goûtent les saints dans la pratique du bien. Ils entretenaient à un haut degré cette douce émulation si sanctifiante, qui les poussait à se surpasser l'un et l'autre. C'était à qui serait le plus assidu à l'oraison, le plus fervent à l'autel et le plus dévoué au tribunal de la pénitence. Tous deux vivaient détachés de tout comme des personnes qui ne devaient pas voir le lendemain. Ils étaient la bonté même, bonté surnaturelle et légendaire, mais avec des caractéristiques bien différentes.

Le Père Augustin, doué d'une nature heureuse et prédisposé à l'oubli des injures comme des louanges, se faisait remarquer par sa ravissante simplicité. Sa grande barbe bien fournie lui donnait l'aspect d'un patriarche. Rarement nous avons pu admirer une tête de vieillard plus digne, plus belle et plus véné-

nable que celle de ce religieux. Sa conversation douce et lente rendait transparente sa belle âme. Confiant et expansif, il se livrait tout entier. C'était un cœur d'or.

Dans sa modeste sphère, il a fourni un ministère abondant et on ne peut plus sanctifiant. C'était l'ange consolateur des malades. Il les visitait avec la régularité d'un médecin qui suit attentivement ses patients. De plus, au confessionnal, il était d'une rare assiduité. Nous savons par nous-même le charitable empressement qu'il mettait à s'y rendre au premier appel. Aussi indulgent pour les autres que sévère pour lui-même, on le trouvait bon comme le Divin Maître. A son exemple, il se serait bien gardé de fouler aux pieds le roseau à demi renversé ou d'éteindre la mèche encore fumante. Personne mieux que lui méritait sur la terre le nom de père. Aussi l'appelait-on habituellement le bon Père Augustin. Quelque secret que soit l'auguste ministère

des âmes, nous avons pu apprendre par ceux qui s'adressaient à lui combien sa mansuétude était grande et sa patience inaltérable. Cette belle vie sacerdotale et religieuse s'est écoulée sans bruit et sans éclat, semblable à ces eaux paisibles qui passent entre deux rives fleuries, portant avec elles, la fraîcheur et la fécondité.

Le Père Frédéric, lui, était moins communicatif; son premier abord inspirait le respect plutôt que la confiance. C'était l'ascète préoccupé de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes. Tout en faisant régner dans son extérieur une aimable cordialité, il ne faisait de confidences que rarement et qu'à ses intimes qui lui avaient prouvé plus d'une fois, leur sincérité et leur fidélité. Il se ressentait sur ce point de son origine flamande; mais la douceur, qui est le fruit de l'humilité et la fine fleur de la charité, donnait à son commerce un charme singulier qui entraînait pour une bonne partie dans la sympathie

qu'il inspirait à tout le monde. Universellement estimé, non seulement à cause des belles qualités de son esprit et de son cœur, mais encore par son exquise simplicité, il embaumait du parfum de sa piété tous ceux qui l'approchaient. On le nommait ordinairement « *Le Saint Père.* » Cette expression dit par elle-même la profonde vénération dont on l'entourait. Semblable à ces arbres d'Orient dont les rameaux portent en toutes saisons des bourgeons, des feuilles, des fleurs et des fruits, il réunissait en lui les quatre âges de la vie. Sous sa couronne de cheveux blancs, il gardait avec parfaite harmonie, la simplicité de l'enfance, l'amabilité de l'adolescence, le sérieux de l'âge mûr et l'indulgence de la vieillesse. Tel était le Père Frédéric quand il reçut le Père Augustin au Commissariat. Ces deux admirables vieillards se complétaient l'un l'autre dans le travail de la sanctification. Quand l'un avait fini son travail, on aurait dit que la tâche de l'autre

commençait. Ce que le Père Frédéric était pour les foules, le Père Augustin l'était pour les particuliers. Ils ne pouvaient voir souffrir sans s'émouvoir. C'étaient deux saints, remplis d'une extrême charité pour les infirmes, les malades et les affligés. Dans leur foi simple et toute surnaturelle, ils n'hésitaient pas à demander au ciel de vrais miracles. Plusieurs proclament avec enthousiasme et reconnaissance en avoir obtenus par le secours de leurs prières. A leur mémoire est attaché un parfum de sainteté qui n'est pas encore disparu. On les considère comme les deux patriarches de la restauration franciscaine au Canada; on a vu tant de vertus dans ces deux hommes qu'on se demande encore lequel était le plus saint.

Dans les premières années, le Commissariat fut souvent laissé seul, à cause des pèlerinages du Cap-de-la-Madeleine et des autres prédications faites ici et là. Ils prêtaient volontiers aux curés des villes et des campagnes

leur concours empressé, chaque fois qu'il en étaient requis. Après ces courses apostoliques, le cœur plein d'allégresse et rendant grâces au ciel du bien qu'ils avaient fait, ils se hâtaient de regagner leur chère solitude pour y goûter à loisir le solide repos qu'on ne trouve qu'en Dieu. On aurait dit deux soldats battant en retraite après la victoire. On serait tenté de condamner un mouvement si peu conforme aux règles de la stratégie; mais les envoyés de Dieu ont leur tactique à eux. Ils savent que tout ce qui se fait de bien dans l'Eglise, ne s'obtient du ciel, que par la prière et la pénitence. Ils sentaient le besoin de se retremper dans la ferveur et de reprendre leurs rigoureuses pénitences. Ils vivaient comme des anachorètes, au souffle de toutes les saintes inspirations, donnant libre cours à leur générosité, osant toutes les hardiesses possibles d'abstinence et d'austérité, au point que leur existence était un jeûne perpétuel, un défi prolongé aux forces

corporelles. Pour ces géants de la mortification, quelques austérités supplémentaires avaient le goût et l'attrait d'une friandise.

Le jeûne, poussé sans s'en apercevoir jusqu'à l'héroïsme, était considéré comme la santé de l'âme et le salut du corps. La tradition rapporte qu'ils eurent beaucoup à souffrir dans cette résidence. Le régime alimentaire était d'une irréprochable simplicité. Les mets recherchés ne figuraient jamais sur la table. On vivait surtout de légumes. A la longue, le pain devenait d'une solidité et d'une résistance à toute épreuve. La seule ressource pour le mâcher était de le détremper dans l'eau. Le frère Gonzague, postulant d'alors, raconte qu'un jour il avait oublié de mettre du sel dans les aliments. A table, il s'en excusa auprès du Père Frédéric. Celui-ci lui dit : elles sont bonnes, très bonnes vos pommes de terre. C'est ainsi que je les aime. Une autre fois, il en avait bien trop mis. S'étant encore excusé de son

erreur, il reçut la même réponse : elles sont bonnes, très bonnes vos pommes de terre. C'est ainsi que je les aime. « Avec un tel homme, je pouvais rester cuisinier » dit-il. A l'occasion d'une visite, ils présentèrent à leur hôte distingué du fromage deux fois moisi et cela sans s'en apercevoir. Ils en faisaient leurs délices.

A cette époque, la vie religieuse, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus sanctifiant, voyait de beaux jours. Depuis longtemps, ils étaient morts au monde comme le monde l'était pour eux. Ne possédant rien sur la terre et ne voulant posséder rien autre chose que la sainte pauvreté qu'ils avaient promise au Seigneur d'observer, ils ne désiraient que les richesses et les joies du ciel. Unis par le lien surnaturel de l'obéissance, ils vivaient ensemble dans la paix, la prière et la charité. Leurs âmes atteignaient ces hauteurs de la contemplation, où l'intelligence et la volonté sont en communication directe avec la

divinité et s'abreuvent aux torrents de lumière et de force qui s'épanchent du sein du Père Eternel. La visite du Très Saint Sacrement était leur consolation et leur repos. Pendant que la lampe du sanctuaire suspendue à ses trois chaînettes se consumait lentement, eux attisaient dans leurs cœurs ce feu sacré qui allumait ensuite l'amour divin dans les bonnes populations qu'ils évangélisaient. « Comme nous faisons actuellement une communauté de quatre membres (deux pères et deux frères) auriez-vous l'extrême bonté de nous autoriser à faire dans notre oratoire privé les cérémonies religieuses qui se font dans nos résidences, v. g. chanter un petit salut, dire la messe à toutes les fêtes de l'année : Noël, Pâques, la Pentecôte et une messe basse et privée, dite de communauté, le Jeudi-Saint, sans garder la Sainte Réserve. » *Lettre, à Monseigneur Laflèche, 20 décembre 1895.*

Par cette vie de prière et de pénitence, ces cœurs droits étaient d'autant

plus près du ciel qu'ils étaient plus détachés de la terre. Ils méritaient d'être choisis par Dieu pour être les instruments de ses divines miséricordes. Ils n'avaient pas besoin d'aller au peuple pour exercer leur apostolat; c'était le peuple qui venait à eux. Aussi pouvait-il dire: « Je ne connais pas du tout la jeune fille dont vous me parlez, ni ses parents non plus; du reste, je ne connais personne aux Trois-Rivières. La petite Giroux fait exception. Elle m'avait forcé de la connaître. Je désire qu'elle persévère cette chère enfant. — Je ne fréquente personne ici, je n'entre dans aucune maison, excepté celle du Syndic. C'est réglé ainsi, afin que je puisse vivre: autrement ce serait la mort; je n'aurais pas le quart d'une minute à moi, ni jour, ni nuit, si j'allais à domicile. » *Lettre à la Supérieure des Franciscaines, 2 janvier 1874.*

Les gens cependant ne se gênaient pas de venir au Commissariat. Ils y étaient attirés par l'atmosphère de sain-

teté qui s'en dégageait. C'était l'oasis fraîche et embaumée que le voyageur, qui a trop longtemps erré dans le désert, aime à retrouver sur son chemin. Ils venaient s'y reposer et refaire les forces de leurs âmes. De même que les pèlerins qui visitaient les solitudes de la Thébaïde rentraient dans leur patrie tout imprégnés des exemples de sainteté qu'ils avaient vus, ainsi les fidèles qui fréquentaient cet asile retournaient-ils dans leur famille plus patients, plus résignés, meilleurs enfin.

Ils avaient admiré la vertu en action et se retiraient l'esprit rempli de fortes pensées. Que de conversions se sont accomplies dans ces parloirs pauvres et obscurs. La haine, l'orgueil, et les autres passions ne pouvaient résister en présence de tant de charité, d'humilité et d'abnégation. On partait de là bien décidé à faire ces nombreux sacrifices, qui ne sont vus que de Dieu et qui, par là, méritent une récompense éternelle.

Cette vie, si admirable qu'elle fût, n'était pas la vie régulière de nos communautés, où la splendeur des cérémonies contribue tant à l'entretien de la ferveur et de la piété. Le Père Frédéric la désirait depuis longtemps et adressait au ciel de ferventes prières pour l'obtenir. Ces vœux furent enfin exaucés. En 1902, Sa Grandeur Monseigneur François-Xavier Cloutier accordait gracieusement aux Franciscains de la Province de France, la permission d'établir un couvent régulier aux Trois-Rivières. A cette occasion, le Père Frédéric offrait le Commissariat comme premier pied-à-terre. Le 28 avril 1903, il écrit au Très Révérend Père Colombar : « Ci-inclus, un plan d'aménagement du Commissariat actuel pour y loger, *avec tous les lieux réguliers*, six à huit religieux, jusqu'à la construction du nouveau couvent. J'offre à la Province d'en faire seule tous les frais : ce sera mon humble témoignage de gratitude pour le bonheur

que je goûte déjà, par anticipation, d'avoir enfin la vie régulière, *après quinze années de divagation par monts et par vaux* . . . dans le monde . . . Quant au léger aménagement dans l'intérieur du Commissariat, nos bons frères menuisiers le feront et cela ne coûtera pas cher. Qu'en pensez-vous? » *Lettre au T. R. P. Colomban, Les Trois-Rivières, 28 avril 1903.*

Depuis cette époque, deux fêtes méritent d'être signalées à l'attention des lecteurs : ce sont les noces d'argent de la fondation du Commissariat et les noces d'or de la profession religieuse du Père Frédéric. C'est par la prière et le recueillement qu'il se prépare à ces anniversaires. « L'an prochain, j'entre-rai dans ma soixante-seizième année et je ferai mes noces d'argent, comme Commissaire de Terre-Sainte. Je finirai mon deuxième et troisième quart de siècle : c'est pourquoi je regarde l'année 1913 comme une année de réparation, comme celle de mon noviciat l'a été

pour le premier quart de siècle. Si Dieu le veut, j'entrerai alors dans mon quatrième quart, dont le commencement et toute la suite doit être à Dieu; pour cela, je solliciterai avec beaucoup d'instance du Révérendissime Père Général d'accepter ma résignation de Commissaire pour vivre, Dieu aidant, en vrai frère mineur. » 5 décembre 1912.

Ces noces d'argent fixées au 29 juin fête de saint Pierre, patron de la Province de France, eurent plus d'éclat que ne l'aurait voulu l'humilité du saint vieillard. Elles furent un véritable triomphe à la gloire de ses œuvres et de sa vie. Le Père Thomas, gardien du couvent et excellent organisateur, n'épargna rien pour les rendre aussi brillantes et aussi solennelles que possible. Il fit ce que peut un fils pieux et bon pour louer dignement les vertus d'un père.

La chapelle de Saint-Antoine était resplendissante de beauté. Le matin, à dix heures, eut lieu une messe solennelle

célébrée par le Père Frédéric. Le sermon de circonstance fut donné par Monsieur Louis-Eugène Duguay. Sincère admirateur du vénéré jubilaire, il n'eut qu'à épancher son cœur pour être éloquent. Il pouvait parler avec connaissance de cause, lui qui avait été témoin oculaire des succès que le Père Frédéric avait remportés en 1881. C'était aussi son compagnon inséparable dans la première période des pèlerinages du Cap-de-la-Madeleine. Aussi fut-il ému jusqu'au larmes, quand il rappela le prodige des yeux, prodige qui dura deux années consécutives, juste le temps nécessaire pour affermir la foi et développer la confiance des fidèles qui accouraient nombreux et fervents vers ce sanctuaire de la Reine du Très Saint Rosaire.

Le midi, on prit part à des agapes joyeuses et fraternelles. Pour cette fin, l'ancien commissariat fut transformé en salle à dîner. Le Frère Noël Gosselin, dont le goût artistique est bien connu,

s'était chargé de la décoration du local. Les tables étaient disposées en forme de croix de Terre-Sainte. Les croisillons étaient chargés de fleurs et de fruits. Les murs étaient couverts de draperies et d'écussons entremêlés de guirlandes de verdure. Nos bienfaiteurs sont responsables du banquet presque trop somptueux qui fut servi en cette circonstance. Ils avaient voulu par là donner au vénérable jubilaire un témoignage éclatant de leur haute estime et de leur profonde reconnaissance.

A la fin du repas, le Père Frédéric remercia ceux qui avaient voulu l'honorer. Il sentit son cœur s'émouvoir au souvenir des leçons et des exemples qu'il avait reçus de sa sainte mère. Il n'hésita pas à lui attribuer, après Dieu, tout le mérite du bien qu'il pu faire au cours des années de son ministère.

Le soir, dans la chapelle conventuelle, une autre cérémonie groupa les fidèles autour du vénérable jubilaire. Le Très Révérend Père Ange-Marie la présida.

Vingt-cinq bénédictions furent déposées aux pieds du Père Frédéric en souvenir de ses vingt-cinq années comme Commissaire de Terre-Sainte. Toutes étaient précieuses et paternelles; mais il faut signaler d'une manière particulière celle que Pie X avait écrite de sa propre main pour le remercier de son zèle et de son dévouement envers la Terre-Sainte et celles de Son Eminence le Cardinal Bégin et de Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, évêque des Trois-Rivières. Ces dernières étaient une reconnaissance officielle des services que le vénérable jubilaire avait rendus à leur diocèse respectif.

Cette grande fête se termina le lendemain au Cap-de-la-Madeleine, aux pieds de la Reine du Très Saint Rosaire. Après les exercices du pèlerinage, les Révérends Pères Oblats invitèrent les prêtres présents et quelques intimes à un magnifique banquet, où furent échangés de gais propos et de touchants souvenirs.

Une autre date mémorable est celle de ses noces d'or de vie religieuse. « Le jubilé s'est fait, ici, en famille, le 22 juillet 1915, écrit le Père Frédéric au Très Révérend Père Raphaël d'Aurillac. J'aurais voulu le retarder, à cause des horreurs de la guerre; on n'a pas voulu. La précieuse bénédiction apostolique est arrivée juste une heure avant la cérémonie. C'est Monseigneur l'Evêque des Trois-Rivières qui me l'a lue. Dieu soit béni! » Que de souvenirs émouvants ne rappelle-t-il pas? C'est celui d'un jeune homme, qui a une brillante carrière devant lui et qui l'abandonne pour se consacrer à Dieu tout entier, sans réserve et sans retour. C'est celui d'un novice qui, prosterné sur les dalles de l'humble chapelle d'Amiens, promet de garder la Règle de saint François, jusqu'à la mort. Ce sont cinquante années d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, pendant lesquelles le Seigneur a fait planer sur lui la paix, la sainteté et le bonheur. Sur

les épines du passé ont fleuri les roses du sacrifice et les lis du renoncement. Le plus beau bouquet que tout le monde admire en cette circonstance est bien cette gerbe de vertus, que le Père Frédéric a pratiquées. La fête en est tout embaumée, les larmes qu'il répandit au cours de la cérémonie furent plus éloquentes que les paroles et exprimèrent au ciel et à la terre la profondeur de sa reconnaissance.

Neuvaine de Prières

EN L'HONNEUR DU BON PÈRE FREDERIC



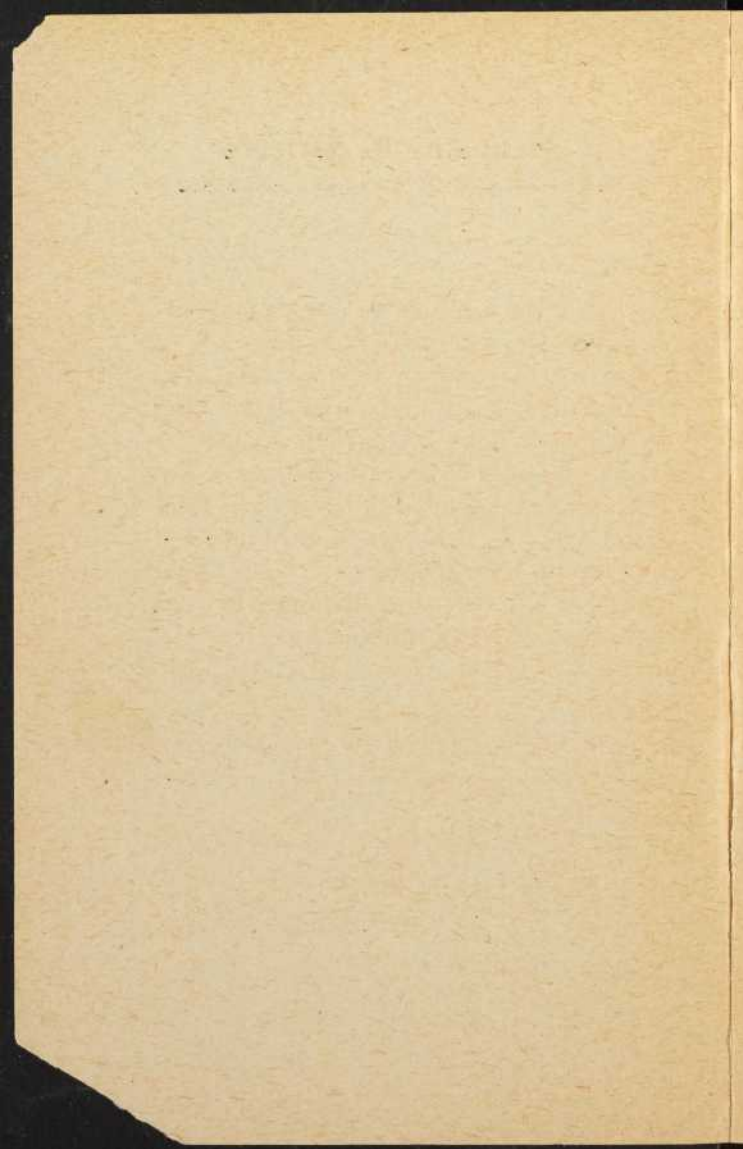
O DIEU, source de toute sainteté et auteur de tout bien, nous vous prions de nous accorder la grâce que nous demandons par l'intercession de votre fidèle serviteur, le bon Père Frédéric, et de manifester ainsi sa sainteté, afin que l'Eglise puisse la proclamer bientôt d'une manière authentique et solennelle, pour votre gloire, ô mon DIEU, et pour la glorification de votre sainte Mère, qu'il a tant aimée.

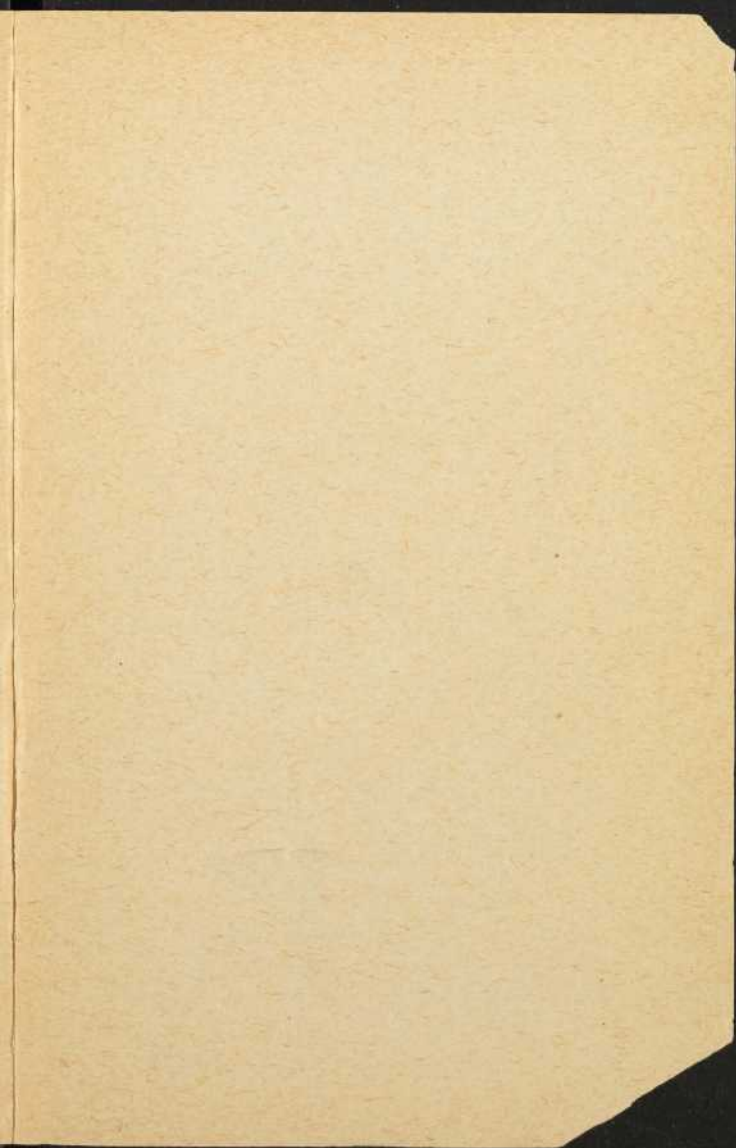
Ainsi-soit-il.

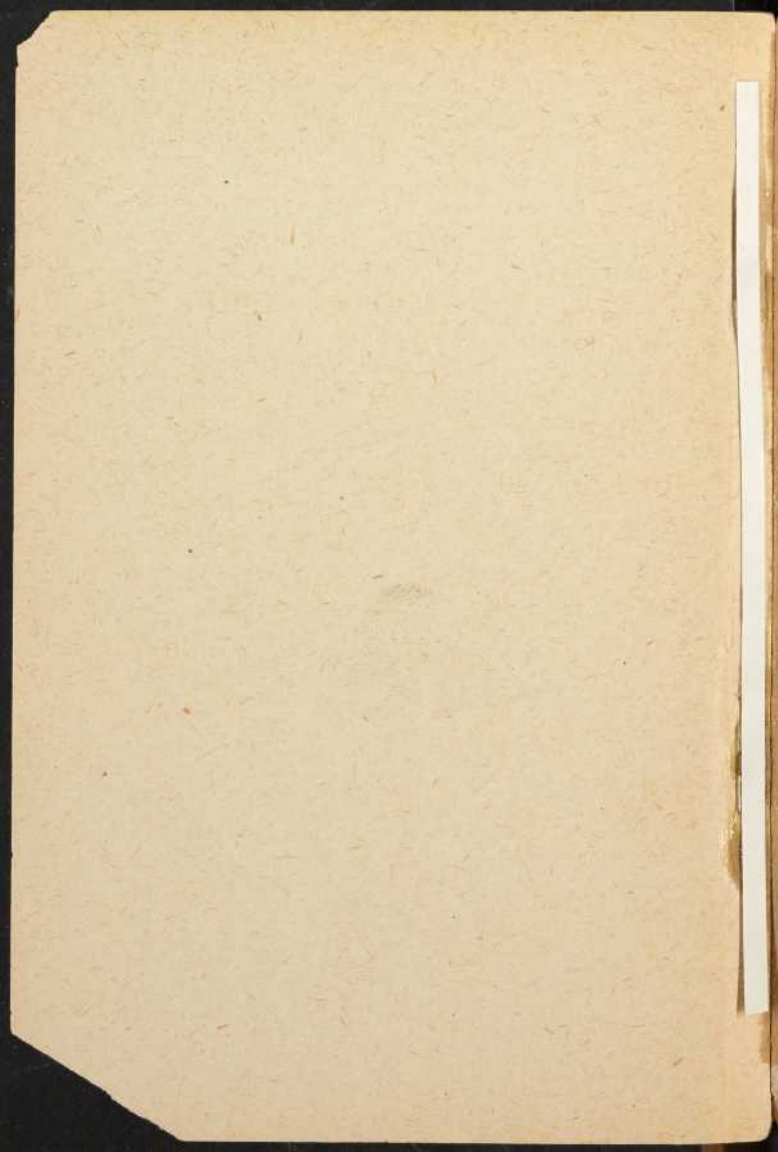
Ajoutez, chaque jour de la neuvaine, la récitation de trois Pater, Ave et Gloria.

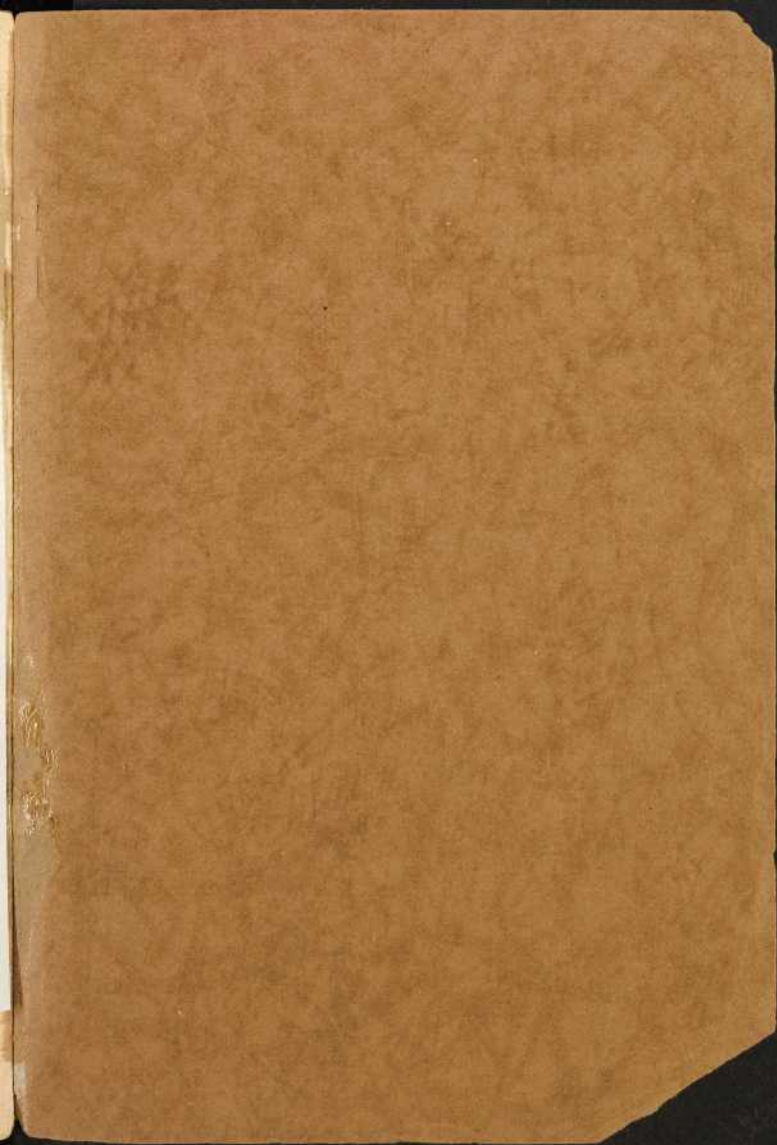
IMPRIMATUR

† F. X. Ev. des Trois-Rivières,
le 16 mai 1928.









BNQ



000 489 397

Imprimerie des Sourds-Muets Montréal.